

OEUVRES DRAMATIQUES

DU

COMTE ALFIERI.

PIÈCES

CONTENUES DANS CE VOLUME.

OEUVRES DRAMATIQUES

DU

COMTE ALFIERI,

TRADUITES DE L'ITALIEN,

PAR C.-B. PETITOT.







TOME QUATRIÈME.

A PARIS,

CHEZ GIGUET ET MICHAUD, IMPRIMEURS-LIBRAIRES,

RUE DES BONS-ENFANS, N°. 6, AU COIN DE LA RUE BAILLIF.

1802. — (AN 10.)

OCTAVIE,

TRAGÉDIE EN CINQ ACTES.

PERSONNAGES.

NÉRON.
OCTAVIE.
POPPÉE.
SÉNÈQUE.
TIGELLIN.

(La scène est à Rome dans le palais de Néron.)

OCTAVIE,

TRAGÉDIE EN CINQ ACTES.

ACTE PREMIER

SCÈNE Ire.

NÉRON, SENEQUE.

SENEQUE.

Maître du monde, que vous manque-t-il?

NÉRON.

La paix.

SENEQUE.

Vous l'auriez, si vous ne l'enleviez pas aux autres.

NÉRON.

Néron l'auroit, s'il n'étoit pas lié avec Octavie par des nœuds abhorrés.

SENEQUE.

Mais vous, successeur des Césars, auriez-vous pu vous élever à leur rang sans la main

d'Octavie ? Elle vous ouvrit la route du trône. Cependant elle languit dans un exil cruel et injuste. Privée de vous, quoiqu'elle vous sache entre les bras de sa rivale, l'infortunée vous aime encore.

NERON.

Elle fut, il est vrai, l'instrument de ma grandeur, mais elle est devenue la cause de mes tourmens, sur-tout depuis que je l'ai répudiée. Le peuple n'ose-t-il pas la plaindre? N'ose-t-il pas murmurer contre son empereur dans les lieux même où il réside ? — Désormais, non-seulement on n'osera pas prononcer à haute voix le nom d'Octavie, mais il n'errera plus sur des lèvres tremblantes... ou je ne suis pas Néron.

SÉNÈQUE.

Vous n'avez pas toujours dédaigné mes conseils. Vous savez qu'autrefois je réprimai hardiment l'impétuosité de votre jeunesse. Je vous ai prédit qu'en répudiant Octavie, vous vous prépariez les plus grands malheurs, et qu'en l'exilant vous couriez risque de vous perdre. Octavie est chérie du peuple, je vous le disois. J'ajoutois que Rome avoit témoigné son indignation et ses craintes, lorsque vous aviez as-

signé pour demeure à votre épouse, les champs malheureux de Plautus, et la demeure ensanglantée de Burrhus. Je vous disois...

NERON.

Vous m'avez dit beaucoup, il est vrai; mais vous avez exécuté mes volontés. Peut-être qu'autrefois vous m'avez donné d'utiles leçons sur l'art de régner ; mais vous ne m'avez pas appris à ne jamais me tromper. Un homme ne le peut. Il suffit que les cris de Rome m'aient rendu plus prudent. J'ai eu tort d'éloigner une femme qui n'auroit dû jamais quitter Rome...

SENÈQUE.

Vous la plaignez donc. Qu'ai-je entendu? Octavie revient-elle?

NERON.

Oui.

SÉNÈQUE.

Vous avez eu pitié d'elle?

NÉRON

Pitié!... Oui, j'en ai eu pitié.

SÉNÈQUE.

Elle va de nouveau partager votre lit et votre trône.

NÉRON.

Dans peu elle revient dans ce palais. Vous

saurez son sort. — Sénèque, le plus sage des hommes, vous qui, dans des circonstances plus difficiles, fûtes mon ministre et mon conseil, je me flatte que vous ne démentirez pas aujourd'hui votre conduite passée.

SÉNEQUE.

Vous me demandez des conseils, lorsque vos projets cruels sont arrêtés dans votre cœur. Vos desseins sur Octavie ne me sont pas connus, mais ce que vous me dites me fait frémir pour elle.

NÉRON.

Dites-moi, Sénèque, frémissiez-vous, le jour où je crus nécessaire de faire mourir son frère? Le jour où vous avez déclaré coupable la superbe Agrippine votre ennemie, frémissiez-vous?

SENÈQUE.

Qu'entends-je? Osez-vous rappeler ce jour exécrable? Je ne me baignai point dans votre sang; c'est vous qui le répandites. Je me tus. Il est vrai que je fus forcé à me taire. Mais mon silence me rendit coupable, et je ne pourrai jamais expier ce crime. — Insensé que j'étois, je crus que Néron couvert du sang maternel, cesseroit de répandre le sang. Je

vois maintenant que ce sang a augmenté la soif que vous en avez. — A chaque crime que vous commettez, vous me chargez de nouveaux dons. J'ignore pourquoi. Vous me contraignez à les accepter ; et le peuple les croit le prix du sang que vous versez. Ah! reprenez-les, et laissez-moi au moins l'estime de moi-même.

NERON.

Je vous la laisse, si vous l'avez. — Vous êtes, en vérité, un grand maître de vertu; mais vous savez qu'elle n'est pas bonne dans toutes les circonstances. Si vous vouliez conserver votre haute réputation, et la pureté de votre cœur, pourquoi quittiez-vous l'humble toît de votre père pour la splendeur de la cour? Vous le voyez, quoique je ne sois pas stoïcien, je vous donne des leçons de stoïcisme; et c'est à vous que je dois toute ma sagesse. — Enfin, puisque vous-même vous avez fui la vertu; puisque vous avez voulu perdre le titre d'homme de bien qu'on ne recouvre jamais, servez-moi, vous le pouvez. Vous avez déjà fait l'apologie de plusieurs crimes; poursuivez, colorez mes actions, et louez-les. Votre suffrage est de quelque poids. Le peuple vous croit le moins

méchant de la cour; il vous suppose un grand pouvoir sur moi. Enfin, vous m'êtes tellement attaché que, si l'on me blâme, cette haine ne peut manquer de retomber sur vous.

SENEQUE.

Vous avez besoin, je le sais, que quelqu'un se déclare votre complice: un crime partagé est moins pesant. Vous savez que sans être coupable de vos forfaits, c'est moi qui en porte la peine. J'ai le sort de celui qui gouverne, je suis en horreur à tout le monde. Quel soin affreux pouvez-vous m'imposer qui ajoute...

NERON.

Il faut perdre Octavie dans l'esprit du peuple.

SENEQUE.

Le peuple ne change point comme un empereur; il déguise mal ses sentimens.

NERON.

Le sage, dans l'occasion, change de langage et de conduite; et vous êtes sage. Allez, je ferai usage de vos conseils quels qu'ils soient, quand mon trône sera affermi. Dans ce moment, je suis votre maître, et j'exige que vous exécutiez mes ordres. Je ne vous

menace point de la mort; vous la méprisez, je le sais. Mais ce peu de réputation qui vous reste, et dont vous faites tant de cas, souvenez-vous qu'il est en mon pouvoir. Je peux vous l'enlever. Ne me faites aucune observation, et obéissez.

SENEQUE.

J'entends les ordres d'un tyran. — Mais j'attends l'évènement quel qu'il soit. — L'appui que je pourrois vous prêter seroit criminel et inutile à vos desseins. — Qui croiroit que, pour répandre le sang, Néron ne se suffise pas?

SCÈNE II.

NERON (seul.)

Superbe stoïcien, j'abattrai avec toi ta feinte vertu. Jusqu'à présent, je t'ai puni en t'accablant de dons; lorsque je t'aurai rendu méprisable aux yeux de tous les hommes, tu périras. — Quels sont donc les liens qui enchaînent ma vaste puissance? J'abhorre Octavie, j'idolâtre Poppée, et il faut que je cache ma haine et mon amour. Ce qui n'est pas défendu au plus vil de mes esclaves,

les lois, le murmure du peuple le défendent à Néron.

SCÈNE III.

NÉRON, POPPÉE.

POPPEE.

Seigneur, vous par qui seul je tiens à la vie, plongé dans de sombres douleurs, éloigné de moi, vous me donnez les plus vives inquiétudes. Eh quoi! ne vous verrai-je jamais heureux de notre amour?

NERON.

C'est mon amour qui m'éloigne de toi, Poppée. Je t'ai acquise avec tant de peines... Maintenant je dois travailler à te conserver. Tu le sais, quand il m'en coûteroit le trône, je ne t'abandonnerois pas...

POPPEE.

Qui peut m'enlever à vous, si ce n'est vous-même? Vos moindres volontés, un signe de Néron, sont des lois pour Rome. Vous m'avez donné votre amour pour prix du mien; vous pouvez me l'ôter, mais je n'y pourrai survivre.

NERON.

Me séparer de toi ! le ciel ne le pourroit. Mais une agitation populaire, qui n'est pas encore calmée, semble blâmer les plus douces affections de mon cœur. Je suis forcé...

POPPEE.

Prenez-vous garde aux cris du peuple?

NERON.

J'espère te montrer quel cas je fais de cette vaine rumeur ; mais je ne veux laisser aucune tête à cette hidre furieuse. A peine la dernière tête dans laquelle Rome met son espérance, aura-t-elle bondi sur la terre, que cette vile populace sera muette et soumise. Rome ne me connoît pas encore. Je saurai bien lui ôter ce fol amour de la liberté. Dernier rejetton de Claudius, Octavie fait le sujet de tous les discours. On plaint son sort, et on s'indigne contre moi. Ce n'est pas qu'on l'aime ; le peuple n'a point d'amour. Mais le souvenir du règne foible de Claude plaît à cette populace insolente, et elle regrette ce qu'elle ne peut plus avoir.

POPPÉE.

Il est vrai que Rome est toujours séditieuse;

mais elle ne sait plus que murmurer. Devez-vous la craindre ?

NERON.

J'avois donné à Octavie un exil trop doux et trop dangereux pour moi. Elle est aux rives de Campanie, où se trouve l'armée qui étoit dévouée à Agrippine. Dans les cœurs de ces soldats, se nourrit une pitié coupable pour la fille de Claude, et une criminelle espérance. J'ai eu un tort en l'envoyant en Campanie ; et j'en aurois un plus grand si je l'y laissois.

POPPEE.

Octavie doit-elle vous donner tant d'inquiétude ? Que ne l'envoyez-vous au-delà des confins de votre vaste empire ? Quel exil sera plus sûr ? et quelle plage déserte et écartée pourra vous éloigner assez d'une femme qui ose se vanter de vous avoir donné le trône ?

NERON.

Avant qu'elle soit privée du pouvoir de me nuire, je veux qu'elle revienne à Rome, et qu'elle habite mon palais.

POPPEE.

Qu'entends-je ? Octavie revient à Rome ?

NERON.

Laisse-moi te dire...

POPPEE.

Que serai-je ici, si Octavie?...

NÉRON.

Ah! écoute-moi...

POPPEE.

Je comprends... je vois tout... Bientôt je partirai...

NÉRON.

Daigne m'entendre... Octavie ne revient à Rome que pour sa perte, et non pour la tienne...

POPPÉE.

Vous verrez que vous préparez la vôtre en la rappelant. Je vous le déclare, une même ville, un même palais, ne peuvent renfermer ensemble Octavie et Poppée. Qu'elle revienne cette femme qui a donné le trône à Néron; qu'elle revienne pour l'en chasser. C'est sur vous que je pleure, non sur moi qui suis prête à retourner près d'Othon. Il m'aima avec passion, et il m'aime encore. Puissé-je avoir le même amour pour un époux si fidèle! Mais le cœur de Poppée ne sut jamais se partager;

elle ne sauroit non plus partager le vôtre avec une rivale qu'elle abhorre. Ce n'est pas votre trône qui m'a séduite, c'est vous seul. Infortunée que je suis ! je me flattois d'être aimée, non du maître du monde, mais de Néron. Si je perds une partie de votre amour; si je ne règne pas seule dans votre cœur, je cède tous mes droits sur vous. Puissé-je chasser votre image adorée avec autant de facilité que vous oubliez la mienne.

NÉRON.

Je t'aime, Poppée, tu le sais. Ce que je fais pour toi, te le prouvera moins que ce que je me prépare à faire. Mais toi...

POPPÉE.

Que vous voulez-vous? Puis-je voir à mes côtés cette épouse indigne, et ne pas expirer de douleur? Puis-je ne pas la craindre? Perfide Octavie, tu ne peux, ni ne veux aimer Néron, et tu as la lâcheté de feindre que tu l'aimes...

NÉRON.

Calme-toi; bannis toute jalousie, et respecte mes volontés. Il n'est plus tems de l'empêcher de venir à Rome; elle y est déjà. Le jour qui va luire la verra dans ce palais. Ma

sûreté et la tienne ont commandé son retour. Enfin, puisque je le veux, rien ne doit s'opposer à mes desseins. — Un amour sans obéissance ne me suffit pas; ceux qui me craignent et m'obéissent le plus, sont ceux qui me témoignent le plus d'amour.

POPPEE.

Ma crainte m'a donné trop de hardiesse, j'en conviens. Quel mal pouvez-vous me faire ?. ... Ne plus m'aimer. Avant ce moment fatal, j'aurois cessé de vivre.

NÉRON.

Ah ! Poppée, c'en est assez. Confie-toi à mon amour. Ne crains point mon inconstance, mais obéis-moi sans murmure. J'abhorre plus que toi cette rivale que tu crains : bientôt, tu la verras dans ces lieux, séparée de ses indignes partisans, et entourée de mes gardes. Elle ne sera plus ta rivale ; elle sera ton esclave; dans peu, si je connois bien l'art de régner, elle sera obligée de te couronner elle-même.

FIN DU PREMIER ACTE.

ACTE SECOND.

SCÈNE Ire.

POPPÉE, TIGELLIN.

POPPÉE.

Nous courons tous deux le même danger, ô Tigellin ! Nous devons donc prendre les mêmes précautions.

TIGELLIN.

Et que craignez-vous d'Octavie ?

POPPEE.

Je ne crains pas sa beauté ; la mienne l'emporta toujours aux yeux de Néron. Je crains l'amour qu'elle feint ; je crains sa fausse douceur, je crains les artifices et l'éloquence de Sénèque ; les cris du peuple et les remords de Néron.

TIGELLIN.

Et ne le connoissez-vous pas depuis longtems ? Il n'a d'autres remords que celui de n'avoir pas fait assez de mal. Croyez-moi, il ne rappelle Octavie que pour accomplir la

vengeance qu'il médite sur elle. Laissez-moi allumer en lui cette fureur qui lui est naturelle, et qui doit se joindre à sa haine pour son épouse. Voilà l'unique moyen de prévenir le danger qui nous menace.

POPPÉE.

Vous êtes tranquille, moi je ne le suis pas. — Je vais vous parler avec franchise. Je connois bien Néron, le remords n'a aucun empire sur lui; mais, parlez, la crainte d'un peuple révolté ne peut-elle rien sur son ame? Ne l'avez vous pas vu trembler auprès d'Agrippine? Quoiqu'il m'aimât avec fureur, a-t-il osé s'unir à moi tant qu'elle a vécu? Le silence de Burrhus ne le faisoit-il pas frémir? Sénèque qui n'a aucun pouvoir, ne l'émeut-il pas quelquefois avec sa vaine éloquence? Voilà les remords dont je le crois capable. Ajoutez-y les murmures de Rome...

TIGELLIN.

Ils entraîneront Octavie où ils ont précipité Burrhus, Agrippine et tant d'autres. Si vous voulez la mort de votre rivale, laissez la crainte se mêler dans l'ame de Néron, avec la haine implacable qu'il lui porte. Il ne m'a pas dit encore sa pensée; mais je sais que le

plus grand ressort qui le dirige, c'est la crainte. Rome, en redemandant Octavie, prononce sa mort.

POPPEE.

Je le crois; mais si elle parvenoit à jouir d'un instant de faveur.... Elle nous abhorre tous deux. Quelle sera notre ressource contre sa colère? La volonté douteuse d'un maître tremblant. Un instant suffit pour nous perdre. Que nous servira sa perte, si nous devons tomber avant elle?

TIGELLIN.

Ne craignez point qu'Octavie reprenne de la faveur. — Elle ne connoît point la route du cœur de Néron. Sa fastueuse vertu déplaît à son époux; il déteste son obéissance, son amour et sa timidité. Ce qui lui plaît en nous, lui déplaît en elle. — Parlez, que faut-il que je fasse?

POPPEE.

Savoir tout ce qui se passe, et m'en instruire. Il faut tout prévoir; il faut ajouter à la haine de Néron pour Octavie; il faut inventer des moyens pour la perdre, et les proposer à Néron; il faut trouver des crimes où il n'y en a aucune trace: c'est là votre grand art; il

faut entourer l'empereur, l'aveugler, et avoir toujours les yeux ouverts sur ce qu'il fera. Voilà votre conduite.

TIGELLIN.

Je remplirai vos volontés. Mais je crois que Néron a déjà son projet arrêté dans son cœur. N'en doutez pas, il connoît mieux que nous l'art de la vengeance. Il s'irrite, vous le savez, quand on veut lui montrer qu'on le sait mieux que lui.

POPPEE.

Je sais que tout l'irrite. Il y a quelque tems, il s'est emporté contre l'excès de mon amour, et il m'a parlé en maître farouche.

TIGELLIN.

Gardez-vous de provoquer sa colère. Vous pouvez beaucoup sur son cœur, mais la haine, la fureur de régner, la soif de la vengeance, y dominent sur l'amour. — Eloignez-vous. Il a coutume de me parler à cette heure et dans ce lieu. Fiez-vous à moi.

POPPEE.

Je vous promets, si vous me servez, que rien ne pourra égaler la puissance et la faveur auxquelles je saurai vous élever.

SCÈNE II.

TIGELLIN.

Si Octavie triomphoit, il est certain que ma perte seroit consommée ; mais j'ai la confiance de Néron. Il déteste trop son épouse ; Octavie est trop innocente pour échapper à sa fureur. — Je dois cependant aujourd'hui employer beaucoup d'artifices ; il faut donner à la crainte le nom de prudence ; à la vengeance celui de justice. — Maître du monde, je te tiendrai ; oui, moi seul, je te tiendrai. Je peux, à mon gré, augmenter et diminuer ta crainte. Malheur à moi, si tu ne craignois plus.

SCÈNE III.

NÉRON, TIGELLIN.

TIGELLIN.

Si vous étiez venu plutôt, Néron, vous auriez entendu les sanglots d'une femme qui vous aime trop. Le doute, la crainte, l'amour, ont élevé de terribles combats dans le cœur fidèle et tendre de Poppée. — Ah ! pouvez-vous ainsi affliger une femme qui vous adore?

NERON.

Aveuglée par la plus injuste jalousie, elle ne veut pas voir la vérité. Je n'aime que Poppée...

TIGELLIN.

Je le disois. Mais qui peut mieux calmer les inquiétudes d'une tendre amante, qu'un amant aimé? Dépouillez pour elle cette majesté qui brille dans vos gestes et dans vos yeux. D'un mot, d'un sourire, d'un regard, vous pouvez dissiper les tempêtes de son cœur agité. J'ai osé lui jurer en votre nom, que jamais vous ne l'abandonneriez; que vous fesiez revenir Octavie pour un grand dessein, inconnu jusqu'à présent; mais que ce retour ne pouvoit lui nuire.

NERON.

Interprète fidèle de mes sentimens, tu lui as dit la vérité. Je lui ai fait le même serment, mais elle n'a pas voulu l'entendre. Que servent des paroles? Le jour qui commence ne sera pas achevé que je n'aie fixé le sort d'Octavie pour toujours.

TIGELLIN.

Tout sera tranquille, si vous dévoilez au peuple les crimes secrets d'Octavie.

NERON.

Puisque je la hais, elle est coupable autant qu'on puisse l'être. Dois-je, par des preuves, affermir le jugement que je veux porter ?

TIGELLIN.

Il est trop vrai que vous ne pouvez tenir le peuple dans ce néant profond où il mériteroit d'être plongé. Il se tut en voyant les bûchers d'Agrippine et de Claude ; il se tut en voyant celui des Britannicus ; mais aujourd'hui, il plaint Octavie et il murmure. Dévoilez les crimes d'Octavie, et il sera muet.

NERON.

Je ne l'aimai jamais. Elle me déplut et elle me fatigua toujours. Elle eut l'audace de pleurer son frère ; je la vis obéir aveuglément aux ordres d'Agrippine ; je l'entendis sans cesse me parler de ses aïeux : ce sont-là ses crimes, et ils suffisent. J'ai déjà prononcé son arrêt, et il ne manque, pour l'exécuter, que sa présence. Rome saura qu'elle a vécu : voilà tout le compte que je rendrai à Rome.

TIGELLIN.

Vous me faites trembler pour vous. Il n'est pas prudent d'affronter une populace en furie.

Si vous pouvez punir justement Octavie, pourquoi voulez-vous qu'elle paroisse victime de votre fureur? Ne vaudroit-il pas mieux mettre au jour le plus grand de ses crimes, et montrer qu'elle est coupable, lorsqu'on la croit innocente?

NERON.

A-t-elle commis d'autres crimes plus grands?

TIGELLIN.

Personne n'a osé vous les révéler. Mais devez-vous les ignorer, maintenant que répudiée justement, Octavie n'est plus votre épouse? La perfide étoit encore dans votre cour; elle partageoit votre lit et votre trône; elle recevoit les hommages dûs à son rang, quand elle s'est rabaissée au niveau des femmes les plus indignes; quand elle s'est décidée à prostituër son noble sang, son honneur, et l'éclat de ses aïeux, à un vil musicien, qui, fixé près d'elle...

NERON.

O honte! Quelle audace!...

TIGELLIN.

L'esclave Eucérus étoit parvenu à lui plaire,

Voilà pourquoi elle a souffert avec tant de patience vos dédains et son exil. Eucérus lui tenoit lieu de l'auguste époux qu'elle avoit perdu. Il l'a accompagnée et consolée dans son exil; mais que dis-je? son exil. La tranquille Campanie, ce séjour charmant, a été l'asile de leurs plaisirs. Dans des jardins délicieux, sur le bord des eaux limpides, on a vu Octavie assise près de son amant, qui promenoit ses mains délicates sur les cordes d'une lyre, compagne de ses chants. Il n'est pas étonnant qu'elle n'ait pas regretté la cour.

NERON.

Pouvoit-elle démentir le sang de Messaline dont elle est née? — Parle, pourrai-je avoir des preuves?

TIGELLIN.

Ses femmes déposeront contre elle, si elles sont interrogées. Je ne vous aurois jamais fait cette révélation, si Octavie eût été aimée de vous. Mais que dis-je? insensé! Si vous l'aviez aimée, vous auroit-elle fait cet outrage? en auroit-elle eu l'idée? La raison d'état vous la fit épouser malgré vous. Ne se trouvant pas digne de vous, elle s'est livrée à un esclave.

NERON.

Dois-je donner une honteuse publicité à un crime si noir?

TIGELLIN.

La honte est pour Octavie.

NERON.

Il est vrai.

TIGELLIN.

Qu'elle supporte donc cette honte. Vous pouvez être juste sans danger.

NERON.

Je me rends. Fais, sans tarder, tout ce que tu as résolus.

SCÈNE IV.

LES PRÉCÉDENS, SÉNÈQUE.

SENEQUE.

Octavie est entrée dans le palais. Je ne sais si je vous apporte une bonne ou une mauvaise nouvelle. Personne ne s'empresse de vous annoncer le retour de votre épouse; c'est un présage sinistre pour elle.

NERON.

Tigellin, exécute mes volontés. — Vous,

retournez sur vos pas, et dites à Octavie que je l'attends seule dans cet appartement.

SCÈNE V.

NERON (seul.)

Octavie est coupable, je n'en doute pas. Je regrette seulement de n'avoir pas eu le premier l'idée de la convaincre. Se peut-il que quelqu'un apprenne à Néron les moyens de perdre ses ennemis? — Le moment n'est pas loin où je n'aurai besoin que d'un signe pour me défaire de ceux que je hais.

SCÈNE VI.

NÉRON, OCTAVIE.

OCTAVIE.

Au milieu des horreurs d'une sombre nuit, entourée de gardes, je me vois entraîner dans cette même cour d'où vous m'avez fait enlever il y a deux mois. M'est-il permis d'en demander la cause à mon maître?

NERON.

Dès nos plus tendres années, nos parens

nous ont unis ensemble par des motifs d'ambition. Depuis ce tems, vos actions et vos paroles ont été contraires à mes volontés. J'ai souffert long-tems; j'aurois eu plus de patience, si, par votre fécondité, vous eussiez calmé les chagrins que vous me causiez. En vain je l'ai espéré. Constamment stérile, vous priviez le trône d'héritiers, et je ne pouvois jouir du doux nom de père. — Voilà pourquoi je vous ai répudiée.

OCTAVIE.

Je ne vous blâme pas. Puissiez-vous trouver une épouse plus heureuse, et qui vous donne une nombreuse postérité! Vous ne trouverez pas au moins une femme qui vous aime autant que moi. Mais de quoi m'accusez-vous? Me suis-je jamais opposée à vos volontés? En vous voyant dans les bras d'une autre, j'ai pleuré, et je pleure encore. M'avez-vous vu faire autre chose que pleurer, soupirer, obéir et me taire?

NERON.

Vous avez la douceur sur les lèvres et non dans le cœur. Vos paroles sont pleines de fiel; vous cachez mal votre haine pour Poppée, et vous cachez encore plus mal le sou-

venir des droits que vous prétendez avoir au trône.

OCTAVIE.

Puissiez-vous les oublier comme je les oublie, ces malheureux droits! ils m'ont causé assez de chagrins. — La haine et la fureur étincellent dans vos regards. Ah! malheureuse, je vois que vous me haïssez beaucoup plus qu'un époux ne doit haïr une femme stérile. Plus je vous ai aimé, plus je vous ai offensé. Que vous ai-je demandé? que demandai-je encore? Une vie obscure et solitaire, et la liberté de pleurer.

NÉRON.

Certain que cette vie pourroit vous plaire, je vous l'avois prescrite; mais depuis...

OCTAVIE.

Vous vous en êtes repenti. Vous avez regretté que je ne fusses pas assez malheureuse. Vous voulez que je sois témoin de vos nouveaux liens; vous voulez que je sois l'esclave de votre épouse; vous voulez que je sois la fable de votre cour et de l'univers. Je me rends à vos ordres. Que voulez-vous que je fasse? parlez... Vous ne pourrez cependant me rendre entièrement malheureuse, si vous

tirez quelqu'avantage de mes maux. Répondez : Etes-vous heureux ? le calme règne-t-il dans votre ame ? Dans les bras de votre épouse, goûtez-vous ce sommeil tranquille que vous m'avez enlevé ? Cette Poppée que vous n'avez pas privée d'un frère, vous rend-elle plus heureux ?

NERON.

Vous n'avez jamais su de quel prix étoit le cœur du maître du monde ; Poppée le sait.

OCTAVIE.

Poppée apprécie le trône pour lequel elle n'est pas née ; moi seul, je sus vous apprécier. Ne la mettez pas en parallèle avec moi, quand il s'agit de vous aimer ; elle a obtenu votre cœur, et moi je l'ai mérité.

NERON.

Non, vous ne pouvez m'aimer.

OCTAVIE.

Je ne le devrois pas, il est vrai ; mais ne jugez pas de mon cœur par le vôtre. Je sais que votre front, souillé du sang des miens, devroit me faire horreur ; mais mon destin me force à ne point vous haïr. — Lorsque j'oublie pour vous la mort de mon frère et de

mon père, est-ce à vous de m'en faire un crime ?

NERON.

Le crime que je vous reproche, est celui que vous avez commis avec Eucérus...

OCTAVIE.

Eucérus ! moi...

NERON.

Oui, Eucérus, votre amant...

OCTAVIE.

Juste ciel !

NERON.

Vous êtes accusée d'avoir satisfait avec lui une passion impudique ; voilà pourquoi je vous ai fait revenir à Rome. Préparez-vous à vous justifier ou à être punie.

OCTAVIE.

O scélératesse inouie ! où est mon accusateur ? Mais insensée, que demandai-je ? Néron est accusateur, juge et bourreau.

NERON.

Exhalez vos imprécations contre moi, lorsque je découvre vos turpitudes.

OCTAVIE.

Infortunée que je suis ! que me reste-t-il ?

Ne suffisoit-il pas que je fusse bannie de mon lit, de mon trône, de mon palais et de ma patrie. — Ma réputation me restoit seule ; elle me tenoit lieu de tous les biens que j'avois perdus ; un trésor si précieux m'étoit en vain disputé par celle qui vous a sacrifié la sienne : on veut à présent me l'enlever, avant de me faire mourir. Que tardez-vous, Néron ? Vous ne pouvez avoir la paix, si jamais cependant vous parvenez à en jouir, vous ne pouvez l'avoir tant que je respirerai. Les moyens de faire périr une femme innocente et désarmée vous manquent-ils ? Faites-moi conduire dans les sombres cachots de ce palais, et qu'on m'y donne la mort. Vous pouvez même m'immoler de votre main ; ma mort non-seulement vous est utile, mais elle vous est nécessaire. Contentez-vous de ma mort ; je vous ai déjà pardonné celle de tous mes parens, je vous pardonne encore la mienne. Régnez, et livrez-vous à vos affreux penchans. Vous connoissez tous les secrets de la tyrannie ; Rome est habituée à ne point murmurer de vos vengeances ; que craignez-vous ? En moi finit la race des Claudius ; l'amour que le peuple lui portoit, meurt avec moi. Les dieux sont accoutumés à recevoir votre encens sangui-

naire ; les dépouilles de vos ennemis sont suspendues aux voûtes de leurs temples ; vos trophées, vos triomphes, viennent des meurtres que vous avez ordonnés. — Que ma mort suffise donc pour vous appaiser. Pourquoi souiller ma vie, lorsque je vous demande la mort?

NERON.

Je vous accorde pour vous défendre ce jour qui commence. Si vous n'êtes pas coupable, je serai satisfait. Ne craignez point ma haine, mais l'énormité de votre crime.

SCÈNE VII.

OCTAVIE (seule.)

Malheureuse que je suis!... Cruel Néron! après avoir versé tant de sang, tu en es encore avide.

FIN DU SECOND ACTE.

ACTE TROISIÈME.

SCÈNE Ire.

OCTAVIE, SÉNÈQUE.

OCTAVIE.

Approchez-vous, Sénèque. Il n'y a plus que vous dans les bras de qui je puisse pleurer.

SENÈQUE.

Est-il vrai qu'une affreuse calomnie?...

OCTAVIE.

J'attendois tout de Néron, excepté ce dernier outrage. Il surpasse seul toutes mes souffrances.

SENÈQUE.

Qui peut concevoir une accusation si insensée? Vous, le plus parfait modèle de l'innocence et de la foi conjugale, vous qu'on a vu réunir la modestie à la beauté, qui êtes restée pure, quoique liée à Néron, est-il possible qu'on flétrisse votre réputation? Non, vos ennemis ne le pourront, je l'espère du moins. Je vis encore, et je suis le témoin de votre

vertu. Rome entendra ma voix proclamer par-tout votre innocence. Est-il un cœur si dur qui ne s'attendrisse sur votre sort ? Ne me peignez point l'étendue de votre douleur, je la sens, et je la partage...

OCTAVIE.

Vous espérez en vain. Néron ne sera point satisfait qu'il ne m'ait flétrie dans l'opinion de l'univers. — Tout est soumis à ses volontés; vous-même, vous vous perdrez, et ce sera vainement. Ah ! vous me faites trembler pour vous. Il est vrai qu'une longue vie consacrée à la vertu, a mis votre réputation à l'abri de la calomnie. Puissé-je avoir le même avantage !... Mais, encore à la fleur de l'âge, d'un sexe foible, élevée dans une cour corrompue, je peux être soupçonnée du crime qu'on m'impute. Personne ne croit et ne doit croire que je conserve de l'amour pour Néron; et cependant, quoiqu'il ait mille fois enfoncé le poignard dans mon cœur, ma plus grande douleur est de le voir entre les bras d'une autre épouse.

SENEQUE.

Néron me laisse vivre; j'ignore pourquoi. Je ne sais quel destin m'éloigne des traces de

Burrhus et de quelques hommes vertueux. Mais Néron, quoiqu'il diffère, ne m'a pas rayé de son livre de mort. J'aurois déjà, de ma main, terminé mes tristes jours, si je n'avois encore l'espoir, espoir insensé! de ramener l'empereur au chemin de la vertu. — J'espère, avant de mourir, sauver du moins un innocent. Si ce pouvoit être vous; si je parvenois au moins à détruire la calomnie qui vous poursuit, je mourrois trop heureux.

OCTAVIE.

En rentrant dans ce palais, j'ai laissé tout espoir. (1) Non que je ne craigne pas de mourir; je n'ai pas ce courage. Où aurois-je pu l'acquérir? Je crains la mort, il est vrai; et cependant je la désire; et je tourne mes regards sur vous, ô Sénèque qui apprenez si bien à la supporter!

SENEQUE.

Arrêtez. Vous me déchirez le cœur.

OCTAVIE.

Seul, vous pouvez me sauver au moins de l'infâmie. L'infâmie! voyez qui veut m'en couvrir. C'est Poppée.

(1) Lasciate ogni speranza, voi ch' ntrate. DANTE.

SÉNÈQUE.

La digne épouse du féroce Néron.

OCTAVIE.

Ce n'est point par la vertu qu'elle a touché le cœur de mon époux. Il aime un air libre et hardi; un air tendre le fatigue. O ciel! que n'ai-je point fait pour lui plaire? Ses moindres desirs étoient pour moi des lois; je me soumettois à toutes ses volontés. Je pleurai furtivement la mort de mon frère; et si je ne louai pas ce crime, du moins je n'osai le blâmer. Je pleurai et je me tus. Je feignis de ne pas croire qu'il étoit teint de mon sang. Ce fut en vain; mon triste sort étoit de lui déplaire en tout.

SENEQUE.

Néron pouvoit-il aimer une épouse qui n'étoit ni cruelle, ni impie? Calmez-vous, cependant. Le jour commence. Aussitôt que le peuple apprendra votre retour, il cherchera à vous revoir et à vous donner des preuves de son amour. J'espère beaucoup de lui. Il a murmuré hautement à votre départ; et ce murmure ne s'est point appaisé pendant votre courte absence. Néron est profondément pervers, mais il est encore plus lâche;

il est loin de tout oser ; il craint le peuple. Cruel et superbe, il n'est pas bien affermi sur le trône. Peut-être un jour...

OCTAVIE.

Quel bruit se fait entendre ?

SENÈQUE.

Je crois que le peuple...

OCTAVIE.

Il s'approche du palais...

SENÈQUE.

J'entends les cris du peuple révolté.

OCTAVIE.

O ciel ! Qu'arrivera-t-il ?

SENÈQUE.

Pourquoi tremblez-vous ? Nous sommes les seuls, dans ce palais, qui n'ayons rien à craindre.

OCTAVIE.

Le tumulte croît. — Malheureuse que je suis ! Néron est peut-être en danger... Mais que vois-je ?

SENÈQUE.

C'est Néron. Il vient.

OCTAVIE.

O quelle rage étincelle dans ses regards sanglans !... Je tremble.

SCÈNE II.

LES PRÉCÉDENS, NÉRON.

NÉRON.

N'est-ce pas vous, perfide, dont le retour cause tant de trouble dans Rome ? N'ose-t-elle pas, dans sa révolte, prononcer votre nom ? Que faites-vous ici ? Qu'entreprenez-vous avec ce traître ? Vous êtes tous les deux en ma puissance. En vain, ce peuple insensé demande à voir Octavie. Ah ! si je dois la lui montrer, je la lui montrerai telle qu'il mérite de la voir ; je la lui montrerai morte.

OCTAVIE.

Disposez de moi, Néron, comme vous le voudrez. Mais croyez que je suis innocente de cette révolte populaire. Je vous le jure, je ne demande rien au peuple, et je n'espère rien de lui. Si, malgré moi, j'ai pu vous nuire, punissez mon crime involontaire.

NERON.

Avant de vous punir, je veux que tout l'univers connoisse votre crime.

SENÈQUE.

Et vous croyez tromper tout un peuple par cette infâme calomnie ?

NERON.

Mais vous qui êtes l'instigateur secret des troubles que vous fuyez lâchement ; chef ignoré du peuple que vous soulevez, vous ne pourrez éviter ma vengeance ; elle va vous écraser.

SCÈNE III.

LES PRÉCÉDENS, TIGELLIN.

TIGELLIN.

Néron...

NERON.

Qu'annoncez-vous, ô Tigellin ? Parlez.

TIGELLIN.

La révolte s'augmente et devient plus terrible. Votre prudence peut seule en prévenir les effets. — A peine le peuple a-t-il appris qu'un ordre suprême ramenoit Octavie dans

ces murs, que, de toutes parts, il a demandé à la voir. Les insensés croient que votre cœur est changé, et quelques-uns disent même qu'Octavie partage de nouveau le lit impérial. Les uns courent au capitole et font des vœux pour elle ; d'autres couronnent du laurier triomphal, les statues d'Octavie négligées depuis long-tems ; d'autres enfin, ivres de joie, osent abattre celles de Poppée : ils portent l'audace au point de les traîner brisées jusqu'au seuil du palais, en les chargeant d'imprécations. — Ces images d'une femme que vous adorez, deviennent l'objet du mépris populaire. On vous comble de louanges, mais on veut que vous chassiez Poppée ; on ira même bientôt jusqu'à demander sa mort. Vous entendrez les chants de la joie mêlés aux menaces et aux prières. Tous les cœurs sont agités ; l'obéissance est bannie. En vain, les chefs et les soldats cherchent à opposer une digue à cette multitude insolente ; ils sont mis en désordre, ou tués. Que faut-il faire ? Qu'ordonnez-vous ?

NERON.

Que faut-il faire ?... Il faut sur-le-champ montrer Octavie au peuple ; il faut la lui montrer... et la faire périr.

OCTAVIE.

Voilà mon sein découvert; frappez si vous le voulez; pourvu que ma mort vous soit utile... Montrez-moi mourante au peuple révolté; vous aurez bientôt étouffé sa joie coupable. Je ne demande qu'une grace, c'est que la même urne joigne ma cendre à celle de Britannicus. Notre tombeau sera le plus ferme appui de votre trône. Pourquoi tardez-vous? Prenez ma vie; je la dois à votre fureur.

SENÈQUE.

Si vous voulez, Néron, perdre en même-tems le trône et la vie, le moyen est tout prêt: faites périr Octavie.

NERON.

Je serai vengé, quoi qu'il puisse en coûter.

OCTAVIE.

Ah! je demande mille morts, plutôt que d'exposer Néron.

TIGELLIN.

Le tems presse. Entendez-vous ces heurlemens affreux? Jamais je ne vis le peuple si impétueux. Il est d'autant plus redoutable, que c'est la joie qui l'entraîne. Il faut prendre un parti.

OCTAVIE.

Pouvez-vous balancer encore? Pour appaiser ce tumulte, Néron, il faut ou me rendre votre amour, ou me donner la mort. Vous ne pouvez feindre de m'aimer, accordez-moi donc le trépas que je desire depuis long-tems. Osez ordonner ma mort : si vous croyez dangereux de me faire mourir sur-le-champ, attendez quelques momens ; vous le pouvez. Trompez ce peuple crédule qui sera vaincu aussitôt que dispersé. Je vais me présenter à lui, d'un air tranquille, et comme si j'avois recouvré votre amour; j'aurai assez de courage pour le lui faire croire. La multitude disparoîtra ; tout rentrera dans l'ordre : alors, vous pourrez lever le glaive et frapper vos victimes.

NERON.

Oui, je vous offrirai aux yeux de Rome; mais auparavant, je saurai si je suis le maître. — Toi, Tigellin, cours au camp, rassemble en secret les prétoriens; surprends les audacieux, fonds sur eux les armes à la main ; et fais périr tous ceux qui se trouveront sur ton passage.

TIGELLIN.

Je l'oserai, n'en doutez pas; mais l'évène-

ment est incertain. Il paroîtra cruel de punir la joie par la mort. Si le peuple devient furieux, l'entreprise est difficile; on résiste mal à une ville entière : si je tombe avec vos prétoriens, qui restera pour vous défendre?

NERON.

Il est vrai. Mais si je cédois, on pourroit penser...

TIGELLIN.

Croyez-moi, ne changez pas un foible danger en un danger plus grand; votre seul aspect peut dissiper les mutins.

NERON.

Je ne veux point quitter Octavie; va leur parler en mon nom; tu sais combien il est dangereux de temporiser avec le peuple. Comme tu le voudras, promets, accorde, trompe et fais périr. Emploie les paroles, la terreur, le fer, l'or; j'approuve tout, pourvu que tu triomphes. Va, vole et reviens.

SCÈNE IV.

LES PRÉCÉDENS, excepté TIGELLIN.

NERON.

Sénèque, malheur à vous, si vous sortez

du palais. — Mais éloignez-vous de moi ; que je ne vous voie pas. Vous pouvez faire des vœux contre moi, espérer, desirer... Votre jour n'est pas loin.

SENÈQUE.

Je l'attends.

SCÈNE V.

NÉRON, OCTAVIE.

NERON.

Voilà votre dernier triomphe. Vous pouvez en jouir. Bientôt...

OCTAVIE.

Il viendra un jour, et ce jour est encore éloigné, où Octavie vous sera mieux connue.

SCÈNE VI.

LES PRÉCÉDENS, POPPÉE.

POPPEE.

Dites-moi, ô Néron ! ne m'avez-vous placée sur votre trône, que pour être en butte à l'insolence de la populace ? Mais que vois-je ? Pendant qu'on m'accable d'outrages, silen-

cieux, incertain, sans être vengé, vous êtes avec la cause de tous nos malheurs. Est-ce ainsi que Néron est le maître du monde? Le peuple a-t-il le droit de s'armer contre votre épouse?

OCTAVIE

Vous avez seule le cœur de Néron. Que craignez-vous? Moi, prisonnière, méprisée, je suis le garant de la fidélité du peuple. Soyez heureuse. A peine Rome sera-t-elle tranquille, que vos larmes seront payées par mon sang.

NERON.

Tous vos forfaits seront connus. Rome verra de quelle femme indigne elle a fait son idole. Les outrages qu'on vous a faits, Poppée, tourneront à votre gloire; et les honneurs qu'on lui a rendus tourneront à sa honte.

OCTAVIE.

Si l'on veut me convaincre du crime dont on m'accuse, c'est vous, Poppée, que je choisis pour me juger. Vous seule serez mon juge. Vous devez savoir quel est le crime de l'inconstance, et quelle punition mérite celle qui en est coupable. — Mais à vos yeux, je ne suis que trop innocente. Vous donc qui vous

parez d'une vertu altière, pourquoi ne pouvez-vous soutenir mes regards ?

NERON.

Qu'osez-vous ? Respectez l'épouse de votre maître.

POPPEE.

Laissez-la parler. Elle fait bien de me choisir pour juge. Elle ne peut en avoir un plus indulgent. Quelle punition pourrois-je infliger à celle qui trahit l'amour de Néron, que de le perdre pour toujours ? Et quelle punition pourra lui paroître plus légère ? Je consens à ce qu'Octavie ne cache plus son infâme amour; digne amante d'Eucérus, je veux qu'elle devienne son épouse.

OCTAVIE.

Eucérus sert de voile à une iniquité plus vile que lui. Mais je ne veux pas disputer avec vous. Je ne suis pas née pour une telle bassesse ; je ne suis pas assez hardie.

NERON.

A qui pouvez-vous vous comparer ? Votre flamme adultère vous rabaisse au niveau des plus viles esclaves. Vous êtes tombée du haut rang où vous avoit placée votre naissance.

OCTAVIE.

Si je m'en étois en effet rendue indigne, je serois moins coupable à vos yeux. Mais je vous abandonne tout ce qui m'appartient, excepté mon innocence. — Cruel Néron, quel que vous soyez, je ne puis cesser de vous aimer, et je n'en rougis pas. C'est une grande honte pour moi, il est vrai, d'être la rivale de Poppée. Mais je ne le suis pas. Jamais elle ne vous a aimé sincèrement; elle n'a point aimé Néron, mais son rang, son trône, et l'éclat qui l'entoure.

NERON.

Perfide...

OCTAVIE.

Et vous, quand je vous ai aimé, vous n'étiez pas tel que vous êtes. Vous étiez né pour la vertu; dans votre jeunesse, vous n'annonciez pas ce cruel caractère. Voilà celle qui a changé votre ame et corrompu votre cœur. C'est elle qui a dénaturé votre esprit, c'est elle qui vous a appris à vous désaltérer de sang; elle est le fléau de Rome. Je ne parle point de mes malheurs, ils n'approchent point des malheurs publics. Mais le Tibre roule des flots sanglans; un frère, une mère...

NERON.

Arrêtez, fuyez de mes yeux, ou ma colère...

POPPEE.

Mérite-t-elle la colère de Néron? Les coupables se défendent ordinairement par des outrages contre leurs juges. Si elle avoit pu m'offenser, si vous aviez pu la croire, un seul mot qu'elle a prononcé auroit suffi pour me perdre. Elle ose dire que je ne vous aime pas; et vous savez...

OCTAVIE.

Vous le savez mieux que lui: et il le sauroit, si un jour il perdoit le trône. Il vous connoîtroit alors. — Ah! pourquoi le trône qui excite la haine de mon époux contre moi, est-il mon berceau? Que ne suis-je née d'un sang obscur? Je vous serois moins odieuse, Néron, et vous auriez moins de soupçons.

NERON.

Moins odieuse! Vous me le fûtes toujours, et je vous abhorre plus que jamais. Mais l'effet de ma haine n'est pas éloigné.

POPPEE.

Si je ne puis me vanter d'avoir des empereurs pour aïeux, suis-je donc d'un sang vil? Mais quand j'en serois, ne me suffiroit-il pas de n'être point la fille de Messaline?

OCTAVIE.

Mes aïeux étoient sur le trône ; dans ce rang élevé, toutes leurs erreurs étoient exposées au grand jour ; mais personne n'a su ce qu'ont fait les vôtres qui ont vécu dans l'obscurité. Si vous osiez vous comparer à moi, pourriez-vous me reprocher d'avoir plusieurs fois changé d'époux ? Ai-je passé tour-à-tour dans les bras d'un Rufus ou d'un Othon ?

NERON.

Vous passerez bientôt dans les bras de la mort. Je ne suis plus incertain que sur le genre de supplice ; — plus il tardera, plus il sera terrible. Sortez, et ne quittez point votre appartement. Sur-tout ne paroissez plus devant mes yeux.

SCENE VII.

NÉRON, POPPÉE.

NERON.

Connois mieux, Poppée, et toi-même et Néron. Dussé-je mettre Rome à feu et à sang, dussé-je m'ensevelir sous les débris de mon trône, tu ne souffriras aucun outrage, je te

le jure. Octavie ne sortira pas de mes mains. Calme-toi, et fie-toi à mon amour...

POPPEE.

Je ne crains que de mourir sans être à vous.

NERON.

Arrête. Le trouble s'est élevé rapidement, il se dissipera de même. Je vais consommer mon entreprise ; sois tranquille ; tu reverras bientôt en moi le vengeur de tes chagrins et de tes outrages.

FIN DU TROISIÈME ACTE.

ACTE QUATRIÈME.

SCÈNE Ire.

POPPÉE, SÉNÈQUE.

POPPEE.

Que me voulez-vous ?

SENEQUE.

Excusez si je vous importune. Peut-être puis-je vous rendre un service important.

POPPEE.

D'où vous vient ce soin si nouveau ? Fûtes-vous jamais mon ami ? l'êtes-vous en ce moment ? Quel motif pouvez-vous avoir, que de me nuire ?

SENEQUE.

Je ne voudrois certainement pas vous servir, si en même-tems je ne servois Octavie. La pitié pour cette femme innocente et illustre, l'amour de la justice, et le dégoût d'une vie importune et honteuse, me font parler. Votre intérêt doit vous décider à m'écouter.

POPPEE.

J'écoute. Qu'avez-vous à me dire ?

SENEQUE.

Que vous déplairez bientôt à Néron, s'il voit le peuple persévérer à vous haïr. Je vous dis la vérité. Vous savez que je connois les tems, les lieux et Néron.

POPPEE.

Vous connoissez tout, excepté vous-même.

SENEQUE.

On verra à ma mort si je me suis bien connu. Ecoutez-moi cependant, je vous en conjure. — Vous courez à votre perte, en desirant trop celle d'Octavie. Rome vous a seule accusée de sa disgrace et de son exil ; si elle a souffert de cette affreuse injustice, ce n'est qu'à vous qu'elle l'a imputée. Delà sa haine contre vous s'accroît à chaque instant. Le peuple révolté n'est pas encore dispersé; et quand il le seroit, ne peut-il pas se rassembler de nouveau, et devenir plus redoutable ? Tremblez pour vous, Poppée ; Néron est capable de tout immoler peur se sauver. Un léger obstacle augmente quelquefois l'amour ; mais un obstacle invincible l'éteint toujours

dans un cœur qui n'est pas généreux. Ne vous flattez point. Depuis long-tems Néron estime beaucoup plus le trône que tout autre objet. Malheur à vous si Rome le force à faire un choix!

POPPEE.

Et moi, j'estime beaucoup plus Néron que le trône. Si je croyois mettre en danger cet amant adoré... Mais que dites-vous? Néron n'est-il pas le maître absolu de Rome? Doit-il ménager plus un peuple vil et tremblant, que ne l'eussent fait Tibère et Caïus, à qui il obéissoit en silence?

SENEQUE.

Vous devez craindre le peuple, si vous ne parvenez pas à détruire les inquiétudes de Néron. Enhardissez-vous cependant; osez délivrer l'empereur du seul frein qui le retienne encore. Vous en éprouverez la première les terribles effets. Tout le sang qui a été répandu depuis vos noces fatales, vous devient inutile, si vous voulez y ajouter celui d'Octavie. Voyez Agrippine; elle aimoit son fils, mais elle le connoissoit; jamais elle ne voulût le délivrer des inquiétudes que lui donnoit Britannicus: la cruauté de Néron prévalut,

son malheureux rival périt empoisonné. Tous les artifices d'Agrippine furent vains, et bientôt elle suivit Britannicus. Alors nous avons vu Néron errer, comme un furieux, de victimes en victimes. Octavie reste seule ; elle sert encore de frein à sa rage. Octavie, l'idole de Rome, glace Néron de terreur. Perdez Octavie ; faites qu'il vous possède tranquillement ; vous le verrez bientôt rassasié de vos faveurs. Vous lui êtes chère, parce qu'il vous a achetée au prix d'une multitude de meurtres. Si vous l'exposez au moindre péril, son amour sera éteint. Alors, attendez une récompense dont Néron ne fut jamais avare ; la mort la plus cruelle fut toujours réservée à ceux qui l'aimèrent le plus.

POPPEE.

Voilà Néron, poursuivez.

SENEQUE.

J'y consens.

SCÈNE II.

LES PRÉCÉDENS, NÉRON.

NERON.

Perfide ! osez-vous malgré mes ordres....

POPPEE.

Approchez, vous pourrez entendre...

NERON.

Qu'entendrai-je ?— Sénèque écoutera bientôt la réponse que je prépare au peuple. — Mais, ô rage ! le tumulte ne cesse point ; les prières sont vaines ; bientôt le fer s'ouvrira une route moins difficile. Calme-toi, Poppée. Demain tu verras tes statues relevées, et celles d'autrui traînées ignominieusement, et plongées dans la fange mêlée de sang.

POPPEE.

Quoi qu'il arrive, il faut que Rome sache de vous que je ne vous ai point demandé de sang pour expier les outrages dont j'ai été accablée, et qui m'ont tant fait souffrir. Le peuple ose me supposer de cruels projets ; Sénèque même m'en accuse, quoiqu'il soit loin de le croire. Je vous en atteste, ô vous qui êtes ma seule divinité ! Vous savez si j'ai demandé plus que l'exil d'Octavie. Il m'étoit dur de voir près de moi celle qui, sans le mériter, eut le premier amour de Néron. Mais satisfaite de son exil, j'ai pensé que c'étoit pour elle une assez grande punition que de vous perdre. Telle étoit la peine...

NERON.

Ah! laisse parler Sénèque et le vulgaire; Rome connoîtra aujourd'hui celle qu'elle avoit prise pour son idole.

SENEQUE.

Prenez-garde, Néron; il est plus facile d'opprimer Rome que de la tromper. Vous avez souvent fait l'un, jamais l'autre.

NERON.

Mais je me suis souvent servi de vous pour la tromper. Vous étiez très-propre à cette fonction.

SENEQUE.

Je fus souvent coupable, mais j'étois à la cour de Néron.

NERON.

Vil esclave!

SENEQUE.

Je le fus tant que je gardai le silence. Le jour est venu où je prononcerai librement des discours que vous n'avez jamais entendus. Je sais que ces dernières paroles n'expieront point mes fautes; mais peut-être ma mort me justifiera-t-elle aux yeux de la postérité.

NERON.

Je saurai vous faire avoir la réputation que vous méritez.

SENEQUE.

Pendant que j'entends les cris du peuple, et que la crainte enchaîne votre fureur, vous êtes forcé de me supporter encore; je me plais à exciter votre fureur, et à vous dire la vérité, avant que vous n'ayez recouvré assez de courage pour me faire périr. Vous ne pourrez sacrifier Octavie, tant que je vivrai, je vous le jure. Je peux augmenter la rage du peuple déjà ému; je peux révéler les attentats auxquels j'ai eu part, et vous plonger dans un plus grand péril que vous ne croyez. Je fus le conseiller de Néron, et je m'endurcis le cœur pour le servir. Par une lâche complaisance, je crus ou je feignis de croire que Britannicus étoit coupable pour avoir perdu le trône; Agrippine, pour vous l'avoir donné; Plautus et Sylla, pour en avoir été jugés dignes, et Burrhus pour vous l'avoir conservé tant de fois. Mais je me crus et je me crois encore plus coupable qu'eux. Je le dirai ouvertement, je le répéterai à tous ceux qui voudront m'entendre, soit en vivant, soit à ma mort. Assouvissez votre rage sur moi, vous le pouvez sans danger; mais tremblez, si vous faites périr Octavie, je vous l'an-

nonce, tout son sang retombera sur votre votre tête. — Il m'importoit de vous parler ainsi; j'ai parlé, répondez, suivant votre usage, à de tels discours; envoyez-moi la mort.

SCENE III.

NÉRON, POPPÉE.

POPPEE.

Ah! Néron, calmez votre fureur...

NERON.

Tu expieras bientôt tant d'insolence. — O rage! quelle audace! Si je n'ai mes soldats, je suis donc ici le dernier des hommes. Je suis retenu de toutes parts par une multitude de liens. Ceux que je voudrois frapper d'un seul coup, je suis obligé, après de longs délais, de les immoler un à un.

POPPEE.

Ah! de quelles blessures mon cœur n'est-il pas frappé! Combien je m'indigne contre moi-même! Je suis seule la coupable cause de tous vos tourmens.

NERON.

Plus tu me coûtes, Poppée, plus tu m'es chère...

POPPEE.

Il est tems à la fin, Néron, il est tems que je fasse usage d'un remède violent, puisqu'il est au pouvoir de moi seule. N'espérez point que ce peuple audacieux soit jamais tranquille, tant que je serai avec vous. Rome déteste la race illustre que j'aurois pu donner à Néron. Il vaut mieux que la pourpre impériale soit un jour le partage de la postérité d'un vil esclave. — Une ame plus forte que la mienne pourroit seule extirper le mal dans sa racine. — Quoique je ne sois que le prétexte du tumulte populaire qui a une autre source, je suis résolue à employer ce remède. — Ah! oui, Néron, je le dois, je le veux....

NERON.

Arrête. Gagnons du tems; j'en ai déjà obtenu. Mais parle, que crains-tu avec moi? Nous triompherons, je t'en donne l'assurance...

POPPEE.

Ah! souffrez... Si cet effort n'est pas mon dernier soupir... que je vous doune un éternel adieu...

NERON.

Que dis-tu? Lève-toi. Moi, te quitter jamais!...

POPPEE.

Que vous sert-il de feindre avec moi ? Ne vois-je pas que vous ne vous efforcez de me cacher votre crainte, que pour calmer les tourmens qui m'obsèdent ? Ne puis-je pas à portée de lire vos plus secrets sentimens sur votre visage adoré ? L'œil d'une amante ne se trompe pas. — Au retour d'Octavie, vous fûtes effrayé par les cris du peuple ; vous voyez à présent croître son audace, et votre effroi...

NERON.

Moi, effrayé !

POPPEE.

Je sais que votre noble cœur persiste dans ses projets de vengeance ; mais les moyens sont douteux, et cependant vous restez exposé à mille outrages. Vous êtes obligé d'entendre les déclamations insensées d'un Sénèque ; vous voyez...

NERON.

Moi, effrayé !

POPPEE.

Oui, vous l'êtes pour moi. — Aucune autre crainte ne pourroit vous troubler ; vous craignez que je ne sois la victime de la fureur

populaire. — Pourriez-vous m'aimer, et ne pas craindre ? J'explique facilement votre état par le mien. Pleine de votre image, frappée de votre péril, m'oubliant moi-même, je ne me rassurerai point par une paix fragile. Je veux mettre fin à vos craintes; et quoi qu'il m'en coûte, vous soustraire à tous les dangers. Je veux vous quitter pour toujours, afin de vous conserver le cœur de votre peuple.

NERON.

O ciel ! peux-tu croire ?

POPPEE.

Laissez-moi. Pour vous sauver, je veux vous contraindre à cette séparation. Je suis résolue à descendre de votre trône, à me bannir de Rome; et s'il le faut, à quitter votre empire. Puisque le peuple est devenu l'arbitre de votre cœur, que celle à qui le peuple veut conserver le trône, y occupe ma place. Qu'elle garde ce trône, foible avantage ! qu'elle entre dans le lit de Néron, et qu'elle jouisse de son amour.... Malheureuse que je suis ! Ainsi vous aurez la paix, vous trouverez votre sûreté. — Ce sera une consolation pour moi, si pourtant je puis en trouver; et si je peux vivre

sans être à vous, ce sera une consolation pour moi que de vous avoir, en partant, délivré de tous vos chagrins....

NERON.

Rends-toi aux prières de ton époux, ou respecte les ordres de ton maître. Toi-même tu ne peux t'enlever à moi; jamais on ne le pourra, si auparavant on ne me dépouille de l'empire, et si on ne m'arrache la vie. Pour cette colère qui bouillonne dans mon sein, pour cette vengeance qui doit être si grande, je le sens comme toi, les moyens sont trop lents. Mais la lenteur ne nuisit jamais à la vengeance.

POPPEE.

Croyez-moi, pour vous sauver, ou pour gagner du tems, il est nécessaire que je parte à l'instant même. Voulez-vous qu'on me force à partir, quand je peux encore partir volontairement? Le peuple menace de m'y contraindre; mais c'est encore la moins grande de ses menaces. Il prétend donner un autre époux à Octavie, et il veut qu'il règne avec elle. Vous le voyez, l'empire n'existe qu'en elle. Dois-je vous laisser balancer entre le trône et Poppée? Ah! Néron, recevez mes adieux...

NERON.

Arrête. Tu augmentes ma colère.

POPPEE.

Et si vous parvenez à être vainqueur du peuple et d'Octavie, la haine qu'on vous porte s'accroîtra encore ; et alors qui sait si vous ne la reprocherez pas à la malheureuse Poppée ? Qui sait si, guidé par le repentir, vous ne changerez pas en haine cet amour ardent que vous avez pour moi ? O ciel ! mon cœur est glacé de crainte à cette seule pensée. Auparavant, je mourrai loin de vous.... Mais j'emporterai dans la tombe vos regrets et votre amour.

NERON.

Il suffit... La colère qui m'anime est déjà trop forte... Ne pense plus à me quitter. Rome, le ciel, le monde s'y opposent ; tu seras toujours à moi, Néron te le jure.

SCÈNE IV.

LES PRÉCÉDENS, TIGELLIN.

TIGELLIN.

Vive Néron !

NERON.

As-tu dispersé les rebelles? Les as-tu fait périr? Suis-je le maître de Rome? — Eh quoi ! tu reviens, et ton épée n'est pas teinte de sang.

TIGELLIN.

Le tems de répandre du sang n'est pas encore venu, mais il n'est pas éloigné. Il faut beaucoup d'adresse. J'ai répandu plusieurs faux bruits parmi le peuple. Tantôt j'ai fait dire que vous vous prépariez à reprendre Octavie, après qu'elle se seroit justifiée de quelques accusations malignes ; tantôt j'ai donné lieu de croire que les outrages dont on a accablé Poppée, avoient éveillé un noble courroux dans le cœur d'Octavie, et qu'elle n'étoit revenue à Rome que pour y rétablir la paix...

POPPEE.

Et ce peuple insensé croit que j'ai besoin de la pitié d'Octavie...

NERON.

Toujours employer la ruse, et jamais le fer....

TIGELLIN.

Les choses les plus invraisemblables sem-

blent au peuple des vérités. Ou fatigué, ou convaincu par ces vains bruits, il a calmé la joie folle dont il étoit transporté. Cependant, au jour naissant, qu'Octavie meure, et que des prétextes plus forts justifient son trépas. Déjà les prêtoriens s'assemblent en secret; plusieurs têtes illustres sont proscrites. Le soleil va se lever dans le sang, et il se couchera dans le silence. Mais si vous voulez que demain il n'y ait aucun tumulte; si vous voulez qu'à une fausse joie succèdent de longues et véritables douleurs, il est nécessaire de donner une entière évidence aux accusations intentées contre Octavie. De toute autre manière, vous ne parviendriez jamais au but que vous vous proposez. Vous ne pouvez faire périr tous les révoltés...

NÉRON.

Je le voudrois.

TIGELLIN.

Mais vous pouvez les tromper tous. Voilà le dernier attentat où vous deviez employer la feinte.

NÉRON.

Va donc, puisqu'il le faut; fais tes efforts

pour convaincre Octavie. Allons, Poppée; nous serons bientôt vengés de ta rivale. Un jour viendra, je l'espère, où, pour accomplir mes vengeances, je n'aurai plus besoin du secours d'autrui.

FIN DU QUATRIÈME ACTE.

ACTE CINQUIÈME.

SCÈNE Ire.

OCTAVIE (seule).

Le peuple se tait; le tumulte a cessé; avec les ténèbres le silence de la mort règne dans cette enceinte. Ici, je dois attendre mon sort; telle est la volonté de mon maître. — Pendant qu'abandonnée de tout le monde, je pleure en ces lieux, que fait Néron? Il commence la nuit par de coupables plaisirs. Est-il donc tranquille? peut-il l'être sitôt? — Il est cependant dans la plus profonde sécurité. Prompt à craindre, aussi prompt à se rassurer, il ne redoute rien d'un péril éloigné.—Veuille le ciel, que cet égarement ne cause point sa perte! — Au sein de l'ivresse, dans des jeux lascifs, à une table somptueuse, je n'en doute pas, il m'apprête une mort horrible. — Je vis périr mon frère dans un festin nocturne; l'arrêt d'Agrippine fut écrit en lettres de sang à la table de son fils; les premiers alimens dont se repaît Néron dans ses repas splendides, ce sont les membres

palpitans de ses parens. — Mais le tems s'écoule... Je ne vois venir personne... Je ne sais rien... Sénèque aussi m'abandonne... Peut-être ne respire-t-il plus? Lui seul me témoignoit de la pitié. Peut-être Néron a-t-il déjà exercé sur lui sa fureur! Mais, ô joie! je le vois.

SCÈNE II.

OCTAVIE, SÉNÈQUE.

OCTAVIE.

Sénèque, vous vivez encore... Venez, ô vous qui me tenez lieu de père! Eh quoi! vous me semblez moins triste. Que m'apportez-vous?

SENÈQUE.

Jouissez, Octavie, votre innocence est entièrement reconnue. Vos vertus ont enflammé de leurs divins rayons les cœurs les plus bas et les plus abjects. Au milieu des tourmens les plus affreux, déchirées par les bourreaux, vos femmes ont toutes nié le crime supposé dont on vous accusoit. Parmi elles, Marcie étoit digne qu'on l'entendît. D'un visage ferme et libre, fait pour nous couvrir de honte, nous

qui sommes esclaves, Marcie fixant tour-à-tour sur Néron et sur Tigellin des regards assurés, les a nommés, à haute voix, infâmes calomniateurs; pleine d'un noble courroux, elle a chanté en votre honneur des hymnes funèbres; et supportant tous les tourmens, elle a expiré avec courage.

OCTAVIE.

Malheureuse! digne d'un meilleur sort!... Mais à quoi cela me sert-il? Quel sang peut racheter le mien?

SENEQUE.

Néron plus que jamais balancera à le verser. Vous êtes sortie couverte d'honneur et de gloire du piège où il croyoit que vous trouveriez l'infamie et la mort. On entend même Eucerus bénir son trépas. Tantôt, avec des sermens affreux, Néron dévoue sa tête aux dieux infernaux; tantôt il lui échappe des paroles féroces qui attestent votre innocence; tantôt il jure que les échafauds et l'appareil de tous les supplices, serviront mieux ses projets que l'or répandu pour payer des calomniateurs. Tout le monde connoît les promesses infâmes faites par Tigellin. Les bourreaux même, en l'écoutant, sont pénétrés d'une horreur im-

prévue; et leurs mains cruelles s'arrêtent malgré eux. Je me suis empressé de vous apporter ces heureuses nouvelles.

OCTAVIE.

Voyez celui qui s'approche vers nous, et osez encore espérer.

SENÈQUE.

O ciel!

SCÈNE III.

LES PRÉCÉDENS, TIGELLIN.

TIGELLIN.

Votre maître m'envoie vers vous....

OCTAVIE.

M'apportez-vous enfin la mort? Maintenant que mon innocence est reconnue, je la supporterai sans crainte.

TIGELLIN.

Votre maître n'est pas encore convaincu de votre innocence; et pour vous justifier, il ne suffisoit pas de faire empoisonner Eucerus, et toutes les femmes qui savoient votre crime, afin qu'ils ne pussent résister aux tourmens.

Vous les avez dérobés aux tortures, mais en même tems vous vous êtes enlevé à vous-même les moyens de vous disculper.

OCTAVIE.

Dieu! quelle nouvelle colomnie!

TIGELLIN.

Désormais Néron ne veut pas que l'on vous impute un crime douteux. Une autre accusation bien plus forte est dirigée contre vous; et sans être exposé aux tourmens, mais libre et de sa propre volonté, votre complice vous dénonce.

OCTAVIE.

Quel complice? Parlez.

TIGELLIN.

Anicet.

SÉNÈQUE.

Le bourreau d'Agrippine!

OCTAVIE.

Qu'entends-je?

TIGELLIN.

Celui qui a tiré Néron d'un si grand péril. Il étoit alors fidèle à son maître; vous l'avez rendu traître. Se repentant de sa trahison, il

vole maintenant sur vos pas; le premier il vous accuse, et il révèle votre crime commun. Mais il ne sera pas moins puni de ce forfait.

OCTAVIE.

Quelle imposture?

TIGELLIN.

Ne vous a-t-il pas promis de faire soulever en votre faveur l'armée, qu'il commande à Micène? — Dois-je vous dire à quelle condition?

OCTAVIE.

Malheureuse, qu'entends-je? O tems affreux! ô peuple corrompu!

TIGELLIN.

Néron vous ordonne, ou de vous justifier de vos infâmes amours, de la séduction des généraux, de vos discours séditieux, de tant de pièges tendus en vain à Poppée, et de la révolte qui vient d'éclater; ou de vous reconnoître coupable; et il vous donne pour cela le jour qui va paroître.

OCTAVIE.

Il me donne trop de tems. Retournez vers lui, et priez-le de venir ici avec Poppée. C'est à eux seuls que je veux raconter tous mes crimes; je ne vous demande que cela, obte-

nez-le pour moi. Allez, que Poppée triomphante vienne jouir de ma honte; je l'attends.

SCÈNE IV.

SÉNÈQUE, OCTAVIE.

SÉNÈQUE.

Et que voulez-vous faire ?

OCTAVIE.

Mourir sous leurs yeux.

SENÈQUE.

O ciel ! Ils vous en empêcheront, si vous le desirez.

OCTAVIE.

Ést-ce une si grande grace que je demanderai à Néron ? J'en implorerai une autre, et j'espère...

SÉNEQUE.

Néron m'étoit bien connu ; mais aujourd'hui, je l'avoue, il m'a pénétré d'horreur. Il est plus cruel qu'on ne le pense.

OCTAVIE.

Senèque, mon cœur vous a choisi pour une grande entreprise. Si vous avez pour moi de

l'estime et de la pitié, vous pouvez aujourd'hui me le prouver. Vous m'avez appris autrefois à vivre dans la vertu et dans l'honneur, maintenant que je dois mourir, soyez le ministre de ma mort.

SENÈQUE.

O ciel! qu'entends-je? La mort doit-elle suivre un emportement insensé?

OCTAVIE.

Me méprisez-vous assez pour croire que je suis imcapable d'une ferme résolution? La mort n'est elle pas à présent le moindre des maux qui me menacent? N'est-elle pas ma seule ressource? Parlez... Vous vous taisez.

SÉNÈQUE.

Jour affreux!

OCTAVIE.

Répondez, que me reste-t-il?

SÉNÈQUE.

Vous me déchirez le cœur... mais puis-je être assez barbare?...

OCTAVIE.

Votre sagesse est donc trompeuse. Pousserez-vous la cruauté jusqu'à me voir aban-

donnée à une rivale jalouse que ma mort ne satisfera pas, si ma réputation n'est pas flétrie? Aurez-vous le courage de me laisser exposée à toutes les calomnies des scélérats, à la rage effrénée et insatiable de Néron?

SENÈQUE.

Jour funeste! pourquoi ai-je aussi longtems vécu?

OCTAVIE.

Pourquoi balancer? Que craignez-vous? Avez-vous encore quelque espérance?

SÉNÈQUE.

Qui sait?

OCTAVIE.

Vous espérez moins que tout autre; vous connoissez trop Néron; vous avez résolu, et vous ne le niez pas, de vous dérober à lui par une mort volontaire. Croyez-vous que ma résolution soit moins ferme que la vôtre? M'aimez-vous assez peu pour me refuser votre secours? J'ai tout à craindre tant que mon ame ne sera point séparée de mon corps malheureux. Quels supplices ne peut-on pas lui faire supporter? Si je cédois aux tourmens et aux menaces; si jamais la crainte fesait sortir de ma bouche l'aveu coupable d'un

crime que je n'ai pas commis, et auquel je n'ai jamais pensé.... Habitué, depuis de longues années, à voir la mort de près, vous êtes sûr de vous ; je ne le suis pas de moi. Je sors à peine de l'enfance ; mon cœur n'est pas encore aguéri, mes membres délicats ne sont pas habitués aux tourmens ; je n'ai point été formée aux vertus courageuses, je suis foiblement armée contre une mort cruelle et prématurée ; par vous seul, je peux, sans effroi, sortir de la vie ; mais je n'ai pas la force d'attendre le sort affreux qui m'est réservé.

SÉNÈQUE.

Malheureux ! au prix de mes jours usés par les douleurs, j'avois l'espoir de sauver les vôtres. Je devois révéler au peuple les artifices infâmes de Néron... Mais je le vois, en vain j'ai vécu plus long-tems. Le peuple se tait, et ne consulte que la crainte. Il m'est défendu de sortir de cêt horrible palais.... O ciel ! peut-on l'emporter sur un maître perfide, sans être perfide comme lui ?

OCTAVIE.

Vous pleurez... mais sauvez-moi des supplices et de l'infâmie. Si je ne meurs à l'ins-

tant, je ne puis y échapper. Sauvez-moi par pitié...

SÉNÈQUE.

Et quand je le voudrois... En si peu de tems... comment le pourrois-je? Je n'ai point de fer... Néron va venir dans l'instant.

OCTAVIE.

Vous avez toujours du poison. Dans cette cour infâme, c'est l'unique réfuge des ames vertueuses.

SENÈQUE.

Moi! du poison...

OCTAVIE.

Oui, vous-même; vous l'avez dit autrefois. Alors vous daigniez me confier, comme un père à sa tendre fille, les plus secrets sentimens de votre cœur tourmenté. Rappelez-vous que j'ai souvent pleuré sur vos souffrances!.... Mais, si vous me refusez, je m'élève au-dessus de moi-même; la nécessité rend courageuses les ames les plus foibles. Néron va venir; il porte toujours un fer: je m'élance sur lui, je lui arrache ce fer, et je m'immole à ses yeux... Peut-être ma foible main ne servira-t-elle pas mon courage; au moins j'aurai tenté de m'arracher la vie. Né-

ron m'accusera sans doute d'avoir voulu le tuer, et vous me verrez condamnée à des supplices inouis...

SÉNÈQUE.

Ah! de quelle douleur vous me pénétrez!... Je voudrois.... mais vous vous trompez, je n'ai pas de poison.

OCTAVIE.

Eh! ne portez-vous pas toujours à votre doigt un anneau fidèle? Le voilà, je veux...

SENÈQUE.

Arrêtez.

OCTAVIE.

C'est en vain. Je le tiens cet anneau; j'en sais l'usage. Il renferme une mort prompte et douce...

SÉNÈQUE.

J'en atteste le ciel... Ah! je vous en conjure... rendez-moi cet anneau... Si par une autre voie...

OCTAVIE.

Il ne m'en reste aucune autre. — Le voilà ouvert... J'ai déjà avalé toute la poussière mortelle...

SÉNEQUE.

Malheureux que je suis!

OCTAVIE.

Que les dieux vous récompensent d'un don aussi précieux ! La mort m'étoit si nécessaire... Voilà Néron.... O mort ! délivre-moi des tourmens qu'il me prépare.

SCÈNE V.

LES PRÉCÉDENS, NÉRON, POPPÉE, TIGELLIN.

NERON.

Vous qui m'avez causé tant de chagrins, pourrez-vous désormais échapper de mes mains ? Quels sont maintenant les cris qui s'élèvent pour vous ? Où est le peuple ? Vous avez eu raison ; le seul parti qui vous reste est de confesser vos crimes, de les faire connoître à Rome entière et au monde, et de me justifier aux yeux du peuple de la mort ignominieuse que vous avez méritée.

SENÈQUE.

Je n'ai plus de regrets ; la mort seule pouvoit la soustraire à tant d'horreurs.

OCTAVIE.

Néron, vous êtes déjà justifié. Réjouissez-

vous; je me suis déjà punie d'avoir été votre épouse, et de vous avoir aimé.

NÉRON.

Vous vous êtes punie! qu'avez-vous fait?

OCTAVIE.

Un poison mortel circule dans mes veines.

NÉRON.

Et qui vous l'a donné?

POPPEE.

Néron, vous m'appartenez enfin.

NÉRON.

Qui vous a donné ce poison?... Ce que vous dites est faux.

TIGELLIN.

Vous ne devez pas le croire. Une garde sévère...

SÉNÈQUE.

N'a-t-on pu la tromper? Elle le fut. Les dieux ne refusent point aux justes leur dernière ressource.

OCTAVIE.

Le poison me fera bientôt mourir, vous le verrez; voilà celui dont la pitié me l'a donné,

ou plutôt je le lui ai enlevé. Si vous l'en punissez, vous remplirez ses desirs. Je ne vous cache donc point que je lui suis redevable de ce bienfait. Regardez : mon salut étoit dans cet anneau. Le jour de notre hymen funeste, vous deviez me donner un anneau semblable pour gage de votre amour et de votre foi.

NÉRON.

Je le vois ; c'est la dernière et la plus horrible trame qui ait été tissue pour me rendre odieux au peuple romain. C'est vous, Sénèque, qui l'avez ourdie, et bientôt...

POPPÉE.

Octavie, vous avez échappé au supplice qui vous étoit destiné ; mais n'espérez pas échapper à l'infamie.

OCTAVIE.

Croyez-vous que je m'abaisse à vous répondre !... Vous, Néron, écoutez mes dernières paroles. Croyez-moi, j'arrive à ce fatal moment où toute crainte cesse, où toute feinte est inutile... Vous savez que je ne vous ai jamais trompé. Je meurs ; ce n'est point Sénèque qui me donne le trépas ; c'est vous seul, ô Néron! Quoique vous ne m'ayiez pas remis

le poison qui me consume, c'est à vous qu'il appartient. Je ne vous en fais pas un crime; vous deviez me faire périr dès le moment où j'ai commencé à vous être odieuse; il eût été moins cruel d'ordonner alors mon trépas, que de prendre à mes yeux une autre épouse incapable de vous aimer. Mais je vous pardonne tout; pardonnez-moi aussi le seul crime que j'aie commis, en accélérant ma mort de quelques instans, et en vous privant du plaisir de tirer de moi une vengeance complète. Je pouvois, Néron, vous sacrifier tout, oui tout, excepté mon honneur; je pouvois tout souffrir, excepté l'infamie... J'espère que ma mort ne vous exposera à aucun danger. Le trône est à vous; jouissez-en, et trouvez-y la paix... Ombre plaintive, je jure de ne venir jamais auprès de votre lit ensanglanté, pour troubler votre sommeil... Un jour vous connoîtrez mieux Poppée...

NÉRON.

Plus je la connois, plus je l'aime, et plus je jure de l'aimer...

SENÈQUE.

Ces mots lui portent dans le cœur les derniers coups; elle expire...

POPPEE.

Venez, quittons ce lieu funeste.

NERON.

Allons. Que le peuple et les soldats sachent que je n'ai point fait périr Octavie ; et qu'on apprenne en même-tems le crime et la mort de Sénèque.

SCÈNE VI.

SENÈQUE (*seul.*)

Je te préviendrai. — Mais les âges futurs, étrangers à la crainte et à la flatterie, sauront la vérité, et me rendront la justice qui m'est due.

FIN DU CINQUIÈME ET DERNIER ACTE.

EXAMEN D'OCTAVIE.

Dans le siècle qui vient de finir, un des chefs de la philosophie a fait beaucoup de recherches sur les règnes de Claude et de Néron. Son but, dans ce travail, a été de justifier le philosophe Sénèque des reproches qui lui avoient été faits sur ses complaisances pour les goûts de Néron, et sur sa fameuse apologie du meurtre d'Agrippine. Comme si Sénèque eût encore vécu, comme s'il eût été en présence d'un tribunal prêt à le condamner, Diderot devenant son avocat, fit, en sa faveur, un long plaidoyer, où, employant tous les ressorts de l'éloquence du barreau, il chercha à attendrir les juges sur le sort de l'accusé, et à leur persuader qu'il étoit digne d'un philosophe de procurer des courtisanes à un empereur, et que le meilleur moyen d'adoucir la férocité de son maître, étoit d'excuser le parricide dont il s'étoit rendu coupable. C'étoit pousser un peu loin l'indulgence philosophique ; mais doit-on s'en étonner dans un tems où les sophismes les plus dangereux furent en honneur, et de la part d'un homme qui travailloit en même-tems à l'*encyclopédie* et aux *bijoux indiscrets*, au *père de famille*, et au second volume de la *religieuse* (1).

(1) On ne peut se faire une idée des disparates du caractère de

Alfieri, quoique philosophe dans le genre de Diderot, à l'époque où il fit sa tragédie d'Octavie, n'a point cherché à justifier Sénèque. Il l'a représenté tel qu'il devoit être à la cour de Néron. Eprouvant le sort de ceux qui ne sont vertueux qu'en paroles, il devient l'objet de la risée des courtisans qui lui opposent ses actions pour combattre ses maximes. Jouet d'un tyran qui veut avoir à sa cour un philosophe, comme d'autres princes ont des bouffons ou des singes, il est couvert d'opprobres, et tellement méprisé, qu'on lui refuse la mort. Ce caractère est un de ceux qu'Alfieri ait le mieux tracé.

En général, cette pièce, considérée comme tableau historique, est un ouvrage estimable. La cruauté féroce de Néron, la trop grande douceur d'Octavie, pourroient, sur la scène, ne pas produire un grand effet, parce que la barbarie froide révolte, et parce que l'innocence passive n'intéresse pas; mais le caractère de Poppée, absolument neuf au théâtre, celui du délateur Tigellin, me paroissent tracés de main de maître. L'auteur s'est beaucoup appuyé de Tacite; il en a presque toujours la précision, et quelquefois l'énergie et la profondeur. Enfin, cette couleur ori-

---

Diderot. Catherine II qui l'appela à Pétersbourg, et qui eut plusieurs conversations avec lui, disoit : « C'est tour-à-tour Bacon et la » Mettrie. » Dans sa vieillesse, Diderot amoureux de toutes les femmes, s'irritoit souvent contre lui-même, et se disoit en se frappant la tête : « Vieux fou, vieux gueux, ne sauras-tu jamais éviter » l'affront d'un refus ou d'un ridicule? »

ginale, répandue sur tous ses ouvrages, mais qui convient peut-être plus à celui-ci, lui donne un caractère particulier qui peut en rendre la lecture très-piquante.

LA CONJURATION

DES PAZZI,

TRAGÉDIE EN CINQ ACTES.

PERSONNAGES.

LAURENT DE MÉDICIS.
JULIEN DE MÉDICIS.
BLANCHE, sœur des MÉDICIS et femme de RAIMOND.
GUILLAUME PAZZI.
RAIMOND PAZZI.
SALVIATI, archevêque de Pise.
HOMMES D'ARMES.

(La scène est dans le palais de la Seigneurie à Florence.)

LA CONJURATION
DES PAZZI,
TRAGÉDIE EN CINQ ACTES.

ACTE PREMIER.

SCÈNE Ire.

RAIMOND, GUILLAUME.

RAIMOND.

Souffrir, toujours souffrir! Ne me donnerez-vous pas d'autre conseil, mon père? Etes-vous devenu esclave au point de ne plus sentir le poids du joug des Médicis, d'être insensible aux outrages et aux malheurs que nous éprouvons?

GUILLAUME.

Je partage votre indignation, ô mon fils! et je suis plus sensible aux malheurs de l'état qu'à mes humiliations privées. Mais toutefois

que dois-je faire? Les divisions des Florentins sont telles, que le plus léger mouvement peut leur être funeste, et devenir propice à nos tyrans. Il est trop vrai que vous ne pouvez changer cet état affoibli, qu'en le livrant à de plus grands malheurs.

RAIMOND.

Dites-moi, ô ciel ! où est l'état ? ou s'il existe encore, comment peut-il devenir plus malheureux? Vivons-nous? vivent-ils ceux qui, remplis de crainte, de soupçons et de bassesse, traînent des jours pénibles et infâmes? Quel malheur peut-il arriver désormais? Qu'au lieu de répandre des pleurs honteux et inutiles, on répande du sang : eh quoi! vous regardez ce malheur comme plus grand que ceux qui nous accablent. Vous qui, dans mon enfance, me rappeliez sans cesse les tems antiques, avec une noble joie ; vous qui déploriez les maux de notre patrie, vous baissez la tête sous le joug ainsi que le vulgaire.

GUILLAUME.

Il fut un tems, je ne le nie point, où, plein de colère et d'impatience, enflammé de patriotisme, j'aurois sacrifié richesses, dignités

et vie, pour abaisser les nouveaux tyrans élevés sur les ruines de l'état. Tout paroît facile à la jeunesse, et j'étois dans cet âge; mais ne trouvant pour ces grands desseins que des amis infidèles et peu nombreux; la tyrannie me paroissant s'affermir, et prendre chaque année de nouvelles racines; la crainte que j'avois d'exposer mon fils; tout me fit penser que je devois tenir une conduite moins noble, mais plus prudente. Au lieu d'être l'impuissant et foible ennemi des tyrans, je devins leur allié. Je vous donnai leur sœur pour épouse. Désormais, ne craignant plus pour ma sûreté, j'ai cessé de vivre caché; et j'ai voulu sauver vous et vos fils, en les mettant sous les aîles immenses et redoutées de la tyrannie.

RAIMOND.

Précaution infâme et peu certaine! Blanche ne m'est point odieuse, quoique sœur des tyrans. Elle m'est chère, ainsi que les fils qu'elle m'a donnés, quoiqu'ils soient les neveux des Médicis. La sœur n'est point complice de ses frères; vous seul êtes coupable, mon père, d'avoir mêlé leur sang au mien. Je ne voulus point vous désobéir alors, mais vous voyez maintenant le fruit d'une telle

bassesse. Vous espériez, en formant ces nœuds, recouvrer puissance et dignités, et nous n'en avons retiré qu'infamie, outrage et mépris. Le citoyen nous abhorre, et il en a le droit, puisque nous sommes alliés des tyrans. Les Médicis ne nous haïssent plus, ils nous méprisent; et nous méritons tous ces outrages, puisque nous fûmes citoyens.

GUILLAUME.

O mon fils! je n'arrêterai pas long-tems le cours de vos grands desseins. Vous devez juger par vous-même combien il m'en a coûté jusqu'à présent pour réprimer les transports de mon indignation, et pour les colorer d'une fausse amitié. Il est vrai que, dans votre enfance, j'ai cherché à vous inspirer l'amour impatient de la liberté; je m'y plaisois alors, j'en conviens; mais je m'en suis souvent repenti, en remarquant en vous une âme trop indépendante et trop altière. Je crus devoir la tempérer, en lui opposant la douceur de Blanche. Enfin, vous avez été père, et vous l'êtes ainsi que moi... Ah! si je ne l'avois pas été, la patrie m'auroit vu mourir pour elle ou avec elle.

RAIMOND.

Puisqu'en devenant père on devient es-

clave, pourquoi m'avez-vous exposé à être père ?

GUILLAUME.

L'esclavage étoit alors douteux...

RAIMOND.

Notre bassesse l'étoit moins...

GUILLAUME.

J'en conviens. Ne voyant aux malheurs publics que des remèdes tardifs et vains, j'ai espéré que, livré aux doux sentimens d'époux et de père, vous pourriez vivre paisible...

RAIMOND.

Mais ce que ne peut être l'époux et le père, l'homme le peut être. Je ne suis pas né certainement pour ces vaines distinctions d'une inutile magistrature, qui mettent le dernier des hommes au premier rang. Cependant, on dit qu'aujourd'hui les tyrans ont entrepris de m'enlever cette dignité d'autant plus vile, qu'elle est un faux simulacre de la liberté. Si ce fut une infamie de l'accepter, ce seroit une plus grande infamie de m'en laisser dépouiller. Voilà mon sort.

GUILLAUME.

Le bruit en court, et je l'ai entendu ; mais je ne le crois point, non.

RAIMOND.

Pourquoi ne le croyez-vous pas? Ne nous ont-ils pas fait de plus grands outrages? Ne vous rappelez-vous plus nos droits enlevés, les lois changées seulement pour les rendre plus cruelles? Nous fûmes encore bien plus outragés, quand nous nous abaissâmes jusqu'à nous allier aux Médicis.

GUILLAUME.

Ecoutez-moi, mon fils; respectez mes cheveux blancs, et croyez à ma longue expérience. Je ne dois point répandre en vain le fiel que je conserve aussi dans mon sein; il est encore nécessaire de souffrir. Je ne crois point que les Médicis veuillent vous enlever votre dignité... Mais s'ils osent franchir toutes les bornes, renfermez votre colère. Quand on veut agir, les menaces sont inutiles. Les grandes vengeances sont les filles d'un grand silence. L'accueil flatteur que nous font les tyrans, nous donne la mesure de la haine que nous leur devons. Dans ce moment, mon fils, je vous exhorte seulement à souffrir... Je ne reculerai point, si un jour l'occasion se présente, de vous montrer comment on doit frapper.

SCÈNE II.

RAIMOND (*seul.*)

Je n'ose me fier à lui.... Salviati vient d'arriver dans ces murs... Mon père ne pénètre pas mes desseins. Il ne sait pas qu'aujourd'hui je dois plutôt aigrir qu'appaiser les tyrans... O mon père! tu veux m'apprendre à souffrir... Es-tu le même que celui dans qui la patrie trouva jadis son plus ardent défenseur? La froide vieillesse t'a donc appris aussi à servir?... Ah! si, en vivant longtems, on n'apprend qu'à trembler, obéir, souffrir et se taire, j'aime mieux mourir jeune que de faire l'apprentissage d'un art aussi infâme.

SCÈNE III.

BLANCHE, RAIMOND.

BLANCHE.

Ah! cher époux, je te retrouve enfin. Avec qui étois-tu depuis que tu m'as quittée?

RAIMOND.

J'ai eu un long entretien avec mon père;

mais je n'y ai pas trouvé de soulagement à mes maux.

BLANCHE.

Il est le meilleur des pères; il ne tremble pas pour lui, mais pour son fils. Ce généreux vieillard réprime dans son sein sa haine pour moi. Ne crois point pour cela que sa valeur soit éteinte et sa fierté abattue. Souffre que je te le dise encore, il est un bon père.

RAIMOND.

Tu veux peut-être me dire que je ne suis pas tel. Tu le sais, si ses prières ne parviennent pas à enchaîner ma haine, les tiennes ont seules ce pouvoir. Je cède à tes prières, à ton chaste amour, à tes pleurs maternels; je te regarde comme une épouse chérie, et non comme la sœur de mes ennemis... Mais te paroît-il aujourd'hui que je doive encore me taire? aujourd'hui qu'on veut m'enlever la dignité dont je suis revêtu; aujourd'hui qu'on veut me chasser de ce palais, jadis le sanctuaire sacré de la liberté publique?

BLANCHE.

Tes ennemis sont puissans. Pourquoi les aigrir par des murmures et des actions qui ne

te réussiroient pas?.... Ton silence les appaiseroit plutôt que tes menaces.

RAIMOND.

Et veux-je les appaiser?... Mais rien ne peut les appaiser désormais...

BLANCHE.

Rien. Ne suis-je pas de leur sang?

RAIMOND

Je le sais, j'en souffre; ne me le rappelle pas.

BLANCHE.

Eh! m'as-tu été moins chère, et me l'es-tu moins à présent? Ne suis-je pas prête à te suivre par-tout, si tu refuses d'obéir aux ordres de mes frères; ou, si ton ame altière ne dédaigne pas de m'employer pour faire la paix avec eux, ne suis-je pas prête à leur parler, à les prier, à les attendrir par mes larmes, et, s'il le faut, à les forcer à une réconciliation?

RAIMOND.

Prier pour moi! et qui prier? des tyrans. Tu le crois, Blanche, et tu espères que j'y consentirai.

BLANCLE.

N'as-tu pas richesses, armes, partisans? Ne peux-tu pas les braver?

RAIMOND.

Je nourris dans mon sein la même haine qu'ils me portent. J'ai plus de hardiesse.

BLANCHE.

O ciel! que dis-tu?... Ah! tu peux perdre ton père, ton épouse, tes fils, l'honneur et la vie... et que peux-tu acquérir? Ne te livre pas à une vaine chimère; crois-moi. Ce peuple vil ne peut concevoir un desir vrai de recouvrer son ancienne liberté. Tu peux m'en croire: née et élevée dans le sein de la tyrannie naissante, je connois toutes ses ressources. Tu trouverois des milliers d'esclaves hardis dans le discours, vils dans l'exécution, lâches dans le péril, et ne montrant du courage que pour te trahir. Je ne suis pas assez cruelle et assez dénaturée pour haïr mes frères; mais ils me sont devenus moins chers depuis qu'ils te persécutent; leur orgueil m'est odieux. Si tu me forces à faire un funeste choix entr'eux et toi; je suis ton épouse, tu m'as rendue mère, tu es malheureux, je ne peux ni ne dois balancer. Mais toi cependant, ne décide rien encore; laisse-moi le soin de te rendre sinon plus heureux, du moins plus tranquille. Que je le tente au moins! Peut-être ne sais-je

pas bien comment l'épouse d'un citoyen doit parler à des tyrans; peut-être ne sais-je pas bien comment on doit les prier sans s'avilir. Je suis mère, épouse, sœur; à qui peux-tu te fier, si tu ne te fies à moi ?

RAIMOND.

O ciel ! tes paroles m'affligent, Blanche; et moi aussi je voudrois la paix, mais non avec l'infamie. Que pourrois-tu dire pour moi à tes frères? Que je ne mérite pas leurs outrages: ils le savent, et cependant ils m'outragent. Que je ne souffre pas les injures : pourquoi leur dirois-tu ce qu'ils doivent savoir de ma bouche ?

BLANCHE.

Ah !... tu leur parlerois... Ciel !

RAIMOND.

Que crains-tu ? Il est vrai que mon ame ne peut changer; mais je sais me taire quand je le veux. Je te porte toujours dans mon cœur, toi ma chère Blanche, et mes enfans. Quoique je sois né impétueux, indépendant, audacieux, je ne prononcerai pas un mot, je ne donnerai pas un ordre hasardé. Rassure-toi; je veux aussi la paix.

BLANCHE.

Et cependant je lis sur ton visage les tem-

pêtes qui agitent ton cœur. Ah! je ne vois en toi aucune apparence de paix.

RAIMOND.

Je ne suis pas tranquille; mais ne soupçonne en moi aucun dessein cruel.

BLANCHE.

Je tremble, je ne sais pourquoi.

RAIMOND.

C'est parce que tu m'aimes.

BLANCHE.

O ciel! et de quel amour? Si tu pouvois aspirer à une véritable gloire! Mais ce siècle est corrompu; la gloire est de servir, la vertu d'aimer la servitude. Maintenant que veux-tu? Un seul homme ne peut nous changer, et nul autre que toi ne voudroit le tenter.

RAIMOND.

Je souffre... et je me tais.

BLANCHE.

Viens avec moi. Portons nos pas dans un autre lieu. Mes frères ont coutume de venir souvent dans cette salle...

RAIMOND.

Je le sais. Ils viennent souvent dans ce lieu,

où leur oreille s'ouvre à des louanges mensongères, et où leur cœur se serre à la pitié.

BLANCHE.

Viens donc. Mêle quelque douceur au venin mortel qui court dans tes veines. Tu n'as pas encore embrassé tes enfans aujourd'hui... Ah! leurs baisers innocens te rappèleront bien mieux que mes paroles, que tu es leur père.

RAIMOND.

Puissé-je aujourd'hui, quand on me rappelle que je suis père, oublier que je suis homme? Mais allons... Tu verras bientôt si mes fils me sont chers... Ah! tu ne sais pas (puisse-tu ne jamais le savoir!) quel tourment des enfans peuvent donner à un père, et comment l'excès de son amour peut quelquefois occasionner leur perte.

FIN DU PREMIER ACTE.

ACTE SECOND.

SCÈNE Ire.

LAURENT DE MÉDICIS, JULIEN DE MÉDICIS.

LAURENT.

A quoi servent tous ces discours, mon frère? vous avez toujours suivi mes conseils, et vous êtes-vous apperçu que j'aie diminué notre puissance ? Vous parlez de mettre les Toscans sous le joug ; et n'y sont-ils pas ? S'ils avoient cessé d'y être, serions-nous ce que nous sommes?

JULIEN.

Je conviens, mon frère, qu'un astre bienfesant a toujours veillé sur nous. Le hasard a eu une grande part à l'accroissement de notre puissance, mais plus encore les excellens exemples de nos aïeux. Cosme de Médicis eut l'empire, mais sans perdre le nom de citoyen. Le joug n'est pas encore assez affermi pour que nous puissions tranquillement l'imposer en princes. Laissons au peuple insensé les vaines apparences de sa liberté perdue; le

pouvoir suprême s'affermit d'autant plus que moins on le fait paroître.

LAURENT.

Nous ne sommes pas encore arrivés au degré de puissance que j'ambitionne. Le tems est venu d'oser, non de temporiser. Cosme jadis renferma la patrie en lui-même, et en fut appelé le père. Pierre de Médicis, notre père, ajouta peu de chose ou rien à cet ouvrage commencé. Le sort ennemi trancha bientôt le peu de jours qu'il survécut à Cosme. Il est vrai qu'il n'ajouta presque rien à la puissance de sa famille; mais il succéda à Cosme, et nous, en lui succédant, nous avons réussi à habituer les yeux des citoyens à un pouvoir héréditaire. Nos ennemis chaque jour sont dispersés, affoiblis ou détruits; leurs amis sont contraints ou accoutumés à obéir. Maintenant que tout nous invite à accomplir le grand ouvrage de notre aïeul, quel obstacle peut nous arrêter?

JULIEN.

Nous devons sagement arriver à notre but; soyons en apparence modérés et humains. Où suffit la douceur, il faut n'employer qu'elle; où la sévérité est nécessaire, il faut encore la

modérer. Pour extirper ces semences de liberté que la nature a mises dans tous les cœurs, il ne suffit pas de s'en remettre au tems, il faut encore employer la ruse et l'artifice. Le sang répandu n'éteint point ces semences, il ne faut que les comprimer, et elles renaissent plus fortes dans le sang...

LAURENT.

Et veux-je le sang de nos ennemis? A Rome, Scylla tira le glaive, ici la verge seroit trop. Il suffit de ma voix pour les faire trembler.

JULIEN.

Confiance aveugle! Et ne savez-vous pas que l'esclave est le plus à craindre des hommes? Scylla désarmé ne fut point assassiné; mais les Caïus, les Néron, les Domitien, et tant d'autres empereurs absolus, quoiqu'environnés de satellites, d'armes et d'espions, moururent égorgés par leurs esclaves.... Pourquoi irriter ceux qui obéissent? Il est d'autres moyens de parvenir à votre but. Pour qu'ils ne puissent plus recouvrer leur liberté, et qu'ils se plient au gouvernement d'un seul, vous devez d'abord endormir leur courage, enivrer les affections de leurs cœurs, détruire.

tout ce qui pourroit leur rappeler leurs droits; éteindre leur vertu, s'ils en ont, et la tourner en dérision, accueillir les moins emportés, et avilir les autres, en les accablant d'honneurs. Vous devez faire retentir par-tout les mots de clémence, de patrie, de gloire, de lois et de citoyens, et sur-tout vous montrer l'égal de tous les Toscans... Voilà les grands moyens par lesquels on peut changer peu-à-peu, d'abord les pensées, puis les usages, enfin les lois. Voilà ce que doit faire celui qui veut régner ici; et bientôt il ne restera plus à changer que le nom du gouvernement.

LAURENT.

Nos aïeux ont déjà heureusement consommé tout cet ouvrage. Il manque un anneau à la chaîne, et c'est en profitant des divisions des citoyens, que je prétends l'ajouter. Un seul homme, un seul ose nous résister: devons-nous le craindre?

JULIEN.

Raimond, ce fils impétueux d'un père dont nous devons nous défier, est à craindre...

LAURENT.

Tous deux ne méritent que mon mépris,

et ils doivent l'attendre. Cette vengeance a aussi ses douceurs...

JULIEN.

Elle est dangereuse.

LAURENT.

S'il a tant de courage, j'en ai aussi. Ce féroce jeune homme veux m'enlever mon rang. Je lui laisserai exhaler en vain ses discours séditieux, et il verra quel profond mépris j'ai pour lui.

JULIEN.

Un ennemi offensé, et qui existe encore! Et quel cœur armé d'un triple airain peut ne pas trembler? Pourquoi l'outrager, quand on peut l'appaiser? Pourquoi vous-même, par votre imprudence, lui donner de si grands prétextes de troubler l'état? Pourquoi le faire le chef et l'instigateur des mécontens? Il sont en plus grand nombre que vous ne pensez. Ils n'ont pas une force ouverte, je veux le croire; mais nous ne voyons pas leurs trahisons cachées. Il suffit que nous en ayons le soupçon; et ce soupçon qui devroit nous ôter le repos, ne doit pas nous donner de sécurité.

LAURENT.

On doit voir toutes ces choses sans s'ef-

frayer, quand on a du courage et des armes. Par mon silence, j'engagerai ce jeune homme rebelle et présomptueux à de nouvelles offences. Mais après ces outrages, quand on verra que celui qui a la puissance dédaigne de le punir, il deviendra la fable du parti dont vous le croyez le chef.

SCÈNE II.

LAURENT, JULIEN, GUILLAUME, RAIMOND.

GUILLAUME.

Suivez-moi, mon fils, et laissez-moi parler seul ici. — O vous! (car je ne sais pas encore quel nom on doit vous donner, ni quels honneurs on doit vous rendre), voyez dans l'attitude d'un suppliant celui qui étoit autrefois votre cruel et implacable ennemi. Je sais que des discours et des actions libres convien-droient mieux à mon âge, et je hais les paroles serviles, quoique je les emploie. Mais je ne suis pas seul de mon sang; c'est pourquoi je me suis soumis depuis long-tems à votre fortune et à la cruelle nécessité. Je vous ai confié ma vie, mes biens, mon honneur, mes fils, tout ce que je possédois, et je n'ai pas

été le dernier à vous obéir. Je ne puis donc ajouter foi au bruit qui se répand. On dit que vous vous préparez à outrager Raimond, et à me faire en lui une injure que je ne mérite pas. Si cela est vrai, il m'est permis de vous en demander raison.

JULIEN.

Pourquoi avant, ne demandez-vous pas raison à votre fils de ses actions et de ses paroles...

RAIMOND.

Je ne refuse pas de vous la donner. Je ne peux trouver de plus agréables témoins que vous de tous mes sentimens...

LAURENT.

Vos sentimens me sont connus; mais je dois vous apprendre que pour attaquer le pouvoir, il faut qu'à l'envie soit joint le courage, et au courage la force. Parlez. Les avez-vous?

GUILLAUME.

Je suis le chef de ma famille, et mon fils ne fait pas un pas que je ne le dirige. Je parle de ses actions. Quant à ses discours, êtes-vous déjà juges des pensées? De vains discours sont-ils des crimes capitaux? Où sommes-

nous? Mais si vous avez ce droit si redoutable pour ceux qui vous sont soumis, qui êtes-vous? je vous le demande.

RAIMOND.

Ce qu'ils sont! et vous le demandez? Ils sont tremblans, silencieux et cruels, comme des tyrans. Leurs visages ne vous le disent-ils pas? — Ils sont tout, et nous rien.

JULIEN.

Nous sommes les boucliers impénétrables des loix. Semblables au feu du ciel, nous foudroyons les coupables, et nous sourions aux bons comme le soleil bienfesant.

LAURENT.

Nous sommes tels que nous pouvons mépriser vos injures. Une de nos volontés vous a donné le Gonfalon, une autre plus juste vous l'enlève. Revêtu par nous d'une dignité que vous ne méritez pas, quel droit y aviez-vous?

RAIMOND.

Tout le monde le sait. C'est votre crainte qui me l'avoit donnée; c'est votre crainte qui me l'ôte aujourd'hui. Votre dieu et votre loi, c'est la crainte. Que vous manque-t-il pour être

tyrans? Vous en avez déjà les artifices cruels, les vices affreux, les détours infâmes; et comme eux, vous êtes détestés. Suivez les traces généreuses de vos aïeux. Allez à pleines voiles pendant que les vents sont propices; ôtez la vie et l'honneur à ceux qui vous haïssent; le sang versé est votre droit sublime à la principauté. Osez désormais: devenez semblables à cette foule de tyrans qui infestent et qui asservissent l'Italie.

GUILLAUME.

Vous vous emportez, mon fils. Il est vrai que jusqu'à ce qu'on nous ait privés du nom de citoyen, il est permis à tout homme d'exposer ses pensées... Mais nous...

LAURENT.

Vous êtes prudent un peu tard. A présent vous avez tort de l'arrêter. Ne vous en plaignez pas; ses paroles sont votre ouvrage. Laissez-le parler maintenant, nous avons résolu de l'entendre.

JULIEN.

Jeune audacieux, à quoi vous sert-il d'aigrir encore des esprits déjà mal disposés? Vous feriez mieux de quitter à l'instant le

Gonfalon, que vous voulez en vain conserver à notre honte. Vous le voyez...

RAIMOND.

Moi! je mériterois cet outrage. Ecoutez. Ces artifices peuvent s'employer pour commander, jamais pour servir. Si je dois céder, je ne veux céder qu'à la force. L'honneur peut s'acquérir encore dans la servitude, si on ne cède qu'à l'absolue et cruelle nécessité... Je suis satisfait de connoître vos sentimens, comme vous de connoître les miens. Je m'attends à voir les nouveaux moyens que vous emploierez contre une violence nouvelle; mais quels qu'ils soient, je jure d'être plutôt victime de votre tyrannie croissante, que d'en être l'instrument.

SCÈNE III.

LAURENT, JULIEN, GUILLAUME.

LAURENT.

Allez, Guillaume; si votre fils vous est cher, suivez-le. Faites qu'il se plie mieux aux tems, et encouragez-le à la prudence par votre exemple. Vous nous détestez; cependant vous vous êtes soumis à nous, et vous

l'êtes encore. — Instruisez-le par vos conseils. Je ne prétends pas à votre amitié; vous feindriez mal, et elle m'importe peu. Haïssez, mais obéissez ; et en obéissant, tremblez. Allez, et racontez à Raimond, ce ridicule imitateur de Brutus, que Brutus périt avec Rome, et périt en vain.

GUILLAUME.

Mon fils est imprudent, je le vois. Cependant, je me sers de l'autorité paternelle pour lui apprendre à souffrir ; il s'y refuse. Cet artifice est encore nouveau pour nous. L'imprudence de ce jeune homme est digne d'excuse, il se corrigera. Mais vous, Julien, qui êtes un peu moins enivré par le bonheur et par la puissance, appaisez votre frère, et racontez-lui que si l'un des Brutus n'a pu faire revivre Rome, un tyran est au moins tombé sous un autre Brutus.

SCÈNE IV.

LAURENT, JULIEN.

JULIEN.

Vous avez entendu comme ils nous ont parlé.

LAURENT.

Je l'ai entendu. Ils parlent beaucoup; ils ne sont donc pas à craindre.

JULIEN.

Ils peuvent méditer beaucoup...

LAURENT.

Peu exécuter.

JULIEN.

Raimond pourroit être un des conjurés.

LAURENT.

Je desire qu'il en soit un. Je connois à fonds son courage, ses forces et ses moyens. Il peut tenter, mais non réussir. Que desirai-je autre chose? J'attends de lui le signal d'étendre les bornes de notre pouvoir. Qu'il le tente, il nous ouvrira la carrière. Notre pouvoir s'accroîtra, et l'imprudence de nos ennemis ouvrira un vaste champ à notre vengeance. Enfin, notre premier péril élèvera notre puissance au dernier degré.

JULIEN.

Il faut du tems pour exécuter tous ces projets, et souvent le tems détruit les mieux concertés. Tout péril est douteux; et jamais celui

qui règne ne doit laisser penser à ses sujets qu'il leur seroit possible de le combattre. L'opinion du peuple qui nous croit invulnérables, nous met à couvert de toutes les attaques. Malheur à nous, si nous laissons voir qu'un homicide acier peut parvenir jusqu'à nos cœurs ! Il vient un tems où il s'enfonce dans notre sein. Croyez-moi aujourd'hui, mon frère ; ah ! ne mettez à l'épreuve ni notre pouvoir, ni la vengeance de vos ennemis. Rendez-vous à mes avis.

LAURENT.

J'ai toujours coutume de me rendre à la raison, et j'espère vous le prouver... Mais Blanche vient à nous, les larmes dans les yeux. Oh ! combien il m'est cruel d'entendre ses plaintes... et d'être forcé à les entendre.

SCÈNE V.

LES PRÉCÉDENS, BLANCHE.

BLANCHE.

Est-il bien vrai, mes frères ? Etes-vous pour moi des maîtres cruels avant que d'être des frères ? Si je vous fus chère autrefois, je

suis toujours votre sœur. Vous m'avez donnée à Raimond, pourquoi l'outragez-vous ?

LAURENT.

Blanche, êtes-vous encore de notre sang, quand vous n'en connoissez pas les droits ? Vous avez tellement appris de Raimond à nous haïr, que nous ne devons plus vous ouvrir notre cœur. Nous ne voulons que prévenir les excès de sa jalousie. Croyez que nous avons employé des moyens doux, et plus doux qu'il ne le mérite, pour prévenir ses attentats.

BLANCHE.

Mes frères, vous m'êtes chers, et il m'est cher aussi. Je ferai tout pour la paix ; mais pourquoi me donner à lui, s'il étoit votre ennemi ? et pourquoi l'outrager, quand je suis son épouse ?

JULIEN.

Nous espérions que vous pourriez mettre un frein à sa fureur...

LAURENT.

Mais en vain. On lui ôteroit plutôt la vie que de le changer.

BLANCHE.

Mais vous, quels moyens avez-vous em-

ployés pour changer un cœur libre et indomptable? Si vous êtes fâchés de ce qu'il vous hait, à qui pouvez-vous l'imputer, si ce n'est à vous?

LAURENT.

Ah! je vois que le traître a fait passer dans votre cœur le venin qui le ronge. Vous, notre sœur, vous êtes notre ennemie....

BLANCHE.

J'aimerois votre règne, si je voyois un seul homme à l'abri de l'oppression, et si cet homme étoit Raimond. Raimond, à qui vous m'avez liée par d'indissolubles nœuds, avec qui je vis inséparable depuis plusieurs années, avec qui je souffre et je partage mille injures; à qui, malheureuse mère, j'ai donné plusieurs gages de mon amour et de ma foi.... Raimond à qui je suis prête à tout sacrifier,..

JULIEN.

Lui enlever sa magistrature, n'est autre chose que de lui enlever les moyens de se perdre, et de nous offenser. Vous, Blanche, la première, vous devriez l'engager à y renoncer.

BLANCHE.

Ah! je vois bien à présent comment on court au même but par diverses routes. Je fus victime de vos vues; mon hymen servit non à la paix, mais à préparer la vengeance. Ah! que vous avez bien su prendre l'ame et la puissance des tyrans! Vous vous jouez des liens du sang.... Ah! malheureuse, je le vois trop tard. Pourquoi ne le savois-je pas, hélas! avant de devenir mère? Mais je le suis, je suis épouse, je suis amante...

LAURENT.

Je ne puis blâmer votre douleur... mais nous ne pouvons plus l'entendre... Allons, mon frère, où le devoir nous appelle... Et vous qui nous regardez comme des tyrans, ne voyez pas ce que nous avons enlevé à votre époux, mais ce qu'il conserve, quoiqu'il ne le mérite pas.

SCÈNE VI.

BLANCHE (*seule.*)

Les dons des princes sont donc de ne pas enlever... Près d'eux mes pleurs sont vains;

leur cœur m'est fermé. Retournons près du malheureux Raimond ; il ne dédaigne pas au moins mes larmes. Qui sait ? peut-être l'adoucirai-je... peut-être est-il encore incertain. On verroit plutôt un père se sacrifier lui-même pour ses enfans, qu'un prince injuste accorder, non-seulement aux plaintes de sa sœur, mais aux plaintes de tout un peuple, la chose la moins précieuse.

FIN DU SECOND ACTE.

ACTE TROISIÈME.

SCÈNE Ire.

RAIMOND, SALVIATI.

SALVIATI.

J'ARRIVE au jour fixé, et j'apporte avec moi tout ce que je vous ai promis. Déjà sur les confins de l'Etrurie, le peuple a pris les armes; Ferdinand, roi de Naples, l'a soudoyé, et le pape Sixte l'a béni. Pour passer outre, ce pontife attend de nous le signal du carnage. Dites-moi à présent, avez-vous fait dans ces murs tous les préparatifs que je vous avois demandés?

RAIMOND.

Mon bras est prêt depuis long-tems, et les autres les ont aussi. Mais les conjurés ne savent point, et ils ne doivent point savoir, ni où, ni quand, ni comment on doit frapper, ni celui qui doit tomber sous leurs coups. Il manque cependant un grand ressort à notre entreprise. Guillaume, mon père, qui pourroit y donner un grand poids, l'ignore. Il a fermé son oreille

à la vengeance, et vous l'entendrez bientôt parler de souffrir patiemment. Mes pensées lui sont connues, parce que je ne puis les lui cacher. Il ignore toute autre chose. Je n'ai pas voulu lui révéler le secret de notre conjuration, avant de vous avoir vu.

SALVIATI.

Que me dites-vous? Guillaume ne sait rien. Ce qui doit s'exécuter au lever du soleil, vous le lui avez laissé ignorer au couché du soleil.

RAIMOND.

Et vous pensez que je devois confier légèrement un si grand secret! que je devois laisser une nuit de réflexions à un homme né vaillant, il est vrai, mais affoibli par les années! Une telle fureur ne peut échauffer que peu de momens des veines glacées. La prudence revient bientôt; delà l'incertitude, l'envie de temporiser, les vascillations, et la crainte qui se communique bientôt à tous les conjurés. Parmi ces doutes et ces craintes, la colère et le tems se consument, et l'on finit par rester dans la plus avilissante oppression.

SALVIATI.

Mais quoi! Ne déteste-t-il pas un joug

odieux? Ne partage-t-il pas nos communs outrages?

RAIMOND.

Il a beaucoup de haine, mais encore plus de crainte. Il flotte incertain entre l'épouvante et la fureur. Tantôt sa colère s'affoiblit, et il invoque, il attend et il espère un meilleur sort; tantôt la vérité l'éclaire de son flambeau terrible; il est impatient de ses chaînes, mais il n'ose les briser. Il a cependant été très-ému de l'affront que je me suis attiré. J'étois revêtu de l'inutile place de Gonfalonier, et on me l'a enlevée aujourd'hui. J'ai poussé moi-même les tyrans à me faire cet outrage par des injures répétées. Je me suis plaint hautement, feignant une grande douleur d'un affront que je m'étois attiré. — Selon les tems et les lieux, il faut mêler à la vertu l'artifice et la force. — Par ce moyen, je suis parvenu à plier le cœur de mon père à mes sentimens. Vous arrivez enfin; vous exposerez à Guillaume le courroux du pontife, la puissance du roi de Naples, et les moyens que vous avez concertés. Ici je l'attends; ici j'ai coutume de lui parler.

SALVIATI.

Et les tyrans ne viennent-ils pas souvent dans cette salle?

RAIMOND.

Nous pouvons y être tranquilles. Les Médicis ont terminé les affaires publiques qui les appeloient en ce lieu. Ils passent le reste du jour dans les débauches et dans la joie, pendant que le peuple souffre de leur tyrannie. Je vous ai donc fait venir ici, et j'y ai invité mon père. Il sera d'abord étonné en vous rencontrant; il verra en nous le courage, la fureur et le sublime et invariable projet de mourir ou de donner la mort. Je lui dirai tout, et j'espère qu'il s'enflammera en m'écoutant. Mais cependant, il faut qu'il apprenne en même-tems que la conjuration peut se faire, et qu'elle est faite.

SALVIATI.

Vos projets sont pleins de raison. Plus je vous écoute, et plus je crois que vous êtes digne de nous rendre la liberté. Vous êtes né pour la défendre, comme les Médicis sont nés pour la détruire. Le suffrage sacré de Rome seroit d'un grand poids pour décider Guillaume. Ces premiers sentimens qui, dans notre enfance, nous ont été donnés avec le lait, sont tout-puissans sur les vieillards. Rome si révérée par nos ancêtres, a toujours appelé criminelles les entreprises qui lui étoient fu-

nestes, et saintes celles qui lui étoient utiles. Servons-nous sagement de cette antique erreur. Puisqu'aujourd'hui, contre sa coutume, le successeur de saint Pierre est l'ennemi des tyrans, préférons d'abord ses armes à toutes les autres.

RAIMOND.

Je souffre, et je le dis à vous seul, je souffre de me servir de moyens aussi bas pour une si généreuse entreprise. Il faut donc flétrir la liberté, en acceptant les secours de Rome, qui est à présent le siège de la plus cruelle tyrannie. C'est la faute des tems, et non la mienne. Je m'afflige encore d'être obligé de couvrir la vengeance de ma patrie, du prétexte d'une querelle particulière. Le public me croira embrâsé d'une honteuse indignation; il me croira peut-être envieux du pouvoir des tyrans. — Ah ciel! vous le savez.

SALVIATI.

Que rien ne vous arrête; bientôt vous tirerez le peuple d'erreur.

RAIMOND.

Je ne peux voir, sans épouvante, l'avenir affreux qui nous est préparé. Les Toscans se sont habitués au joug; ils ont mis en oubli

leurs droits naturels. Ne croyant pas être dans les fers, ils ne font aucuns vœux pour en sortir. Comme ils sont esclaves, il leur paroît dans la nature de l'être. Il est plus difficile de briser leurs chaînes, que de les serrer.

SALVIATI.

L'entreprise en est plus digne de vous. A Rome et dans la Grèce, où la liberté étoit chérie, il n'étoit pas difficile de la rendre au peuple; mais ici où les hommes sont plongés dans l'esclavage, et sont morts à leurs droits, il est bien plus glorieux de leur rendre la vie et la liberté.

RAIMOND.

Il est vrai, et tout m'engage à le tenter. Ah! puissé-je être aussi sûr de mes concitoyens, que je le suis de mon bras et de mon cœur. Mais ils abhorrent le tyran, sans abhorrer la tyrannie.

SCÈNE II.

GUILLAUME, SALVIATI, RAIMOND.

GUILLAUME.

Vous ici, Salviati! Je vous croyois sur les

bords du Tibre, où vous recherchez sans cesse les dignités.

SALVIATI.

Un soin plus important me ramène dans mon pays.

GUILLAUME.

Vous avez eu tort de revenir dans un pays que vous deviez plutôt oublier. Quelle folle pensée vous ramène parmi nous! Long-tems les tyrans vous ont tenu en captivité, et vous les avez fui long-tems. Quelle terre lointaine et étrangère, quoique inhospitalière et sauvage, peut déplaire à celui qui voit sa patrie asservie sous un joug cruel et absolu? Voyez, par ce qui vient d'arriver à mon fils, si vous devez vous-même attendre autre chose des Médicis, que des outrages et des persécutions. C'est en vain que Rome vous a revêtu d'un saint ministère. Le seul pouvoir des tyrans est à présent sacré dans ces lieux.

RAIMOND.

Et savez-vous, mon père, s'il vient ici, disposé à souffrir, ou disposé à se venger?

SALVIATI.

Je viens ici comme terrible ministre d'une

colère implacable et affreuse; j'apporte une vengeance certaine, entière, quoique tardive. De cette infâme létargie où vous êtes tous plongés, esclaves paresseux, j'espère vous réveiller; j'apporte, avec ma fureur, les saints anathêmes du pape Sixte IV.

GUILLAUME.

Inutiles armes! La fureur ne nous manque pas, c'est la force; et nous sommes contraints à souffrir.

SALVIATI.

Nous avons à présent plus de forces que nous n'en eûmes jamais. Je ne vous trompe point. — Je vais vous exposer tous nos moyens en peu de mots. Je voudrois d'abord réveiller dans votre ame le souvenir de votre ancienne valeur et de vos premiers exploits; si je ne le peux, j'aurai besoin d'étayer votre foiblesse par d'autres secours. Mais si dans vos veines votre sang s'élève contre cette indigne foiblesse, les armes ne sont pas loin. Déjà sur les confins de l'Etrurie, flottent les étendards romains; ils sont accompagnés de la bannière royale de Ferdinand, qui nous prête un secours plus solide, et qui fait marcher à notre défense des milliers de guerriers, avides de

combats, et prêts à tout entreprendre au moindre de vos ordres. Maintenant dépendent de vous la vie de notre oppresseur, votre honneur, celui de votre fils et la liberté de votre pays. Vous pouvez recouvrer par l'épée ce que l'injustice vous a enlevé. Balancez bien dans votre cœur les doutes, les espérances, les craintes, la honte, les dangers, et prenez enfin une résolution.

GUILLAUME.

Que me dites-vous? puis-je y ajouter foi? Comment avez-vous pu tant obtenir pour nous? Cependant Ferdinand et Sixte, prodigues seulement de vaines promesses, peuvent être des amis indifférens. Qui les anime? qui?

RAIMOND.

Vous le demandez! Vous avez donc oublié que j'ai parcouru les rivages du Tibre et de Parthenopé? que j'y suis resté plusieurs mois? Où puis-je porter mes pas, que ma rage et mon indignation ne me suivent? Parmi quels hommes puis-je traîner mes jours, sans que je leur communique toute ma colère, ou que du moins je ne leur inspire de la pitié pour moi et pour mes malheurs? Qui peut

être sourd à mes plaintes ? — Vous seul, vous y êtes insensible, mon père. Vous devriez, plus que tout autre, sentir le poids du joug qui nous accable. Vous qui êtes mon père, et ainsi que moi l'ennemi des tyrans, les Médicis vous persécutent beaucoup plus que moi. Vous, autrefois le meilleur des citoyens, par votre trop longue patience, vous êtes devenu un des plus coupables. Par vos refus, vous éternisez nos fers et votre honte. Tout le monde nous juge digne de servir, mais non de vivre. Vous attendez un tems qui n'arrivera jamais. Vous conservez vos cheveux blancs pour de nouvelles injures, et vous couvrez votre crainte et votre foiblesse d'une fausse tendresse pour moi, qui m'est devenue odieuse, puisqu'elle vous avilit.

GUILLAUME.

Mon fils, je vous reconnois. Autrefois, j'éclatois ainsi, échauffé autant par la jeunesse que par la colère; mais ce tems est passé. Maintenant, je ne suis point foible comme vous le croyez et comme vous le dites ; mais je n'agis point au hasard.

RAIMOND.

Le hasard ne préside-t-il pas à tous vos

jours et à tous vos instans? Qui êtes-vous? qui sommes-nous? La plus douteuse espérance de vengeance ne devient-elle pas plus certaine que l'état incertain et horrible dans lequel nous vivons en tremblant?

GUILLAUME.

Vous le savez, ce n'est pas pour moi que je tremble...

RAIMOND.

Vous voulez dire que c'est pour moi. Je vous dispense de tout soin paternel. Tous deux, nous ne sommes plus que citoyens; et j'ai beaucoup plus à perdre que vous. Je suis au midi de mes jours, et vous êtes à votre déclin. Vous avez un fils dans la force de l'âge, et mes enfans ne peuvent rien par eux-mêmes, et n'inspirent que la pitié. Les liens qui m'enchaînent à la vie, sont donc bien plus forts que les vôtres. J'ai toujours à mes côtés une épouse éplorée, et qui est la meilleure partie de moi-même. Mes fils pleurent autour de moi, en voyant pleurer leur mère, et ils ignorent leur destin. Leurs cris me déchirent le cœur, et je pleure quelquefois en secret.... Mais toutes les affections de mon ame s'évanouissent, quand je pense qu'il

ne convient pas à un esclave d'aimer ce qui ne lui appartient pas. Mon épouse ne m'appartient pas, mes enfans ne m'appartiennent pas, tant que je leur laisse partager l'air que respirent les tyrans. Aucun autre lien ne m'attache plus au monde; et je n'ai plus qu'à prononcer le serment solemnel et inviolable d'exterminer la tyrannie et les tyrans.

GUILLAUME.

On peut en immoler deux; mais des tyrans manqueront-ils à des esclaves?

RAIMOND.

Le fer manquera-t-il à des hommes libres? Qu'il s'en élève mille, mille tomberont, ou je tomberai.

GUILLAUME.

Votre volonté entraîne la mienne. Moi qui ne suis pas indigne d'être votre père, je me confierois plutôt à votre brûlant courage, qu'à des secours étrangers. Je vois que Ferdinand et Rome ne s'arment point pour notre cause, mais pour détruire les Médicis. Nous introduirons les étrangers dans ces murs; mais après, comment pourrons-nous les en chasser? Je ne crois pas que les troupes mercenaires d'un roi puissent nous rendre notre liberté.

SALVIATI.

Je vais répondre à cela. Je ne vous garantis la foi ni de Rome, ni de Naples; la donner et la rompre selon leurs intérêts, est l'habitude ordinaire de ceux qui règnent. Leur soupçon, leur jalousie réciproques, et ce qu'ils ont coutume d'appeler raison d'état, doit aujourd'hui vous rassurer. Ils voudroient tous les deux être les maîtres de Florence; mais l'un d'eux en empêchera toujours l'autre. Je suis loin de croire que ce soit par compassion pour nous qu'ils viennent à notre secours; mais une longue expérience leur a appris à notre honte, que sous le gouvernement incertain du peuple, et quand le pouvoir n'est pas bien réparti dans nos murs, nous sommes plus foibles, et moins dans le cas de leur nuire. Ils craignent tous les deux qu'il ne s'élève un Toscan sur les ruines de sa patrie, qui, en s'alliant à l'un, puisse traverser les projets de l'autre. — Tels sont leurs desseins et le but de leurs intrigues. Ce n'est que par intérêt qu'ils s'unissent à nous. S'ils avoient d'autres motifs, oserois-je vous dire que vous devez vous fier à des rois?

RAIMOND.

Eh! s'il en eût été autrement, croyez-vous

que pendant un si grand nombre d'années, j'aurois mis un frein à ma fureur? Ce n'est point sans dessein que je vous ai excité aujourd'hui par mes paroles impétueuses; ce n'est pas sans dessein que j'ai osé pousser à bout les tyrans, et les aigrir contre moi. Je m'étois tu long-tems; que m'avoit servi mon silence? Mais je suis parvenu à mon but, en parlant avec arrogance aux Médicis, et en les forçant presque à me faire un affront. — J'aurois en vain parlé à mes partisans des malheurs publics; les malheurs privés pouvoient seuls les émouvoir. En parlant de moi seul, je trouve des vengeurs; en parlant de la patrie, je n'en trouve point. Ainsi, (ô silence lâche et cruel! mais nécessaire), je m'abstiens de la leur nommer. Mais à vous qui êtes au-dessus du vulgaire, puis-je m'empêcher de vous en parler? ah! non. — Le premier but que nous nous proposons, est d'immoler les deux tyrans; le second, qui est le plus grand et le plus difficile, est de rendre notre ville opprimée, libre et vertueuse. — Je suis le chef de cette grande conjuration; vous le serez avec moi, si vous le voulez. Nous avons de grands moyens, vous le voyez. Nous avons encore plus de valeur que de moyens; le but est su-

blime et digne de nous. Mon père, seriez-vous au-dessous de cette grande entreprise? Donnez-moi, donnez-moi votre consentement; il ne me manque que cela. Déjà l'épée est tirée; un feu brûlant nous anime, il échauffe nos cœurs, et les rend à la liberté.

GUILLAUME.

Vous avez un grand courage. — Noble honte, fureur, vengeance, espérance, admiration, vous m'avez inspiré tous ces sentimens. N'avez-vous pas la prudence d'un vieillard, la vertu d'un homme mûr, et l'impétuosité d'un jeune homme? Vous êtes mon dieu, mon chef et mon maître. L'honneur d'une si grande entreprise est tout à vous, je n'en veux partager que le péril. Vous dites qu'il ne manque que mon nom pour la rendre complète; mettez-y mon nom désormais. Disposez, choisissez les conjurés; donnez une épée à votre père, et rien de plus. Quand tout sera prêt, vous m'enseignerez quel poste je dois garder, et quel coup je dois frapper. Je me fie à vous, et j'entre dans une entreprise si bien concertée.

RAIMOND.

Mais l'exécution.... est plus près.... que

vous ne croyez. — Changez-vous déjà de pensée.

GUILLAUME.

Je suis votre père; en changez-vous?

RAIMOND.

Préparez donc votre poignard. C'est au point du jour.... Mais qui vient ici? c'est Blanche. Fuyons, ami; allons terminer le plan de cette grande entreprise. Je reviens à vous, mon père, dans un moment... et vous saurez tout.

SCÈNE III.

BLANCHE, GUILLAUME.

BLANCHE.

Je cherche Raimond, et il me fuit. O mon père! dites-m'en les raisons. Avec qui est-il sorti? Que vois je? vous-êtes presque hors de vous-même. Quelle grande pensée vous occupe? Ah! parlez. Peut-être un nouveau malheur... A qui de nous...

GUILLAUME.

Pourquoi vous étonner de voir une grande douleur peinte sur mon visage? Je tremble,

et j'en ai sujet. Qui ne tremble pas? Ma tristesse, si vous regardez autour de moi, est gravée sur le visage de tout le monde.

BLANCHE.

Mais quel nouveau motif de trembler...

GUILLAUME.

O ma fille ! il n'est pas nouveau.

BLANCHE.

Je vous ai toujours vu un visage tranquille; maintenant vous frémissez, et vous le dites.... Je vois votre fils, livré autrefois aux transports les plus impétueux, prendre les apparences de la tranquillité. Il m'a peu parlé, et il m'a parlé de paix... Lui qui est naturellement ennemi de tout retard, il me dit qu'il attend du tems seul un soulagement à sa douleur, il me fuit comme s'il n'étoit pas mon époux; et vous restez interdit! Ah! oui, vous avez un secret, et vous le cachez... Vous me le cachez à moi. Mon père, mon époux me mettent à l'épreuve. Veuille le ciel...

GUILLAUME.

Cessez vos plaintes et vos soupçons; il est inutile qu'en tremblant, je vous exhorte à ne pas trembler. Tremblez, mais non pour nous.

— Mon fils vous l'a bien dit que le tems seul pouvoit apporter quelques soulagemens à nos maux. Vous ne faites rien qui nous soit plus agréable, que de veiller sur vos enfans, de les aimer, et de les former à la vertu. — Si vous ne dédaignez pas de recevoir de moi un utile conseil, gardez toujours un grand silence, quand il n'est pas nécessaire de parler.... O Blanche ! vous aurez tous nos cœurs, et vous vous déroberez à la colère de vos frères cruels.

FIN DU TROISIÈME ACTE.

ACTE QUATRIÈME.

SCÈNE Ire.

JULIEN, UN HOMME-D'ARMES.

JULIEN.

Qu'on amène à l'instant Guillaume.

SCÈNE II.

JULIEN (seul.)

Salviati est revenu sur les rives de l'Arno. Pourquoi a-t-il quitté Rome? Comment ose-t-il mettre le pied dans ce palais? Craindroit-il aussi peu notre haine et notre pouvoir. . . Toutefois s'il a pu revenir, il n'y a qu'une force empruntée qui ait pu lui rendre son audace. — Dans cette circonstance, il faut prévenir ce qu'il est impossible d'empêcher. Parlons d'abord à Guillaume. Accablé de vieillesse, je pourrai facilement le séduire par des discours adroits. Maintenant que Salviati, ministre des ruses de Rome, s'est joint à nos ennemis, il faut veiller assidûment sur eux,

les endormir par des paroles de paix, afin de gagner du tems, et d'acquérir les moyens de les combattre.

SCÈNE III.

GUILLAUME, JULIEN.

JULIEN.

O vous! à qui les années ont donné plus de de sagesse et d'expérience qu'à tout autre homme; vous qui connoissez et qui défendez les droits passés et présens de notre patrie, écoutez moi. — Je ne m'aveugle pas sur le pouvoir que nous avons; je ne mets pas en oubli le nom de citoyen; je sais combien sont incertaines et fugitives les faveurs de la fortune; je sais...

GUILLAUME.

Qui sait ce que vous êtes? Il est vrai que vous vous montrez beaucoup plus clément que votre frère. Mais le jugement des esclaves est si corrompu, que, moins ils vous craignent, plus ils vous haïssent. Un peuple avili aime souvent mieux être forcé à obéir, que d'en être prié.

JULIEN.

Laurent n'est pas aussi prudent que je le voudrois; mais l'indomptable Raimond ne l'est pas plus. Nous qui sommes plus modérés, parlons ensemble. — Vous savez que les Toscans, instruits par leurs anciennes licences, et craignant d'y retomber, ont mis dans nos mains le dépôt de leur liberté, dont la meilleure partie est depuis restée intacte...

GUILLAUME.

Pourquoi prononcer des paroles vides de sens? Appelez l'esclavage par son nom.

JULIEN.

Et vous appelez la licence, liberté! Mais je ne suis pas venu ici pour disputer sur ces choses...

GUILLAUME.

Il est vrai que toujours quand on a tort, on dispute sur les mots.

JULIEN.

Ecoutez-moi donc avant que je vous montre des faits. Votre fils est enflammé de colère; mon frère est jeune et enivré de sa puissance. Leurs divisions peuvent produire la ruine de votre fils et de toute votre famille; notre perte

peut aussi en résulter. Je ne vous parle point comme frère de Laurent; ne me parlez pas comme père de Raimond; parlons-nous en citoyens. Vous êtes encore plus digne que moi de tenir ce langage. Dites-moi, ne devons-nous pas employer tous les moyens pour empêcher les désordres, les rebellions et le carnage? Vous encore plus que moi, puisque vous êtes dans un plus grand péril. — Vous qui osez nommer esclavage la soumission aux lois, vous le voyez, dans de nouveaux troubles, vous accroîtriez vos maux, loin de les diminuer. Soyez en même-tems père et citoyen; appaisez votre fils. Il suffira pour désarmer mon frère, qu'il renonce à être son égal. Vous pouvez, en lui parlant, prévenir les grands malheurs qui le menacent.

GUILLAUME.

Qui pourroit appaiser Raimond? Et quand je le pourrois, devrois-je le faire?

JULIEN.

Dites-moi vous-même, si vous vous trouviez en notre place, et que nous méprisassions votre pouvoir, comme il méprise le nôtre; réfléchissez, qu'ordonneriez-vous de nous?

GUILLAUME.

Je me croirois tellement au-dessus des autres, que je ne ferois aucun cas de leurs outrages. Je laisserois à ceux à qui j'aurois enlevé la liberté d'agir, la liberté de parler. Si j'étois à votre place, tout homme pourroit exprimer ses sentimens, et je ne craindrois que ceux qui garderoient le silence. Le peuple qui fait connoître ses pensées, ne peut nuire à son maître. — Je vous parle à cœur ouvert. Je ne crois pas mon fils capable d'une entreprise audacieuse. S'il l'étoit, vous ne m'entendriez point parler comme un homme foible ; vous ne me verriez pas trembler et obéir. — Contre des ennemis tels que nous (cela est trop vrai), la seule arme que vous puissiez employer, est un silence dédaigneux. Quoique je ne sois pas un tyran, il me semble que je vous expose bien les artifices, les lois, les actions et le systême de la tyrannie.

JULIEN.

Que voulez-vous me dire? Ne connois-je pas votre fils aussi bien que vous le connoissez?

GUILLAUME.

Et vous le craignez?

JULIEN.

Etant craint de tout le monde, j'ai lieu de tout craindre. Qu'une vaine dissimulation n'existe plus entre nous. Il n'est plus question de liberté, de patrie et de lois; désormais le seul amour de soi, le desir de notre bien-être, la crainte des maux futurs, deviennent notre règle la plus sage. Laurent qui dirige tous les ressorts, par lesquels notre nouveau pouvoir s'accroît et se maintient, se sert moins de moyens doux, que de moyens violens. La nature m'a donné plus de modération; et ce qui manque en lui, se trouve éminemment en moi. Mais n'êtes-vous pas encore plus craintif que moi? Ne vois-je pas la terreur marquée dans vos moindres actions? Je sais qu'un écueil n'est pas plus tranquille au milieu des flots irrités, que Laurent et Raimond au sein de leurs discordes. Ils ont un même courage; mais ils n'ont pas la même force. Cependant, nous craignons tous deux également. Quand je m'emploie pour mon frère, vous vous employez pour votre fils; peut-être arrivera-t-il d'autres circonstances. Vous avez peu d'années à vivre; mais votre vie est pleine de souffrances. Vous avez cependant desiré

vivre. Vous avez supporté cette existence; voulez-vous la conserver ?... Parlez.

GUILLAUME.

Mettre en balance la crainte d'un père et d'un tyran, aucun ne le peut qu'un père et un tyran. Je sens ma crainte, et vous seul pouvez sentir la vôtre. Mais celle d'un père, qui est plus excusable, doit l'emporter aujourd'hui. Je ferai mes efforts pour que Raimond prenne le parti de l'exil; c'est le meilleur. Il y a trop long-tems que je le vois dans ces murs abhorrés, exposé sans cesse à de nouveaux outrages, sans qu'il puisse en tirer vengeance!

SCÈNE IV.

LES PRÉCÉDENS, LAURENT.

LAURENT.

Que faites-vous, Julien? Vous passez le tems en de vaines paroles, quand nos ennemis agissent...

JULIEN.

Guillaume se rend à l'évidence de mes raisons. Serez-vous affligé, si je vous procure une paix durable?

LAURENT.

Quelle paix désormais ! Salviati, l'instigateur des troubles et des coupables discordes, est arrivé dans ces lieux...

JULIEN.

Je le sais, mais cependant...

LAURENT.

Vous le savez, et qu'il amène contre nous les peuples armés du midi de l'Italie ! Il est vrai que ce ne sont point des peuples guerriers; il suffira de nous montrer pour les vaincre. Au premier éclair de nos boucliers, cette nuée épaisse sera dissipée. Rome à présent n'a d'autre courage que la crainte qu'elle inspire...

GUILLAUME.

Comment, seigneur ? Vous pouvez soupçonner le retour d'un seul homme qui revient des rivages du Tibre. Si Rome s'armoit pour vous perdre, seroit-ce avec si peu de moyens d'attaque et de défense ?

LAURENT.

La troupe perfide des prêtres romains a fait trembler plus d'un brave. Ils cachent sous

des lys et sous des roses le fer et le poison. Il est vrai que leurs coups sont impuissans, s'ils sont prévus... Vous, satellite de Rome, je vous laisse. Tremblez à mon retour. Allons, mon frère; nous reprendrons bientôt cet entretien. Mais avant, je veux que ces troupes de lâches soldats, qui déploient contre nous de coupables enseignes, soient pris, tués ou roulés dans la fange. Je veux ébranler ce trône pourri et consumé par la vieillesse, qui sert encore d'appui à la révolte. Dans un tems peu éloigné, il sera entièrement abattu. Allons. Mon cœur bondit de joie d'avoir enfin à combattre un ennemi découvert. Ma seule crainte est que, dédaignant d'immoler des fuyards, je revienne sans avoir versé leur sang.

SCÈNE V.

GUILLAUME (seul.)

Laurent a un grand courage; il en a trop pour être un tyran. Il régnera, s'il ne tombe pas sous nos coups, il régnera. — Mais, règne, règne, ainsi que tu le desires, tu seras bientôt semblable à ton frère; timide, astucieux, cruel, tel enfin qu'est toujours un tyran. Déjà la nuit s'avance, mon fils et Salviati ne

viennent point. — Mais comment Laurent sait-il que nous avons des troupes romaines ? Elles n'ont cependant fait aucun mouvement. L'entreprise que nous avons faite est de grande importance et très-douteuse. Mais toutefois je me fie à la haine, à la rage et à la prudence, qui se réunissent dans le cœur de mon fils. Allons auprès de lui... Le voilà.

SCÈNE VI.

GUILLAUME, RAIMOND, SALVIATI.

GUILLAUME.

Dites-moi, à quoi en sommes-nous?

RAIMOND.

Presqu'à l'accomplissement de notre entreprise.

SALVIATI.

Le ciel nous sourit. Je n'en espérois pas tant.

GUILLAUME.

Vous me trouvez plus que jamais prêt à la vengeance. Ecoutez-moi. Ici, Julien cherchoit à faire avec moi un arrangement qui nous auroit couverts de honte; à l'instant est arrivé le cruel et menaçant Laurent. Je leur

ai parlé, tantôt d'une manière douteuse, tantôt avec ressentiment, tantôt avec feinte. Les discours les plus enveloppés d'une écorce servile, étoient ceux qui plaisoient le plus aux tyrans. Il n'y a pas pour eux de plus grand crime que de ne les pas craindre. Ils n'ont conçu aucun soupçon sur moi, et ils m'ont cru plein de crainte. Mais dites-moi, comment le secret des secours étrangers, que nous attendons, a-t-il déjà transpiré? Il est vrai que Laurent a paru les mépriser, et ne les regarder que comme des ressources inutiles pour nous. Une telle sécurité nous sert. Quoique Julien ait paru s'effrayer des ressentimens qu'il a inspirés, il ne croit pas la vengeance si grande, si proche et si certaine. Dites-moi, elle est donc certaine? Qui doit frapper? où sont les armes? quels moyens? dans quels lieux? à quel moment?...

RAIMOND.

Écoutez tout. N'ayez aucune crainte de ce que Laurent a appris. Nous avons les premiers répandu le bruit que les ennemis approchoient pour disperser les forces de nos tyrans. Mais on n'a dit sur les secours de Rome, que ces mots : « Pour soustraire les Toscans à leur

» nouvelle servitude, le pape Sixte envoie » quelques troupes. » Voilà le bruit que nous avons répandu, afin que les tyrans attendant une armée peu considérable, tournent toutes leurs pensées contre elle. Cet artifice a réussi. Laurent part au lever du soleil pour le camp. Il va se lever ce jour qui doit être le dernier pour lui. Les deux Médicis périront demain. J'ai choisi peu d'hommes pour cette entreprise; mais ils sont tous pleins de courage et de colère; ce sont Alberto, Anselme, Napoléon, Bandini. J'y avois placé votre fils; mais, rejeton dégénéré de notre race dont il est la honte, il a refusé d'être du nombre de ces héros.

GUILLAUME.

Le lâche! Et s'il nous trahissoit?

RAIMOND.

Il ne seroit pas capable d'un si grand crime, parce qu'il n'a ni vices, ni vertus. N'en parlons plus. — Anselme tient ses soldats prêts à exécuter tous mes ordres. Ces soldats ne savent point les motifs de ces mesures. Au moment où nous porterons le coup, il occupera la grande place, le palais, et toutes les rues qui y mènent. Delà il appellera le peuple

à la liberté. — Cependant nous, nous arriverons...

GUILLAUME.

Avez-vous le projet de les immoler dans un même moment et dans un même lieu ? Malheur à nous, si l'un des meurtres ne suit pas l'autre immédiatement.

RAIMOND.

A l'aube du jour, avant de sortir de ces murs pour aller au camp, ils iront tous les deux au temple, demander la protection du ciel pour leurs armes tyranniques ; là, ils mourront.

GUILLAUME.

Qu'entends-je ? O ciel ! dans un lieu sacré ?

SALVIATI.

Oui, dans le temple. Quel sacrifice plus agréable pouvons nous offrir au ciel, que la mort des tyrans ! N'ont-ils pas méprisé les hommes, les loix, la nature et Dieu même ?

GUILLAUME.

C'est vrai... Mais... souiller les autels de sang humain !

SALVIATI.

Le sang des tyrans est-il donc du sang hu-

main ?... Ils se nourrissent de ce sang. Et il y auroit un asile sacré pour de tels monstres! Le crime pourroit rester tranquille dans les lieux où préside la justice éternelle ! Le fer ne s'arrêteroit pas dans mes mains, quand ils mettroient l'autel entre eux et moi.

GUILLAUME.

Le peuple qui verra tout cela avec d'autres yeux, nous regardera comme des monstres et comme des impies. L'opinion générale peut ruiner notre entreprise, ou nous en ravir le fruit.

RAIMOND.

A quoi peut nous servir cette opinion ? Le tems n'est plus en notre pouvoir. Ou demain les tyrans mourront, ou il ne sera plus possible de les atteindre : nous ne devons plus penser qu'à assurer les coups ; il n'y a plus aucun délai. Vous pensez au peuple ? il verra notre entreprise avec plus de crainte que de colère. Donnons les ordres nécessaires, pour qu'au moment même où le fer sera tiré, le nom de Rome retentisse dans le temple.

GUILLAUME.

Le nom de Rome peut beaucoup, il est vrai. Mais qui de vous obtiendra l'honneur de frap-

per le premier coup? De quel emploi me chargerez-vous? Impétuosité, haine, courage ne suffisent pas seuls. Au contraire, une trop grande ardeur peut nuire beaucoup. — Une froide valeur, une main prompte et ferme, un visage imperturbable, une bouche muette, un cœur habitué à l'effusion du sang; voilà tout ce que doit avoir celui qui veut tuer des tyrans. Un mouvement imprudent, un signe, un regard, une parole, peuvent ôter la confiance au tyran, le tems à l'entreprise, et le courage à celui qui frappe.

RAIMOND.

Nous avons choisi les premiers coups. Je frapperai le premier; ensuite les moins vaillans assouviront leur fureur, pendant que les tyrans renversés par terre, demanderont la vie. Mon père, après avoir entendu le signal, vous courrerez dans le lieu où sera Anselme, et vous nous serez beaucoup plus utile que dans le temple. A peine le coup sera-t-il porté, que nous nous en vanterons au peuple. J'ai un regret, c'est de ne pouvoir les immoler tous deux en même-tems. Qu'en dites-vous, mon père? ma main est-elle prompte et ferme? Demain vous me verrez le fer en main, et vous jugerez si je manque de cœur et d'adresse.

GUILLAUME.

Que ne puis-je frapper avec vous ? Il est vrai, il est trop vrai que la vieillesse pourroit faire trembler mon bras, quoique mon cœur ne tremblât pas. — Vous avez dissipé tous mes doutes. Vous avez bien pensé, vous avez pourvu à tout; et je vous donnerois en vain d'autres conseils. Je suis très-satisfait qu'à vous seul, vous ayez confié les premiers coups. Que je vous porte envie ! (à Salviati.) — J'ai seulement douté que vous, prêtre, vous voulussiez souiller votre main dans le sang de ces impures victimes...

SALVIATI.

Oh ! comme vous me connoissez mal ! Voilà mon poignard; vous le voyez; il est sacré ainsi que la main qui le porte. Le grand Sixte me l'a donné, et il l'a béni. Sa main a manié plus souvent l'épée que la crosse. Pour exterminer les tyrans ou les peuples impies, le grand dieu des armées a consacré la main terrible de ses saints ministres. Un jour je suspendrai aux autels cette arme sainte et homicide que je tiens. Je suis embrâsé d'une fureur plus qu'humaine; et quoique, pour la première fois, je baigne mes mains dans le sang, aujourd'hui, d'accord

avec le ciel, je l'enfoncerai au fond du cœur impie que j'ai choisi.

GUILLAUME.

Et lequel avez-vous choisi?

SALVIATI.

Laurent.

GUILLAUME.

C'est le plus courageux.

RAIMOND.

J'ai voulu en cela vous complaire, Salviati, quoique j'eusse choisi d'abord le plus brave. Mais j'ai pensé que sûrement le vil Julien avoit revêtu sa crainte d'une cuirasse cachée. C'est pour cela que j'ai accepté l'entreprise de l'immoler, comme la plus difficile. Vous aurez Laurent. J'aurai, moi, le lâche Julien. Déjà je crois l'approcher, et enfoncer jusqu'à la garde mon fer dans ce sein, asile impur de fraude et de trahison. Le signal, pour mettre l'épée à la main, sera le moment où, attiré du ciel par des paroles mystérieuses, le fils de Dieu descend entre les doigts du prêtre. Vous sortirez au premier coup du bronze sacré; et alors vous penserez ou que l'entreprise est achevée, ou qu'elle est manquée.

GUILLAUME.

Je ferai tout. Séparons-nous : il en est tems. Nuit, ô toi qui dois être la dernière de notre esclavage ou de notre vie, précipite ton cours ! Vous cependant, mon fils, défiez-vous de Blanche. L'amour d'une femme a beaucoup d'empire sur nos cœurs. Et vous, Salviati, prenez garde de manquer le premier coup que vous porterez à Laurent. Il a assez de courage pour ne vous pas laisser le tems d'en porter un second.

FIN DU QUATRIÈME ACTE.

ACTE CINQUIEME.

SCÈNE Ire.

RAIMOND, BLANCHE.

RAIMOND.

Que veux-tu, Blanche? Retourne à ton appartement. Laisse-moi. Je reviendrai bientôt.

BLANCHE.

Et ne puis-je venir avec toi?

RAIMOND.

Non.

BLANCHE.

Pourquoi?

RAIMOND.

Tu ne le peux.

BLANCHE.

As-tu pour moi si peu d'amour! O premiers momens de notre hymen, qu'êtes-vous devenus? Tu ne t'irritois pas alors de me voir à tes côtés; alors tu ne fesois pas un pas que je ne fusse avec toi. En quoi puis-je te déplaire? Quelle offense t'ai-je faite? Maintenant tu me fuis; et ce qui est plus affreux, tu me chasses.

Le son de ma voix n'arrive plus, ne pénètre donc plus dans ton cœur ? Toutefois je veux te suivre, de loin du moins...

RAIMOND.

Mais que crains-tu ? que supposes-tu ?

BLANCHE.

Tu le sais.

RAIMOND.

Je sais que je suis aimé de toi, et que je t'aime. Je t'aime beaucoup plus que tu ne le crois. Ma bouche le tait souvent, mais mon cœur te le dit; mon visage, mes regards, toutes mes actions te le font remarquer. A présent si je te fuis et si je t'éloigne de moi, c'est pour que tu ne partages pas mes affreux tourmens... Quel soulagement pourrois-tu y donner ?

BLANCHE.

Ne puis-je pleurer avec toi ?

RAIMOND.

Ce qui redouble ma douleur, c'est de te voir consumer ta vie dans les larmes, et dans des larmes vaines. Je fuis tous les hommes, tu le vois, et je me suis à charge à moi-même.

BLANCHE.

Je vois bien autre chose. J'en vois trop que tu me caches.

RAIMOND.

Tu crois que je ne te racontes pas tous mes maux ?

BLANCHE.

Ah ! tous tes maux, oui; mais non les remèdes que tu y apportes. Tu renfermes quelque grand dessein dans ton cœur. Tu ne m'estimes pas assez pour me le dire, et tu me le caches. Je ne te demande rien que de te suivre, et tu me le refuses ? Je pourrois peut-être te servir ; mais te nuire, jamais.

RAIMOND.

Que dis-tu ? Je ne cache rien dans mon cœur, excepté mon antique autant qu'inutile rage.

BLANCHE.

Mais cependant cette cruelle et longue nuit, que n'a point encore dissipé l'aube naissante, a été bien différente de tes autres nuits! Le sommeil n'est pas descendu un moment sur tes yeux. J'ai demandé de la lumière pour me distraire. J'ai vu ton sein s'agiter, et respirer difficilement ; tu poussois des soupirs affreux que tu cherchois à retenir ; tour-à-tour ton visage étoit couvert du feu de la rage et de la pâleur de la mort..... Ah ! j'ai tout

observé ; l'amour veilloit avec moi. Je ne me trompe point, tu caches en vain...

RAIMOND.

Tu t'abandonnes à de vaines recherches. — Un sommeil plein et tranquille n'a pas agité ses aîles sur ma tête, j'en conviens. Mais souvent cela est arrivé. Et qui peut passer de paisibles nuits sous la tyrannie ? A toute heure, il pend sur la tête des esclaves, un glaive nu qui ne tient qu'à un fil. Ici, il n'y a que l'insensé qui dorme.

BLANCHE.

Que dirai-je de ton lever si précipité? Est-ce l'heure où tu te lèves ordinairement ? La nuit étoit encore épaisse, et tu étoisdebout, comme un homme qui médite un dessein extraordinaire. Lorsque tu m'approchas en soupirant, ne vis-je pas tes yeux se tourner sur moi avec douleur ? Ne te vis-je pas, à peine habillé, embrasser tes enfans les uns après les autres ? Que dis-je ! les serrer mille fois contre ton sein, les couvrir de baisers brûlans, inonder leurs tendres poitrines d'un torrent de larmes paternelles... Toi, autrefois si insensible, toi, dont les yeux toujours séchés... Et je croirai que tu ne caches pas dans ton cœur le projet d'une grande entreprise !

RAIMOND.

J'ai pleuré?

BLANCHE.

Peux-tu le nier ?

RAIMOND.

J'ai pleuré ?

BLANCHE.

Tes yeux sont encore humides de larmes. Ah ! si tu ne les verses pas dans mon sein, où les verseras-tu ?

RAIMOND.

Aucune larme n'est dans mes yeux.... Toutefois si j'ai pleuré... j'ai pleuré sur le sort des enfans malheureux d'un père accablé d'outrages... Puis-je ne pas pleurer sans cesse leur naissance et leur vie? O malheureux enfans, quel destin vous est réservé dans cette mort, à qui nous donnons le nom de vie ? En même-tems esclaves et neveux des tyrans, pouvez-vous par plus d'infamie... Jamais je ne vous embrasse, que je ne pleure sur votre avilissement... Blanche, ah ! chéris ces tendres gages de notre amour. Je les aime d'un autre amour que toi, et cet amour convient trop peu à notre siècle. Pleure cependant leurs destins... Fais qu'ils ne soient pas sem-

blables à leur père, et prends soin de les élever plutôt à l'esclavage qu'à la vertu.

BLANCHE.

Ciel! quel langage!... Mes fils!... Dieu! seroient-ils en danger?

RAIMOND.

S'ils sont jamais en danger, c'est à toi que je les confie. S'il en est jamais besoin, tâche de les soustraire à la fureur des tyrans.

BLANCHE.

Malheureuse! maintenant je vois tout, je comprends tout, je suis sûre de tout. O jour fatal! tu es arrivé; le dessein est mûr. Tu veux changer l'état.

RAIMOND.

Si je le voulois, n'aurois-je pas assez de force? Je le voudrois peut-être, mais c'est un vain songe...

BLANCHE.

Ah! tu ne sais pas feindre; tes lèvres ne sont pas habituées au mensonge. Tu fais une grande entreprise, ma terreur me le dit. Ces divers sentimens qui se peignent alternativement sur ton visage, le désespoir, la fureur, la pitié, la haine, la vengeance,

l'amour; tout sert à me le confirmer. Ah! ce n'est point par moi que je t'en conjure, je ne suis rien pour toi; c'est par tes enfans, que, malgré toi, tu chéris, c'est par ton moins jeune fils, notre douce et commune espérance. Dévoile-moi au moins une partie de tes projets; montre-moi seulement que tu n'es pas en danger, et je serai tranquille. Si tu cours quelque péril, laisse-moi à tes côtés. Ah! ciel, comment puis-je sauver tes fils, si j'ignore les malheurs qui leur sont réservés. Je tombe à tes genoux; je ne les quitterai point que tu ne m'ayes parlé. Si tu te défies de moi, perce-moi le cœur; si tu as confiance en moi, pourquoi te taire? Je suis ta femme, je ne tiens qu'à toi. Ah! parle.

RAIMOND.

Blanche... ah! lève-toi. Tu crains mal-à-propos un péril qui est encore très-éloigné. Lève-toi; retourne et reste auprès de nos enfans: je reviendrai bientôt auprès d'eux; laisse moi.

BLANCHE.

Non.

RAIMOND.

Laisse-moi. Je le veux.

BLANCHE.

T'abandonner ! ah ! immole-moi auparavant. Tu ne sortiras point que je ne t'accompagne...

RAIMOND.

Cesse.

BLANCHE.

Ciel !

RAIMOND.

Cesse, ou je...

BLANCHE.

Je te suivrai.

RAIMOND.

Malheureux que je suis ! voilà mon père ! voilà mon père !

SCÈNE II.

LES PRÉCÉDENS, GUILLAUME.

GUILLAUME.

Que faites-vous ? On vous attend au temple, et vous restez ici oisif...

RAIMOND.

L'as-tu entendu ? Je vais au temple. Qu'as-tu à craindre ? Ah ! reste. Mon père, arrêtez-la. Je vole et je reviens bientôt. Blanche, si tu m'aimes, je te recommande mes enfans.

SCÈNE III.

GUILLAUME, BLANCHE.

BLANCHE.

Qu'ai-je entendu? Ah! malheureuse! Il court à la mort, et vous m'empêchez de le suivre! cruel.

GUILLAUME.

Arrêtez. Appaisez-vous; il reviendra bientôt.

BLANCHE.

Cruel! est-ce ainsi que vous aimez votre fils? Vous le laissez seul aller à la mort, et vous êtes père! Quand vous pouvez le suivre, vous l'abandonnez. Mais ne retenez plus mes pas. Laissez-moi; je veux sortir....

GUILLAUME.

Vous pourriez lui nuire, et vous arriveriez trop tard.

BLANCHE.

Trop tard, ô ciel! Il est donc vrai qu'il a tenté... Ah! racontez-moi, parlez ou laissez-moi sortir... Où court-il? A une douteuse entreprise, je le sais. Mais ne dois-je pas être instruite de ce qui me touche si vivement?

Ah ! ne vous rappelez plus de quel sang je suis née. Parlez ; je suis maintenant de votre famille. Il est vrai que je ne hais point mes frères ; mais c'est Raimond seul qui a mon amour. Je l'aime autant qu'on peut l'aimer. Je crains qu'avant qu'il n'enlève l'empire à mes frères ; ils ne lui enlèvent la vie.

GUILLAUME.

Si vous ne craignez rien autre chose, apprenez que sa vie est moins en danger que celle des tyrans.

BLANCHE.

O ciel ! mes frères sont aussi exposés à perdre la vie !

GUILLAUME.

Les tyrans y sont toujours.

BLANCHE.

Qu'entends-je ? ô ciel !

GUILLAUME.

Vous paroît-il qu'on puisse leur ôter l'empire, sans leur ôter la vie ?

BLANCHE.

Mon époux va donc.... par trahison.... contre mes frères...

GUILLAUME.

Oui; nous pouvons verser leur sang par trahison, parce qu'ils se sont abreuvés du nôtre par trahison. Ils nous ont accablés du poids de leur tyrannie. Ils vous auroient enlevé votre époux et vos fils; oui, ils vous les auroient enlevés bientôt. Il étoit nécessaire de prévenir les effets de leurs cruels ressentimens. Moi-même, vous le voyez, pour seconder l'entreprise de mon fils, malgré ma vieillesse, j'ai repris l'épée que j'avois laissée depuis tant d'années.

BLANCHE.

Armes cruelles! cœurs dissimulés! J'étois loin de croire...

GUILLAUME.

Ma fille, que voulez-vous? La nécessité nous y a forcés. Il n'est plus tems de s'arrêter. Adressez au ciel des vœux pour le parti que vous préférez. — Cependant vous ne pouvez sortir d'ici. Vous avez pour gardiens plusieurs hommes d'armes. — Si l'amour maternel l'emporte sur vous, retournez à vos enfans. Ah! retournez-y... Mais je crois déjà entendre le bruit sacré de l'airain lugubre... Je ne me

trompe pas. O mon fils! je cours, je vole à la liberté ou à la mort.

SCÈNE IV.

BLANCHE, HOMMES D'ARMES.

BLANCHE.

Ecoutez-moi... Il fuit! et moi dois-je rester ici? Ah! par pitié, ouvrez-moi le passage; je présenterai mon sein, on le frappera, et j'arrêterai le carnage.... Barbares! la pitié ne peut rien sur vous. — Coupables, horribles et exécrables noces! Je devois bien prévoir que le sang pourroit seul éteindre des haines aussi invétérées. Je vois maintenant pourquoi Raimond gardoit le silence. Tu as bien fait de me cacher une entreprise si coupable. Je te croyois capable d'une grande vengeance, et non d'une vile trahison. Mais quel bruit entends-je? ô ciel! quel cris! Je crois que la terre a tremblé! Oh! de quel frémissement l'air retentit!... Je crois distinguer le nom de liberté....... Mes frères auroient-ils péri?.... Que vois-je! ô ciel! Raimond!

SCÈNE V.

RAIMOND, BLANCHE.

BLANCHE.

Cruel ! qu'as-tu fait ? parle. Tu reviens à moi avec un poignard fumant du sang de mes frères. Qui auroit jamais pu te croire un traître? Que vois-je ! ô ciel ! Le sang sort à gros bouillons de ton flanc. Ah ! Raimond...

RAIMOND.

A peine... je respire.... O ma chère Blanche !.. soutiens-moi... Tu vois. Ce sang qui fume sur mon poignard, c'est le sang du tyran... Mais...

BLANCHE.

Ciel !

RAIMOND.

Vois mon sang... Moi, dans mon sein...

BLANCHE.

O plaie horrible !

RAIMOND.

Horrible, oui. Je me la suis faite de ma main, aveuglé par une trop grande rage. J'ai attaqué Julien, je l'ai frappé de tant et

tant de coups, que... je me suis... moi-même... percé le sein.

BLANCHE.

O coupable fureur!... ô coup mortel!... O combien tu as commis de crimes à-la-fois!

RAIMOND.

Je ne te l'ai pas confié, Blanche.... Ah! pardonne-moi. Je ne devois pas te le dire, et tu ne devois pas l'entendre avant que le coup ne fût porté... Il étoit nécessaire de porter ce coup à quelque prix que ce fût... J'ai regret de n'avoir pas la force de terminer cette grande entreprise... Si j'ai commis un crime, je viens à tes yeux pour l'expier avec mon sang... J'entends de tous côtés retentir les cris de la liberté, et je ne puis la défendre!

BLANCHE.

O ciel! et Laurent... a-t-il aussi... succombé?

RAIMOND.

Au moins j'en ai donné l'ordre à un des conjurés... Je mourrai trop heureux, si je laisse libres et sans dangers mon père, mon épouse, mes enfans et mes concitoyens.

BLANCHE.

Tu me laisses dans les pleurs.... Mais veux-je y rester? Donne-moi ton poignard...

RAIMOND.

O Blanche !... ô tendre épouse!... partie de moi-même... rappelle-toi que tu es mère. Tu dois vivre pour mes enfans... Conserve-toi pour eux... si tu m'as aimé.

BLANCHE.

O mes enfans !... Mais le bruit redouble...

RAIMOND

Il s'approche de plus en plus... Je crois entendre les cris changer.... Ah! cours à tes enfans, ne les abandonne pas, vole à leurs côtés... Désormais il n'y a plus d'espérance pour moi.... Tu le vois.... dans un moment, je mourrai.

BLANCHE.

Que ferai-je?... Auprès de qui irai-je? Qu'entends-je? On crie : au traître! au traître! Quel est le traître?

RAIMOND.

Ce sera le vaincu.

SCÈNE VI.

LES PRÉCÉDENS, LAURENT, GUILLAUME, HOMMES D'ARMES.

LAURENT.

Qu'on frappe Raimond.

RAIMOND.

Horrible vue!

BLANCHE.

O mon frère! vous vivez; ayez pitié...

LAURENT.

Ici j'ai retrouvé le traître; il avoit fui entre les bras de sa femme; mais c'est en vain.... Arrachez-le de force....

BLANCHE.

Mon époux! mes enfans!

RAIMOND.

Vous dans d'infâmes liens, mon père!

GUILLAUME.

Et toi, blessé!

LAURENT.

Oh! que vois-je? Ton infâme sang coule de ton sein. Ton bras m'a prévenu.

RAIMOND.

Le mien. Mais je me suis trompé. Le coup que je me suis donné étoit destiné au cœur de ton frère ; mais il en a eu assez d'autres.

LAURENT.

Mon frère est mort ; mais je vis, moi ; et pour m'immoler, il falloit un autre homme qu'un prêtre lâche et inexpérimenté. Salviati est tombé sous mes coups, ainsi que tous tes autres complices. J'ai conservé la vie à ton père, et j'ai voulu qu'en voyant ta mort, avant d'obtenir la sienne, il souffrît une double peine.

BLANCHE.

Pourquoi être si cruel ? Il languit prêt à mourir...

LAURENT.

Il n'est pas mort, et je veux...

BLANCHE.

Il porte avec lui la peine de son crime.

LAURENT.

Que vois-je ! Vous l'embrassez teint du sang de votre frère !

BLANCHE.

Il est mon époux... Il meurt.

RAIMOND (à Blanche.)

De quoi le pries-tu maintenant?... Tyran! si ta mort m'étoit confiée, vois si tu vivrois... (Il se frappe.)

BLANCHE.

O ciel! que fais-tu?

RAIMOND.

Jamais... Le fer... en vain...

GUILLAUME.

Mon fils!...

RAIMOND.

Imitez-moi, mon père; voilà le fer.

BLANCHE.

Donne-le moi.

LAURENT.

Je le veux. (Il l'arrache à Guillaume.) O fer teint du sang de mon frère, combien tu vas punir de crimes!

RAIMOND.

Blanche... pour toujours... adieu.

BLANCHE.

Et je vivrois!

GUILLAUME.

Horrible vue! fais-moi bientôt mourir. Qui t'arrête encore?

LAURENT.

Tu vas marcher au supplice infâme que tu as mérité. — Mais cependant, arrachez de force la malheureuse Blanche du corps de ce perfide.... Le tems seul pourra calmer sa douleur... et le tems seul pourra avérer si je suis un tyran, ou s'ils sont des traîtres.

FIN DU CINQUIÈME ET DERNIER ACTE.

EXAMEN DE LA CONJURATION DES PAZZI.

Cette tragédie est une de celles où Alfieri a le plus déployé ce talent original qui le caractérise. En la lisant, on ne peut s'empêcher d'éprouver cette profonde horreur qu'inspirent quelques scènes de Shakespear. Cette pièce, entièrement politique, a peu d'intérêt. D'un côté, l'on voit des tyrans odieux; de l'autre, des conjurés furieux et sanguinaires. Le caractère doux et aimable de Blanche, jeté au milieu de ce lugubre tableau, produit de l'effet; mais il est trop peu développé, et n'a presque aucune influence, ni sur les autres personnages, ni sur les évènemens de la pièce.

Mais c'est moins sous le rapport littéraire, que sous le rapport politique, qu'il est utile de considérer cet ouvrage. Alfieri y a placé toutes ses opinions; il s'y est montré tel qu'il étoit, lorsqu'égaré par son naturel fougueux, il travailloit à son livre de *la tyrannie*.

Il peint les Médicis, ces bienfaiteurs de la Toscane, ces restaurateurs des arts, ces protecteurs des lettres, ces pacificateurs de leur patrie, comme des tyrans cruels, comme des tigres altérés de sang; et les Pazzi, ces hommes perdus de dettes et de crimes, ces perturbateurs de l'état, ces assassins sacrilèges, comme des héros, comme des victimes du plus noble patriotisme. On me demandera peut-être pourquoi j'attribue à

Alfieri des opinions qui pouvoient ne pas être les siennes, et qu'il étoit libre de mettre dans un ouvrage dramatique. On m'objectera qu'il seroit injuste de juger les auteurs par leurs ouvrages; et que, par exemple, le sombre Crébillon étoit le plus doux des hommes. On me dira que le poëte tragique n'est pas obligé de se conformer à l'histoire, et qu'il peut même altérer quelquefois le caractère de ses héros pour produire de plus grands effets.

Je répondrai aux deux premières observations que, quand même les opinions d'Alfieri ne seroient pas consignées dans ses ouvrages politiques, la dédicace de la tragédie des Pazzi suffiroit pour lever tous les doutes sur le but que l'auteur s'est proposé. Quant à la liberté que s'arrogent quelquefois les poëtes de changer les caractères tracés par l'histoire, je crois devoir rappeler des principes incontestables qui fixent, d'une manière certaine, le point où la fiction doit s'arrêter. Lorsque le poëte tragique traite un sujet peu connu, nul doute qu'il ne puisse disposer, comme il lui convient, les caractères de ses héros obscurs. Mais s'il met Alexandre ou César sur la scène, il manquera à toutes les règles de l'art, en les peignant comme des lâches; s'il y met Trajan et Marc-Aurèle, il ne pourra les rendre féroces; s'il y met Caligula et Néron, il ne pourra les présenter comme des bons princes. La seule liberté dont il jouisse, en traitant de pareils sujets, est de supposer à ses héros des sentimens qu'ils n'ont pas eus, mais qu'ils ont pu avoir; des actions qu'ils n'ont pas faites, mais qu'avec leur caractère donné, ils étoient capables de faire.

Or, tous les témoignages historiques se réunissent pour représenter Laurent de Médicis comme le modèle des citoyens et des princes. Ses talens pour l'administration, son courage, son amour pour les sciences qu'il cultivoit avec succès, ses vertus privées qui fesoient les délices de sa famille et de ses amis; tous ces dons précieux lui concilièrent l'attachement du peuple et l'admiration de ses plus cruels ennemis. « A » sa mort, dit un historien de Florence, les Toscans » et tous les princes d'Italie pleurèrent; l'Italie étant » privée de ses conseils, ne put réprimer l'ambition » de Louis Sforce. »

Alfieri s'est donc éloigné des règles de la vraisemblance dramatique, en donnant à ce prince les sentimens des Tibère et des Néron.

DON GARZIA,

TRAGÉDIE EN CINQ ACTES.

PERSONNAGES.

COSME, duc de Toscane.
ÉLÉONORE, sa femme.
GARZIA, } leurs fils.
DIÈGUE, } leurs fils.
PIERRE, } leurs fils.
GARDES.

(La scène est à Pise dans le palais de Cosme.)

DON GARZIA,

TRAGÉDIE EN CINQ ACTES.

ACTE PREMIER.

SCÈNE Ire.

COSME, DIÈGUE, PIERRE, GARZIA.

COSME.

Ce n'est point un objet de peu d'importance qui vous rassemble ici, ô mes enfans! J'ai besoin de savoir vos sentimens; c'est pour cela que je vous consulte. Mais, avant que je vous ouvre mon cœur, j'exige que chacun de vous me jure de dire la vérité, et de garder le secret le plus profond sur ce que je vais vous révéler.

DIÈGUE.

Je le jure sur mon épée.

PIERRE.

Je le jure par mon père.

GARZIA.

Je le jure par l'honneur.

COSME.

Ecoutez-moi donc. — Votre cause est la mienne : vous ne devez avoir d'autre amour, d'autre haine, d'autres sentimens que les miens. Je vous crois tels; et c'est pour cela que je ne prends pas d'autres conseils que les vôtres. — Je ne vous parlerai point de la haine que me portent les frivoles habitans de Florence; haine qui m'a décidé à me fixer dans les murs paisibles de Pise. Tous ces détails vous sont connus depuis long-tems. De ce palais, je serre, d'une main plus certaine, le frein pesant que j'ai imposé à ce peuple inconstant et séditieux qui ne veut point obéir, et qui est incapable de se gouverner. Son asservissement n'est plus douteux; cependant, je ne vis pas encore entièrement tranquille sur ce trône. De grands périls ont autrefois menacé nos ancêtres; et tout m'avertit de ne me pas fier à un calme trompeur et passager. Mes ennemis sont vaincus, dispersés ou morts; il n'en reste qu'un seul; il m'est uni par le sang; il paroît m'aimer; il me suit par-tout, malgré l'indifférence que je lui témoigne; il est mo-

deste en paroles, soumis en actions; mais dans le fond de son cœur, il est plein de rage, et il médite de coupables desseins...

DIÈGUE.

Et c'est...

COSME.

Le traître Salviati. Quoiqu'il soit mon parent, quoiqu'il soit né du frère de ma mère, il a pour moi la même haine que son père me portoit. Ce féroce vieillard, vous m'avez souvent entendu vous le raconter, qui feignoit un grand amour pour la liberté, quoiqu'il desirât le trône, osa me disputer l'empire, lorsque le peuple et le sénat me le décernèrent. Sa vieillesse et les prières de ma mère, me firent excuser cette tentative insensée; mais il ne m'a jamais pardonné de l'avoir emporté sur lui. Cependant, que pouvoit ce foible vieillard? Il sentoit que sa fin approchoit; et sur le bord de la tombe, il répandit dans le cœur de son fils le venin qu'il renfermoit en secret. Je ne doute plus maintenant que ce fils d'un père avili, n'ait pour moi une haine mortelle. Ce qui est pis, c'est qu'il se tait. Il faut donc le surveiller avec attention. Ma mère étoit peut-être un obstacle à ses vues. A présent qu'elle n'est

plus, rien ne doit le retenir. Il faut lui enlever tous les moyens, non-seulement de nous nuire, mais de le tenter. Que chacun de vous me donne son avis, et m'indique le moyen le plus sûr et le plus prompt de prévenir ses entreprises.

DIÈGUE.

Vous êtes le père et le maître, non-seulement de vos fils, mais de tous les Toscans. Que puis-je vous dire sur l'art de régner, que vous ne sachiez déjà ? Celui qui ne plaît pas à son maître, me paroît très-coupable. Qu'est donc celui qui le déteste, et qui en est abhorré ? Les rois ont-ils des parens? Puisque le sort n'accorde aux princes que de faux amis, au moins ne doivent-ils pas souffrir des ennemis déclarés ou cachés. Prenez pour exemple celui qui gouvernoit Florence avant vous. Alexandre qui périt par trahison, vous enseigne plus que tout autre à vous défier de vos parens. Une feinte amitié, une fausse soumission, une liaison intime, ouvrirent au traître Laurent la route du trône, auquel il parvint par un meurtre. — Le prince connoissoit en partie la perfidie de Laurent, et il ne voulut pas se mettre en garde contre lui. Au contraire, il l'accueillit, il l'admit à sa cour,

et il périt par sa main. — Ah! prévenez un pareil malheur. L'indulgence mal appliquée passe toujours pour la crainte. Un prince ne sauroit trop cacher ce sentiment, quand il l'éprouve ; ce doit être le plus profond de ses secrets d'état. Malheur à lui s'il la fait paroître ! Alors ses sujets cessent de le craindre ; et peut-on prévoir les désordres qui doivent en résulter ? — Que Salviati périsse, c'est mon avis ; mais que sa mort soit publique. Du moment qu'il vous a offensé, sa condamnation est juste. Des précautions timides ne doivent point affoiblir votre pouvoir illimité.

GARZIA.

Vous ne m'entendriez pas, mon père, élever la voix dans ce conseil, si j'avois à parler à un prince né sur le trône, élevé à l'ombre d'un destin propice, et parmi les vains plaisirs de la cour. Ce seroit une dangereuse et vaine entreprise, que de chercher à appaiser un prince qui n'auroit jamais été éprouvé par les revers de la fortune. — Mais vous, Cosme, qui, dès votre enfance, éloigné du trône, avez passé une partie de votre vie au milieu des périls et des soupçons; vous qui, fuyant, tantôt à l'embouchure du Tibre, tantôt sur les

rives de l'Adriatique, tantôt dans les solitudes des Alpes liguriennes, avez éprouvé les effets et le poids affreux de la haine, j'espère que vous prêterez à mes discours une oreille favorable. — Depuis long-tems, les circonstances, l'artifice, le hasard, la force, ont donné la puissance suprême à la famille des Médicis. Chaque jour vous l'avez affermie, et vous y avez ajouté une nouvelle splendeur. Vous savez que ce fut en vain que le meurtrier d'Alexandre espéra trouver un asile et son salut dans un pays libre. Votre épée l'atteignit jusques dans Venise; et il mourut, sans être vengé, dans un pays qui se croit indépendant. Votre nom redoutable fesait trembler l'une et l'autre mer qui bordent l'Italie. Que desirez-vous de plus? Peut-on régner sans avoir des ennemis? jamais cela ne s'est vu. Faut-il les immoler tous? votre épée n'y suffiroit pas. Jetez les yeux sur vos aïeux. Quel est celui d'entr'eux qui fut puissant, chéri, et qui mourut tranquille? le seul Cosme. Il reçut le pouvoir qu'on lui confia; moins il voulut l'accroître, plus il le vit s'étendre. Souvenez-vous des autres. Voyez Julien assassiné, le brave Laurent sauvé avec peine, Pierre chassé, Alexandre immolé; et cependant ils

ne furent point avares de sang. Ils vous montrent assez quelles sont les bases d'un pouvoir fondé sur la cruauté. — Vous ferez mourir Salviati qui est peut-être innocent; sa mort vous donnera d'autres ennemis : seront-ils punis? d'autres s'élèveront. — Le glaive du soupçon se tourne toujours contre celui qui l'a tiré. Tremblez d'abaisser ce glaive, tenez-le toujours élevé. Quand vous aurez frappé, il ne sera plus tems. Pardonnez un discours qui vous déplaît peut-être, mais que mon amour pour votre gloire m'a seul dicté.

DIÈGUE.

Il est toujours d'un avis contraire au mien.

PIERRE.

Quoique le plus jeune, je parlerai dans ce conseil, puisque mon père me l'ordonne. Diègue a parlé en homme de courage. Je ne blâme point le discours de Garzia, quoique mon avis soit entièrement opposé au sien. Je frémis au seul nom de Salviati; le prononcer me semble un crime. Un autre Salviati a osé lever le fer sur le célèbre Laurent de Médicis. Je ne suis affligé que d'une chose; c'est que vous vous soyiez montré trop ouvertement l'ennemi de Salviati, non que je croie qu'en le

traitant avec plus de douceur, vous ayez pu changer son cœur double; mais parce qu'ordinairement on blâme moins un prince d'immoler ses amis, que de punir ses ennemis. — Parmi tant de meurtres dont se rassasia la rage effrénée de Tibère, un seul plut à Rome : celui de Séjan, accusé d'une conspiration vraie ou fausse. Ses obsèques furent accompagnées de fêtes, de chants, et de la joie universelle. L'ami d'un prince est toujours détesté par le peuple. Il meurt abhorré, et jamais on ne le venge. Voulez-vous immoler Salviati, et n'encourir aucun reproche? faites ce que vous n'avez pas encore fait; feignez de l'aimer; feignez d'avoir pitié de ses maux; prévenez-le; donnez-lui les occasions d'être coupable; accablez-le de bienfaits, il deviendra bientôt ingrat et traître. — Vous pourrez ainsi couvrir votre vengeance du voile de la justice; vous acquerrez ainsi ce que vous desirez, en passant pour un prince rempli de clémence.

COSME.

Pierre, on règne d'après vos principes, quoique l'avis de Diègue soit plus noble que le vôtre. C'est une erreur que de croire qu'on puisse gouverner les hommes sans les trom-

per. Vos sentimens, Garzia, sont indignes d'un fils, et encore plus indignes d'un prince. Vous parlez à Cosme roi, de Cosme citoyen; vous voulez que sur le trône, je me souvienne de mon état obscur; et je veux le faire, en prévenant les coups que la fortune contraire peut me porter. — Quel langage est le vôtre? Vous nommez crainte, la prudence; humanité, la foiblesse; et lorsque je cherche à prévenir les coups d'un ennemi mortel, vous me présentez les moyens de le sauver.

DIEGUE.

Il n'est pas étonnant que Garzia, plus jeune que moi, et destiné à m'obéir, ne porte pas dans son cœur les maximes d'un roi. Il professe ou feint de professer les vertus d'un citoyen...

GARZIA.

La vertu est nue. Sur le trône et hors du trône, elle ne change point. J'ai dit mon sentiment qu'on m'avoit demandé. S'il faut une ame comme la vôtre pour être roi, je me réjouis de n'être point destiné au trône. Si, comme vous le dites, je suis né pour obéir, je ne veux obéir qu'à quelqu'un qui sache commander...

COSME.

Je suis celui-là. Souvenez-vous que je sais me faire obéir; imitez Diègue dans son amour et son respect pour moi. — Je n'ai point cherché vos conseils, mais j'ai voulu savoir ce que vous pensiez. J'ai vu, j'ai entendu, je suis instruit, il me suffit. — C'est moi désormais qui règle seul vos paroles, vos pensées et vos actions.

SCÈNE II.

GARZIA, DIÈGUE, PIERRE.

GARZIA.

Il pouvoit nous juger plus par nos actions que par nos paroles. — Cependant, je ne me repens pas d'avoir dévoilé mes sentimens à mon père ; peut-être aurois-je dû parler avec un peu plus de retenue; mais cet art n'est pas le mien, et je ne suis pas disposé à l'apprendre.

DIÈGUE.

Que manque-t-il à Cosme? Dans son palais même, il trouve parmi ses fils un censeur sévère, qui veut lui apprendre à régner.

GARZIA.

Que craignez-vous? Vous lui êtes beaucoup plus agréable que moi. On ne plaît aux rois, qu'en leur donnant les conseils les plus cruels.

PIERRE.

Parce que vous différez d'opinions, faut-il que vous vous haïssiez? Quoique je sois d'un autre avis que le vôtre, je ne vous en aime pas moins pour cela. Nous sommes frères, nous sommes fils et sujets du même père; nous devons donc...

GARZIA.

Que chacun de nous pense à sa manière; je ne cherche point de louanges, et je ne blâme personne. Je dirai cependant que nous porterons tout le poids de la haine publique, soit que Cosme emploie la force pour se défaire de Salviati, soit qu'il emploie la feinte. La première produira contre nous la haine; la seconde le mépris; toutes les deux, la vengeance.

DIÈGUE.

Vous êtes plein de sagesse, de grandeur et d'assurance. Vous vous plaisez donc à être le guide de notre jeunesse... Mais, quand

finira tant d'insolence ? Mon père vous connoît bien, et il vous a donné la récompense que vous méritiez. Si vous vous plaisez dans l'obscurité, passez-y votre vie. Mais puisque vous n'ajoutez aucun éclat à notre maison, ne cherchez pas à en obscurcir la gloire.

GARZIA.

Ce que vous appelez gloire, moi, je l'appelle infamie... Mes discours ne troublent point votre tranquillité, car vous n'en avez pas ; on n'achète point la paix avec la haine publique et le sang innocent répandu. Je devrois être étranger parmi vous ; mais puisque je ne le suis pas, n'espérez pas que je vous cache jamais la vérité.

PIERRE.

Garzia, vous n'êtes point l'ennemi de votre père : pourquoi êtes-vous l'ami de celui qui l'offense ?

GARZIA.

Je ne suis l'ami que de la justice. Je vous parle ouvertement, mais je me tais avec les étrangers. Je veux croire que le pouvoir d'un seul est le plus doux, quand il se renferme dans les bornes des droits naturels ; mais la

tyrannie !... je l'abhorre ; et mon père sait trop l'employer. J'ai toujours préféré sa gloire à sa puissance ; je l'aime d'un amour vrai. Mes prières, quoiqu'elles ne puissent rien sur lui, tendent toutes à diminuer sa tyrannie.

DIÈGUE.

Et moi, si j'ai quelqu'empire sur lui, j'emploierai tous mes efforts pour lui persuader d'augmenter son pouvoir, qu'un téméraire ose traiter d'injuste.

GARZIA.

L'entreprise est digne de vous.

DIÈGUE.

Vous m'outragez. Je saurai bien...

PIERRE.

Arrêtez, ô ciel ! Remettez votre épée.

GARZIA.

Laissez-lui faire une action digne de lui. Tirer l'épée contre son frère, est un indice heureux de son règne futur.

PIERRE.

(à Diègue.) Calmez-vous... (à Garzia.) Vous, gardez le silence...

DIEGUE.

Ou changez votre ton, ou je...

GARZIA.

Je le vois bien, c'est la raison qui vous irrite. Moi qui ne suis conduit que par elle, je n'ai point de courroux.

DIÈGUE.

Peut-être vous sentez-vous plus lent à agir qu'à parler; delà votre courroux...

GARZIA.

Je suis encore plus loin de craindre que d'agir.

DIÈGUE.

Qui le sait?

GARZIA.

Mon épée!.... Vous le sauriez, si vous n'étiez pas mon frère. (Il sort.)

SCÈNE III.

DIÈGUE, PIERRE.

DIÈGUE.

Toi, mon frère! Ah! nous différons trop...

PIERRE.

Calmez-vous. Il ne mérite pas votre colère. Avez-vous entendu ce qu'il ose? Avez-vous

vu que, sans rougir, l'audacieux jouit de sa trahison?

DIÈGUE.

Vous verrez un jour si je saurai réprimer son orgueil. Que je règne seulement...

PIERRE.

Il est vrai que vous avez au trône un droit incontestable; mais Garzia n'a point parlé sans dessein. Je sais bien que notre père a mis en vous toute son espérance; vous êtes ce qu'il a de plus cher; mais il penche vers son déclin. Vous savez que l'amour paternel est bien foible dans le cœur d'un vieillard, et qu'à cet âge on ne sauroit se mettre en garde contre les artifices d'une femme. Garzia est adoré par sa mère; elle est aveuglée par son amour, et vous savez qu'elle nous aime peu.

DIÈGUE.

Qu'ai-je à craindre? Le trône m'est dû; mon père ne peut me l'enlever; et quand il me l'enlèveroit, je saurois bien le reprendre. Mon père nous connoît...

PIERRE.

Il est vrai; mais l'artifice...

DIÈGUE.

L'artifice ne convient qu'aux lâches. Je sais

que Garzia est cher à sa mère ; je voudrois qu'il le fût de même à Cosme. Que m'importe ? je ne crains, ni je ne hais mon frère.

PIERRE.

Mais vous ne savez pas quel coupable dessein Garzia cache dans son cœur...

DIÈGUE.

Dois-je m'inquiéter des desseins d'autrui ?...

PIERRE.

Mais ils sont inconnus à notre père...

DIÈGUE.

Est-ce moi qui dois les lui apprendre ? Cela seroit plus lâche en moi que dans tout autre. Au moment où nous venons d'avoir une altercation, tous mes discours paroîtroient dictés par la vengeance. Je connois notre père, et je sais combien les premiers mouvemens de sa colère sont terribles; il vaut mieux ne pas en faire la triste épreuve. Si Garzia devient coupable, le malheur en retombera sur lui ; mais s'il ose encore m'offenser, j'espère qu'il ne pourra dire que j'en ai demandé raison à d'autres qu'à lui seul.

FIN DU PREMIER ACTE.

ACTE SECOND.

SCÈNE Ire.

COSME, ÉLÉONORE.

COSME.

NON, je ne me trompe point; nous n'avons pas un plus digne fils que Diègue. De lui dépendent l'honneur du trône, ma sûreté et le repos universel. Ses discours viennent encore de m'en convaincre.

ÉLÉONORE.

Vous ne trouvez donc ni prudence, ni amour, ni un caractère noble et vertueux à Garzia.

COSME.

Que dites-vous? Pourquoi me parlez-vous d'un rebelle? Il est le seul de mes fils qui ne soit pas digne de sa naissance. Mais que dis-je d'entre mes fils? Il n'est pas un de mes sujets qui ne me chérisse plus que lui. Je nourris dans mon sein un serpent qui a tourné sur moi toute sa rage. Ah! com-

bien j'ai eu de peine à contenir ma fureur en l'écoutant! Mes soupçons m'ont conduit à la certitude; et ce Garzia...

ELEONORE.

Qu'a-t-il fait ? qu'a-t-il dit? en quoi vous a-t-il déplu ?

COSME.

Pendant que j'ai le projet de me défaire d'un mortel ennemi, il ose me conseiller de lui pardonner. Il ne hait donc pas le traître Salviati, autant que je l'abhorre? Mes ennemis ne sont donc pas les siens ?

ELÉONORE.

Tous les hommes qui sont ici ne sont-ils pas vos sujets ? S'il vous plaît d'en immoler quelques-uns, ne le faites-vous pas? C'est un crime léger pour un fils que de supplier son père d'être moins cruel. Il est vrai que ni Diègue ni Pierre n'oseroient vous dissuader de répandre du sang ; si Garzia l'a osé, cela prouve qu'il est le plus vertueux des trois, et qu'il n'aime point la cruauté.

COSME.

Votre affection extrême et mal placée vous aveugle plus qu'il ne convient. Vous vous êtes

fait une idôle de Garzia ; vous ne voyez et vous n'aimez que lui. Vous appelez en lui vertu, ce que moi je nomme crime. Cette dispute entre nous deux n'est pas nouvelle ; mais tous les jours elle me déplaît de plus en plus. Vous ferez une chose qui me sera très-agréable, si vous cachez dans le plus profond de votre cœur l'amour injuste et partial que vous y renfermez.

ÉLÉONORE.

Un amour injuste ! ah ! si on peut me prouver qu'il est injuste, je l'étoufferai sur-le-champ. Jusqu'à présent, j'ai fait plus d'attention aux actions de vos fils qu'à leurs paroles.

COSME.

Si, malgré moi, vous chérissez Garzia, je ne veux plus vous l'entendre excuser. La première vertu, et la seule qu'on doive connoître dans ma cour, c'est de me plaire. Je ne lui connois point cette vertu ; c'est à vous à la lui enseigner, à vous si vous l'aimez.

ÉLÉONORE.

Garzia ne s'est-il pas toujours soumis à vos ordres ?

COSME.

Il se vante de m'obéir, et cela suffit-il ? Qui

seroit assez hardi dans ces lieux pour ne le pas faire ? — Il ne suffit pas de parler, comme je parle, il faut penser comme je pense. Quand on n'a pas le même caractère que moi, on doit le changer, et non feindre de le changer. Je suis le chef de ma famille et de mon empire ; c'est de moi que tous ceux qui sont dans mes états, doivent recevoir leurs pensées. — Je n'aurois rien dit au traître Garzia avant de le punir, s'il n'eût été mon fils. Sa naissance rend sa faute plus grave ; mais je veux, avant de prononcer sur lui, lui parler encore une fois, et le tirer, s'il est possible, du sentier dangereux où il s'est engagé.

SCÈNE II.

LES PRÉCÉDENS, PIERRE.

PIERRE.

Mon père, une affaire de la plus grande importance m'amène ; elle me retiendra longtems avec vous.

COSME.

O ciel ! quel trouble vois-je sur votre visage ? Parlez, qu'est-il arrivé ?

PIERRE.

Je ne le peux dire qu'à vous.

ÉLÉONORE.

Quel récit si étrange un fils peut-il faire à son père, qu'une mère ne puisse entendre?

COSME.

Il est vrai, je suis père, mais prince en même-tems. Vous n'avez pas jusqu'à présent partagé avec moi les soins de l'empire; et je crois que vous ne voulez pas encore vous en charger...

ÉLÉONORE.

Vous dites la vérité. A peine ai-je abandonné les rives de Naples où je suis née, que devenue votre épouse, j'ai renfermé dans ce palais toutes mes pensées, tout mon amour, tout mon être enfin. Vous avez trouvé en moi une épouse, une esclave, et rien de plus. Je me suis bien apperçue que mon maître me demandoit d'autres preuves d'amour, qu'une aveugle obéissance. Je vous ai toujours obéi, vous le savez; souvent même vous m'en avez témoigné votre satisfaction. Vous voulez être seul; je vous laisse. Je soupçonne quel est ce grand secret, et je sais pourquoi je ne dois pas l'entendre. Je ne veux pas écouter ce Pierre, dont la langue est toujours prête à nuire; au moins s'il ne s'en servoit que contre les étrangers,

je ne tremblerois pas sans cesse... Je suis sûrement pour lui un témoin incommode de ses artifices que je connois.

PIERRE.

Vous avez concentré dans un seul de vos fils tout votre amour maternel. Ce n'est point ma faute; je souffre cependant toute l'horreur de votre haine, et elle tombe sur moi seul. Ma bouche est toujours prête à nuire? Qu'il le dise, ce fils chéri, à qui je ne porte cependant ni haine ni envie; qu'il le dise, si jamais je lui ai nui ou par mes paroles ou par mes actions. Vous m'accablez, ma mère, d'une horrible accusation; toutefois je m'en plaindrois encore plus, si elle m'étoit faite par une autre que par une mère; et si un autre que mon père l'avoit entendue. Mais je connois mon devoir; il m'ordonne de souffrir et de me taire; je fais l'un et l'autre.

COSME.

Voulez-vous ainsi, madame, mettre la discorde dans ma cour?

ÉLEONORE.

Ah! puisse un autre ne pas chercher à l'y porter! Puisse ce fléau horrible ne pas se ré-

pandre parmi nous! Je cède la place; puissé-je ne jamais savoir les secrets qu'il va vous confier! Puissiez-vous jamais n'y croire!

SCÈNE III.

COSME, PIERRE.

COSME.

Parlez à présent, mon fils.

PIERRE.

Le présage de ma mère est vrai en partie. Il s'élève parmi nous un fléau horrible.

COSME.

Dans un lieu où je règne, il n'y a point de fléau que je ne puisse détruire; il sera détruit. Parlez.

PIERRE.

Je sais bien que tout l'état n'existe qu'en vous. Vous seul pouvez guérir toutes ses plaies; c'est pour cela que je n'attends le remède que de vous seul. — Dans ce lieu même, Diègue et Garzia se sont emportés l'un contre l'autre; j'ai fait mes efforts pour appaiser leur colère; mais elle n'est pas éteinte, j'en suis sûr. Garzia est sorti furieux; j'ai eu beaucoup de

peine à retenir Diègue. Il ne sera jamais l'agresseur ; mais un regard, un mot, un signe que l'autre fera pour le provoquer... O ciel ! je frémis en pensant à ce qui pourra arriver....

COSME.

Ils sont toujours divisés, je le savois. Mais quelle nouvelle cause les anime plus que jamais l'un contre l'autre ?

PIERRE.

Vous nous avez laissés ici, après le conseil : nous parlions entre nous de l'objet qui y avoit été traité. Diègue, aussi noble dans ses paroles que dans ses actions, a blâmé ouvertement Garzia d'avoir seul, en votre présence, osé prendre la cause du traître Salviati ; et ce n'est point à tort qu'il le lui a reproché. Comme ce reproche étoit trop juste, Garzia blessé jusqu'au fond du cœur, s'est emporté en injure contre son frère : ah ! s'il n'avoit outragé que Diègue !... Mais je ne dois pas raconter tout ce qui lui est échappé dans sa fureur ; il ne le pensoit pas peut-être. La colère fait quelquefois dire ce qu'on ne pense pas. Pendant que je cherchois à mettre la paix entre eux, il m'a aussi lancé des traits durs et piquans ; je ne les ai pas relevés. — Faites à présent retentir à ses

oreilles votre voix paternelle, pour que cette altercation n'aille pas plus loin.

COSME.

Il n'y a plus de doute ; tout me l'annonce. Le perfide Garzia trahit en même tems son maître, son père et son honneur. En outrageant Diègue, c'est moi qu'il veut outrager. Il tire son aveugle confiance, de l'aveugle amour que sa mère a pour lui ; et son audace est enfin parvenue à son comble. Je veux voir s'il osera devant moi avouer les sentimens criminels qu'il renferme depuis si long-tems dans son cœur ; ils ne sont point cachés, comme il se le figure follement.

PIERRE.

Vous savez donc qu'avec Salviati en secret...

COSME.

Je le sais ; j'en suis convaincu...

PIERRE.

Peut-être malgré lui...

COSME.

Pourquoi me l'avez-vous caché jusqu'à présent ?

PIERRE.

Il est mon frère...

COSME.

Et ne suis-je pas votre père ?

PIERRE.

J'espérois qu'il rentreroit dans le chemin du devoir, et j'ose l'espérer encore. Nous sommes, vous le voyez, dans cet âge où l'homme est sujet à s'égarer. Chacun de nous, enchaîné par de pareils liens, pourroit devenir coupable comme lui.

COSME.

Rien ne pourroit vous rendre traîtres.... Diègue ni vous....

PIERRE.

Je suis sûr de Diègue, et j'espère l'être de moi. Tout homme peut en dire autant, quand il est maître de lui. Mais que doit-il arriver, quand l'amour trouble sa raison ?

COSME.

L'amour ! que dites-vous ?

PIERRE.

Son erreur vous paroîtra plus excusable...

COSME.

L'amour avez-vous dit ? l'amour de qui ?

PIERRE.

Vous le savez, mon père.

COSME.

Je sais que Garzia est un traître; je sais que souvent au milieu de la nuit, il ose s'entretenir avec Salviati dans ce palais même; mais je n'ai jamais su qu'il eût de l'amour. Quel est cet amour? parlez.

PIERRE.

Malheureux que je suis! j'ai voulu l'excuser, et c'est moi qui l'accuse!

COSME.

Parlez, je vous l'ordonne. Ne me cachez rien.

PIERRE.

Ah! mon père, pardonnez-lui cet égarement de jeunesse, et ne le lui imputez pas à crime. L'amour seul le fait paroître un traître. Il aime l'innocente fille du coupable Salviati; la belle Julie que vous tenez peut-être en ôtage de la foi de son père, en la gardant parmi les plus nobles femmes de votre cour. Julie est celle qu'il aime; à peine l'a-t-il vue, qu'il a brûlé pour elle. Il l'aime en secret; et, payé de retour, il vit dans une douce et vaine espérance. Pouvez vous être étonné que le père d'une femme adorée ne paroisse point coupable à son amant!

COSME.

Tout le monde connoît donc mieux que moi les erreurs de mes fils; tout le monde les excuse; tout le monde les cache! Je suis sûr qu'Eléonore connoît ce secret; peut-être seconde-t-elle Garzia...

PIERRE.

Je suis loin de le croire; cependant je doute.

COSME.

Cet amour caché peut-il être autre chose qu'un voile infâme d'une nouvelle trahison? Garzia, par lui-même, peut-il être cher à Julie? N'est-elle pas la fille de mon plus cruel ennemi? N'a-t-elle pas sucé avec le lait la haine qu'elle a pour moi? Une trahison est cachée dans cet affreux amour. Je ne me trompe point; la fille est l'instrument des vengeances du père. Et c'est mon propre fils...

PIERRE.

Vous lisez peut-être bien dans l'ame de Salviati; mais vous ne lisez pas dans celle de mon frère. Un amour brûlant l'entraîne; et vous savez que ce guide aveugle nous éloigne toujours de la bonne route. Maintenant que

vous savez tout, je vous conjure de le réprimer avec douceur. Ah! faites que je ne me repente pas d'avoir trahi, quoique par hasard, les secrets de son amour. Il est vrai qu'il ne me l'a pas dit; il l'a caché à toute la cour, et bien plus encore à ses frères; mais cependant je l'ai su. — Puisque je vous l'ai dit, que mon aveu tourne à son avantage. Mon père, brisez ses liens honteux, et calmez en même-tems son injuste haine pour ses frères.

COSME.

Vous avez bien fait de parler. C'étoit le devoir d'un fils soumis, et je l'attendois de vous. Mais Diègue paroît.

SCÈNE IV.

LES PRÉCÉDENS, DIÈGUE.

COSME.

O mon fils! que voulez-vous? Raison de l'outrage que vous a fait Garzia? Vous l'aurez.

DIEGUE.

Mon père, qu'est-il arrivé? Je vous vois fortement ému. Notre altercation vous a-t-elle donné quelque trouble? Il eût été mieux de

ne point en parler, mon frère. Et quoi! avez-vous craint que mon ressentiment contre Garzia ne m'entraînât au-delà de mon devoir? Ah! que mon père ne s'en occupe point, et qu'il n'en ressente aucun courroux. Je ne me crois point offensé; seulement je plains celui qui m'a outragé. Telle est ma vengeance.

COSME.

Oh! vous êtes digne d'un meilleur frère que Garzia! Vous souffrez les injures de votre frère, et c'est l'effort d'une ame généreuse. Mais la première, la seule cause de ma colère, n'est point l'infraction qu'il a faite à mes lois, ni la dispute qu'il a eue avec vous. Je vois que son impétuosité ne vient pas de sa jeunesse, mais d'une source bien plus affreuse. Il est important que je remonte à cette source. Je dois tout entendre, tout examiner. Mon fils peut me nuire plus que tout autre, parce qu'il me craint moins; il est donc nécessaire que je connoisse ses actions, ses discours; que je suive tous ses pas, et que je lise même dans ses pensées.

DIEGUE.

Je vous prie cependant de ne lui point

imputer à crime ce qu'il m'a dit dans le premier transport de sa colère.

PIERRE.

Vous voyez bien, mon père, que si Garzia avoit l'ame aussi noble, la paix ne seroit jamais troublée.

DIÈGUE.

Je ne crois point jusqu'à présent que Garzia soit perfide et criminel ; non, mon père. Quoique ses sentimens soient opposés aux miens, je vois en lui des semences de vertu. Il me paroît seulement qu'il s'est éloigné du chemin que son devoir lui traçoit. Aux pieds du trône, il a les sentimens d'un simple citoyen. Delà tout ce qu'il dit nous paroît étrange ; il nous fuit souvent, et il déploie ici ses prétendues vertus avec une affectation orgueilleuse. Enflammé de courroux, lorsqu'il vous a bravé, j'ai osé l'appeler perfide. Cet outrage étoit insupportable à un cœur élevé. A peine ma fureur a-t-elle été calmée, que je me suis repenti de lui avoir fait cette injure. Je viens le premier me retracter ; si je vous ai indisposé contre lui, effacez de votre cœur cette dangereuse impression.

COSME.

Garzia, j'en suis sûr, est beaucoup plus perfide que vous n'êtes grand.

DIÈGUE.

Nous sommes vos fils.

COSME.

Vous l'êtes, Diègue ; et vous Pierre, vous l'êtes aussi.

PIERRE.

Je m'en flatte au moins.

DIÈGUE.

Ah ! votre autre fils n'a pas encore perdu votre estime. Rendez-la lui, je vous en conjure ; mais traitez-le avec douceur. Son cœur a plus besoin de conseils que de commandemens. Ne lui témoignez jamais que vous ne l'aimez pas.

COSME.

Il suffit, mes fils; il suffit. Allez, je veux vous complaire. Vous, Pierre, envoyez-moi ici Garzia; je lui parlerai. — Je ne loue pas moins vos soins assidus, que le cœur magnanime de Diègue.

SCÈNE V.

COSME (seul.)

Dignes fils!... pourquoi le troisième ne vous ressemble-t-il pas? Je ne croyois pas que Garzia poussât la perfidie si loin. — Mais de quel œil dois-je voir Diègue qui, né pour l'empire, parle de pardonner les outrages qu'il a reçus? J'ai regret d'être obligé de louer ouvertement ce que je blâme en secret; mais il ne connoît pas encore bien l'art de régner; il s'instruira. Je vois dans son cœur tous les germes d'un grand prince. Je lui montrerai, par mon exemple, que le sang qui doit le moins être épargné, est celui qui nous touche de plus près.

FIN DU SECOND ACTE.

ACTE TROISIÈME.

SCÈNE Ire.

GARZIA, COSME.

GARZIA.

Je me rends à vos ordres, mon père. — Si vous me permettez de prévenir vos reproches par une justification prompte et humble, je pourrai, en avouant ma première faute, diminuer en vous la colère, et en moi le repentir. Puissé-je ainsi me rendre moins indigne de pardon à vos yeux! c'est mon seul desir. Provoqué par Diègue, je l'ai outragé. J'en ai le regret le plus vif, et vous ne pouvez m'infliger de châtiment qui égale mon repentir. Diègue qui vous est plus cher, qui est mon aîné, et qui, depuis long-tems, est en droit de censurer toutes mes actions, ne doit trouver en moi qu'une soumission et une patience sans bornes.

COSME.

Vous avez prévu une partie de ce que je

voulois vous dire, mais non pas tout. J'entends avec satisfaction que vous ne conservez aucun ressentiment contre votre frère; vous voyez aussi que le courroux de votre père s'appaise à vos paroles. Je n'ai jamais douté qu'après avoir calmé ce premier mouvement de colère, qui vous a poussé à des mots outrageans, vous ne vinssiez tous les deux m'en témoigner votre repentir. Vous vous êtes noblement disputés à qui viendroit le premier s'accuser lui-même; je vous pardonne donc à tous les deux, et je n'en regarde aucun comme coupable. — A présent, parlons d'un autre objet. J'ai pensé long-tems au conseil que vous m'avez donné ce matin, et que j'ai blâmé comme dangereux, et contraire à mes droits. Au premier apperçu, on se trompe souvent sur un objet de cette importance; cela est si vrai, que depuis que je roule dans mon esprit les avis de vos frères, le vôtre me déplaît moins. Non que je croie pouvoir me fier aveuglement à Salviati, il a trop de haine pour moi; mais il a encore plus de crainte. Si je pouvois parvenir à empêcher les effets de notre haine réciproque; si je pouvois former un nœud qui nous forçât à une mutuelle fidélité; si je pouvois enfin trouver un moyen

qui pût assurer la sûreté de notre vie, je ne refuserois peut-être pas de calmer la colère qui m'anime contre lui; peut-être mon cœur pourroit-il s'ouvrir à la pitié...

GARZIA.

Est-il vrai, mon père? Quelle joie m'enivre en ce moment! Non que je tire vanité de l'avis que je vous ai donné; je ne dois rien apprendre à mon père. Mais j'éprouve une grande satisfaction, en voyant que mon père, en se consultant lui-même, a choisi l'indulgence plutôt que les menaces et les supplices. Tout dépend de celui qui règne; il peut, à son gré, accroître ou diminuer la crainte et la haine dans ceux qui obéissent. Puissent ces deux sentimens s'éteindre dans le cœur de votre ennemi, et en même-tems dans le vôtre! Mais le destin refuse presque toujours cette tranquillité à ceux qui règnent.

COSME.

Mais un jour, n'aurai-je pas à me repentir d'avoir eu trop d'indulgence?

GARZIA.

Un cœur noble peut-il jamais s'en repentir? Vous ne devez rien craindre pour votre puis-

sance. Salviati ne cache point une haine telle que pourroit en éprouver un homme accablé par le courroux de son roi. Il sait bien que votre faveur lui est enlevée pour toujours; il est parvenu à n'avoir plus ni espérance, ni crainte. Il ne doit point craindre pour lui; il a tout perdu en encourant votre disgrace. Cependant, vos volontés ont toujours été l'unique règle de ses actions. Si vous ne vous servez pas de moyens injustes pour le perdre, il vous sera impossible de le condamner légalement.

COSME.

On m'a donc trompé. Triste sort de ceux qui ont le plus de puissance! Combien on m'a peint Salviati cruel! Tout le monde ici a parlé contre sa pensée, et chacun s'est servi de ma puissance pour ses vues particulières...

GARZIA.

Tout le monde savoit que vous étiez l'ennemi du père de Salviati; c'est pour cela que chacun à l'envi vous a peint le fils rebelle, traître et scélérat.

COSME.

Ce que vous dites est trop vrai; un prince ne peut lire dans le cœur d'autrui, s'il laisse

pénétrer dans le sien. — Mais dites-moi cependant, comment pouvez-vous connoître si bien l'ame de Salviati? Quoiqu'il m'ait suivi à Pise, vous ne l'avez jamais vu à la cour. Que dis-je à la cour? Il fuit les humains, et il mène une vie si sauvage, que l'on croiroit qu'il renferme dans son cœur de grands desseins, et qu'il se défie de tous les hommes.

GARZIA.

Je vous dirois s'il m'étoit permis...

COSME.

Parlez. J'aime la vérité; je me plais à vous entendre.

GARZIA.

Salviati vous a suivi à Pise pour dissiper tous les soupçons qu'il pouvoit vous inspirer. Si vous l'aviez su au milieu de ces esprits ardens dont Florence est remplie, vous n'auriez pu vous empêcher de douter de sa foi. Je lui ai parlé quelquefois, je ne le nie pas. Ah! si vous l'aviez entendu! le cœur déchiré par ses souffrances, avec douceur, avec respect, il se plaint que vous êtes trompé; et il ne s'en prend qu'à vos faux amis qui vous cachent la vérité. Il ne croit pas que vous le soupçonniez...

COSME.

Cependant, il sait que vous êtes mon fils. Comment peut-il vous confier...

GARZIA.

Il me croit susceptible de pitié...

COSME.

Je comprends. Vous voulez me parler en sa faveur...

GARZIA.

Il sait trop que mes discours n'ont aucun pouvoir sur vous...

COSME.

Lui auriez-vous, par hasard, dévoilé vos secrets? Vous êtes triste et solitaire comme lui. — La conformité des sentimens vous a peut-être unis. — Puisque vous plaignez ses maux, il plaint aussi les vôtres. Il ne hait donc pas toute ma famille; il vous écoute, il vous parle. Il est bien différent...

GARZIA.

Différent! Ah! oui, il est bien différent de ce que la renommée publie de lui. Sachez que le plus cher de vos courtisans, celui que vous avez accablé de plus d'honneurs et de ri-

chesses, vous est moins fidèle, vous aime moins, et feroit moins pour vous, que ce Salviati, méprisé, obscur, mais sûr de son innocence, que, pour comble de malheur, on l'empêche de prouver. S'il est ainsi, lorsqu'il est disgracié, que seroit-il donc s'il étoit en faveur ?

COSME.

Cet homme est bien avant dans votre cœur; vous parlez pour lui avec force; je ne vous en blâme point. Puisque vous l'assurez, il doit avoir quelque vertu. Mais parlez. Dites-moi la vérité; vous ne savez pas mentir. La seule vertu vous excite-t-elle à faire son éloge?

GARZIA.

Ah ! puisque vous croyez que je ne sais pas mentir, je ne veux rien vous cacher. L'amour aussi m'intéresse à Salviati; je brûle pour Julie, et cette passion double ma pitié pour son père.

COSME.

Le sait-il ?

GARZIA.

Je le lui ai dit.

COSME.

Favorise-t-il cet amour ?

GARZIA.

Il le condamne, et je le condamne aussi. Que pensez-vous de moi ?

COSME.

Je vous trouve prudent ; mais votre amour...

GARZIA.

Cet amour ne m'aveugle pas, et je ne me suis pas détourné du sentier du devoir. Je vous ai fait l'éloge de Salviati, parce que tout m'a fait croire qu'il étoit vertueux ; je vous dirois le contraire, si je le savois, Salviati fût-il propice à mon amour comme à présent il y est contraire. Je ne sais point trahir la vérité. Le feu qui me dévore n'est soulagé par aucune espérance ; je ne voudrois point le nourrir dans mon cœur, et je ne puis l'éteindre. Je sais que votre volonté inflexible et sévère me sépare pour jamais de Julie. Je ne vous demande point de pitié ; je sais qu'à ma blessure cruelle, il n'y a d'autre remède que la mort. Je vous ai imploré pour le père de Julie, parce que je le crois innocent ; mais s'il ne l'étoit pas, l'amour ne me feroit jamais trahir mon père.

COSME.

Perfide, j'ai voulu tout entendre de ta

bouche. — Mais tu ne m'as pas dit tout; ton amour est le moindre de tes crimes.

GARZIA.

Qu'entends-je ? ô ciel ! Je croyois pouvoir me confier à la bonté que mon père me témoignoit.

COSME.

Tu ne le dus jamais; je connois bien ton ame, c'est celle d'un traître. — Je cherchois depuis long-tems le moyen de faire disparoître l'impie Salviati : la fortune me le présente, et me montre celui qui doit frapper. Veux-tu te disculper de ta trahison ? Veux-tu que je croie que ton seul crime est ton amour? Le jour s'avance ; aussitôt que les ombres de la nuit descendent sur ce palais, Salviati y vient selon sa coutume; il y vient en secret, inconnu, invité par toi; il se retire dans la grotte, où se fait ordinairement votre entretien. Toi, cette nuit, malheur à toi si tu me refuses, enfonce ce fer dans son sein.

GARZIA.

Ciel !

COSME.

Tu te tais. Tu as trahi l'honneur, ton père,

ton maître ; voilà le seul moyen de réparer ton crime. Et quoi ! quand je commande, tu oses résister ?

GARZIA.

Une autre main plus coupable vous manque-t-elle pour cela ?

COSME.

J'ai choisi la tienne ; il suffit.

GARZIA.

Je périrai avant...

COSME.*

Ne dis point cela. Je tiens dans mes mains le gage de ta prompte obéissance. (Il sort.)

SCÈNE II.

GARZIA (seul.)

Quels regards ! ô ciel ! Mon père, ah ! écoutez-moi. Mais de quel gage parle-t-il ? Je sens un froid mortel couler dans mes veines. Auroit-il parlé de Julie ? Ah ! oui. Quel gage peut lui être comparé ? O ciel ! que faire ? Je cours...

SCÈNE III.

GARZIA, ELÉONORE.

ELÉONORE.

Mon fils, où courez-vous? Arrêtez. Expliquez-moi les paroles obscures que m'a dites Cosme. Il m'envoie à votre secours. Pourquoi? quel malheur?

GARZIA.

O ma mère! que vous a-t-il dit?

ELÉONORE.

« Allez, portez des conseils à Garzia; il en » a besoin. » Telles ont été ses paroles. Il a passé outre, le visage extrêmement troublé. Parlez; ne me faites plus attendre. Qu'est-il arrivé?

GARZIA.

Ma mère, connoissez vous ce fer?

ÉLÉONORE.

Je l'ai toujours vu aux côtés de votre père.

GARZIA.

C'est l'instrument du pouvoir. Plût au ciel qu'il ne servît qu'à Cosme! Plût au ciel qu'il ne souillât pas ma main innocente! Mais mon

père cruel l'a remis lui-même dans mes mains; il veut que, comme un traître, je le plonge dans le sein de Salviati.

ÉLÉONORE.

Qu'entends-je? ô ciel! Mais pourquoi vous a-t-il confié une si atroce vengeance?

GARZIA.

Il m'a choisi, parce que j'ai montré seul de la pitié pour Salviati; parce que je ne suis pas encore souillé de sang; parce que j'aime la fille de ce malheureux...

ELÉONORE.

Qu'entends-je, Julie?

GARZIA.

Oui, je l'aime; et moi-même je l'ai dit imprudemment à Cosme. C'est-là ce qui lui a fait naître l'idée dénaturée et digne de lui seul, de faire immoler le père d'une femme adorée par son amant. Ce n'est pas ici le moment de vous raconter comme je fus séduit par ses vertus et par ses charmes. Si je vous avois parlé de cet amour, vous ne l'auriez point blâmé, ma mère. Je vous dis seulement que je brûle pour Julie, et que je m'immolerai moi-même, avant d'immoler son père.

ELÉONORE.

Ah ! mon fils, que m'avez-vous dit ? Que faire ? Funeste amour... Malgré ma tendresse pour vous, je ne peux l'approuver.

GARZIA.

O ma mère ! Julie est toujours à vos côtés ; vous connoissez et appréciez ses rares qualités, et elle vous est plus chère que toutes celles qui vous entourent. Vous savez donc bien que si je ne mérite pas de louanges, je mérite au moins d'être excusé ; mais toutefois blâmez-moi, si vous le voulez. Je ne vous ai jamais déplu, ma mère, et vos ordres ont toujours été pour moi des lois. Si je ne peux chasser de mon cœur cet amour, je pourrai du moins y mettre un frein. Seulement ne laissez pas tomber cet ange de beauté et de douceur sous les coups de mon père. Je veux la sauver, non l'épouser. Cosme est sorti en menaçant ; un crime ne suffit peut-être pas à son cœur cruel ; peut-être aussi Julie.... Ah ! ma mère, courez... Si jamais je vous fus cher, veillez sur celle que j'aime. Qui sait ?

ELEONORE.

L'amour vous donne une trop grande crainte...

GARZIA.

Il y a tout à craindre de l'ame cruelle de Cosme. Vous en avez encore le tems; vous seule pouvez sauver Julie. La fureur de mon père vous force à le tromper. On tenteroit en vain de l'adoucir. Que Julie prenne la fuite; et dites à mon père que je suis prêt à lui obéir. Je ne demande que du tems. Vous êtes mère; votre amour maternel vous inspirera. Vous devez épargner à votre fils un crime si horrible, et soustraire une fille innocente à un sort si cruel. Vous me voyez à vos pieds pleurer, prier, jusqu'à ce que vous m'ayez fait espérer ce que je vous demande. Malheur, si mon père me pousse à la vengeance! Malheur, s'il ose tourner sa rage sur l'objet de mon amour! Des flots de sang inonderont ce palais, et ce sera ma main qui les répandra. Alors, je n'entendrai plus rien, je ne serai plus fils...

ELEONORE.

Calmez-vous; que dites-vous? Vous voyez des maux plus grands que ceux qui existent. Loin de vous la pensée de ces excès affreux.

GARZIA.

Prévenez donc, ma mère, ce que vous ne

pourriez pas empêcher. De la cruelle situation où m'a mis mon père, cherchez à me faire sortir sans que je sois criminel.

ÉLÉONORE.

Oui, mon fils; mais appaisez vos brûlans transports. Je vole près de Cosme. Puissé-je changer ses ordres horribles! Je pourrai du moins sauver Julie pour vous rendre la paix. Cependant, je vous défends de rien entreprendre avant mon retour.

SCÈNE IV.

GARZIA (seul.)

Je n'en ferai rien, si Julie n'est pas sauvée. — Mais qu'espérai-je! Que ma mère, qui porte la terreur sur son visage, puisse tromper Cosme? Oh! de quel père je suis né! Adroit, autant que cruel, on ne peut pas plus le tromper que le fléchir. — Cependant, sa rage ne se sera pas exercée sur cette fille timide, avant qu'il n'ait su si je refuse de porter le coup fatal. Et moi, j'y consentirois!

SCÈNE V.

PIERRE, GARZIA.

PIERRE.

Qu'avez-vous fait, mon frère?

GARZIA.

Qu'est-il arrivé?

PIERRE.

Je vous plains beaucoup dans ce moment.

GARZIA.

Dans ce moment!... Qu'est-il arrivé?

PIERRE.

Infortuné que vous êtes! Cosme menace, frémit, et vous appelle traître.

GARZIA.

Je ne le suis pas.

PIERRE.

Notre père est hors de lui. Il a fait traîner auprès de lui, chargée de chaînes, la fille de Salviati....

GARZIA.

O ciel! lâche tyran! Je cours...

PIERRE.

Où courez-vous?

GARZIA.

Briser ses indignes fers.

PIERRE.

Votre fureur lui feroit subir une mort cruelle. Cosme l'a remise entre les mains du farouche Géri, qui en répond sur sa tête. Si on vous voit tenter le moindre mouvement en sa faveur, Géri l'immolera de sa propre main...

GARZIA.

Nous verrons...

PIERRE.

Arrêtez ! Que faites-vous ?

GARZIA.

L'immoler !... O rage ! Ma mère n'est-elle pas auprès de Cosme ?

PIERRE.

Elle y est venue ; mais l'ordre fatal étoit déjà donné. Elle vouloit parler ; mais mon père irrité l'a interrompue ; elle pleuroit, mais ses pleurs étoient inutiles. Mon père disoit : « J'ai donné à Garzia le moyen de » justifier de ses crimes. »

GARZIA.

De quoi dois-je me justifier ? D'être son

fils? C'est une tache ineffaçable. — Il m'a donné un moyen; voyez quel moyen! Il faut que lâchement je plonge ce fer dans le sein du malheureux Salviati. — Ah! Cosme, pourquoi suis-je ton fils? Plût à Dieu que je ne le fusse pas! Il y auroit bien un moyen de me justifier avec ce fer. Je ne puis l'enfoncer dans ton flanc... Eh bien! dans le mien....

PIERRE.

Arrêtez. Que faites-vous? Que tentez-vous?

GARZIA.

Exposé à donner la mort à celle que j'aime, ou à me souiller du sang de son père, je veux mourir.

PIERRE.

Arrêtez. Ecoutez-moi. Songez que Cosme est inébranlable. Il veut la mort de Salviati à quelque prix que ce soit. S'il la veut par vous, votre mort ne le sauvera pas. Vous vous réserverez, au contraire, à de plus cruels tourmens. Ah! vous savez trop si, en trompant la colère de Cosme, on la diminue. Peut-être aussi l'innocente fille de Salviati...

GARZIA.

O ciel!

PIERRE.

Peut-être, et cela est trop certain, voyant que vous ne voulez pas obéir, il immolera le père et la fille.

GARZIA.

Vous me glacez d'horreur. Mais comment? moi j'immolerai lâchement un innocent, un homme vertueux! J'entraînerai ici, de nuit, mon ami, le père de celle que j'aime sous le voile infâme d'une amitié feinte!...

PIERRE.

Jamais il n'y a eu de malheur plus affreux; il n'y a point de courage si ferme qui ne doive en être ébranlé. — Que voulez-vous cependant? Que pouvez-vous faire? Tout seroit plus affreux! Qu'un seul homme périsse; c'est le moindre malheur.

GARZIA.

Et moi, je vivrai!

PIERRE.

Ecoutez-moi. Celui-là seul qui vous force au crime, est coupable; vous ne l'êtes pas. — Mais pour diminuer l'horreur de votre trahison, je puis, en votre nom, envoyer un messager à Salviati. Prenez une

résolution. — Pensez dans quelle angoisse Julie est en ce moment....

GARZIA.

Julie... et je tuerois ton père ? Non, non, je ne le puis... et cependant je te donne la mort, si je ne l'égorge pas. Je ne puis ni mourir, ni te venger, ni te sauver. — Mais je dois voir encore ma mère avant de prendre une résolution. Peut-être la douleur, la rage, l'amour au désespoir, me présenteront-ils d'autres moyens.

PIERRE.

Il n'y en a pas d'autres.

GARZIA.

Si le sort veut que de cet horrible crime... Ecoutez-moi. Si je ne suis pas revenu ici dans une heure, il sera trop vrai que j'aurai été forcé à commettre ce forfait. — Alors, puisque vous le voulez, je vous laisse l'affreux emploi de faire partir le message de mort.

FIN DU TROISIÈME ACTE.

ACTE QUATRIÈME.

SCÈNE Ire.

DIÈGUE, PIERRE.

DIEGUE.

Dites-moi, quelles sont les pensées qui agitent Garzia? Pourquoi le vois-je aller, venir à pas précipités comme un homme qui a perdu l'usage de sa raison?

PIERRE.

Vous ne savez donc pas...

DIÈGUE.

Et que pourrois-je savoir de lui? Fatigué et hors d'haleine, vous le voyez, je reviens de la chasse. Je sais qu'elle a été heureuse, et rien de plus. Mais en passant devant moi, Garzia m'a lancé un regard terrible, et s'est éloigné rapidement. Dites-moi, quelle nouvelle rage s'est emparée de son cœur?

PIERRE.

Ah! elle n'est pas nouvelle. Il vous blâme,

il vous porte envie, il vous fuit, et même il ose vous mépriser. Peut-être se moque-t-il de vous, en vous voyant dépouillé des marques de votre rang, sans épée, et plutôt habitant des forêts que fils d'un roi. Il blâme dans les autres tout ce qu'il ne fait pas.

DIÈGUE.

Cependant, il me paroît qu'il est plus digne d'un prince de se livrer aux plaisirs fatigans de la chasse, que de se former à la lâcheté, en apprenant des sciences frivoles. Garzia me fait pitié en me blâmant. Mais pourquoi est-il si agité ? Quelle en est la cause ?

PIERRE.

Elle est très-importante. Tantôt il court vers notre père ; tantôt il revient auprès d'Eléonore ; et il met tant de précipitatiot à ces démarches, qu'on croiroit que le tems lui manque. Profitant de votre absencee de mon silence, il a saisi ce moment favorable pour se justifier. Je ne sais rien autre chose. Mais il n'y a qu'un moment, nous entendions appeler trahison l'amitié coupable qui le lie à Salviati ; à présent on ne l'appelle qu'une légère imprudence. Les injures qu'il

vous a faites, on les nomme des emportemens excusables dans un jeune homme. La haine du pouvoir monarchique qu'il professe ouvertement, a pris le nom d'erreur sans conséquence. — J'ai vu l'aversion que Cosme a pour lui, prendre tous les jours de nouvelles forces; mais ce feu qui anime un vieillard, s'éteint bientôt par les artifices de sa femme. Enfin Garzia, que, ce matin, on nommoit traître, est à présent excusé; on le défend, on l'exhalte, et peut-être le verrons-nous récompensé.

DIÈGUE.

Que nous importe? Dois-je m'affliger de ce que mon frère est rentré en grace auprès de Cosme? Cela seul peut le porter à revenir de ses erreurs.

PIERRE.

Et plus que vous, suis-je envieux de son bonheur? Mais je m'afflige de voir qu'il trompe notre père; qu'il prépare la ruine de Cosme, de notre race et de vous-même.

DIÈGUE.

De moi, de mon père? Que veut Garzia? Que peut-il?

PIERRE.

Il veut régner; et il y parviendra, si vous ne le prévenez.

DIÈGUE.

Régner!... Mais n'ai-je pas une épée?

PIERRE.

Il a d'autres armes. Un courroux passager vous a animé contre lui; vous ne savez pas haïr; vous ne savez pas conserver dans votre cœur le souvenir d'une injure; mais lui le renferme avec soin. Sa haine cachée est si terrible, qu'elle ne tardera pas à éclater.

DIÈGUE.

Mais mon père n'a-t-il pas enseveli notre querelle dans le plus profond oubli?

PIERRE.

Il le croit; mais Garzia ne le croit pas.

DIÈGUE.

Mais vous, il me paroît que vous venez auprès de moi pour m'engager à renouveler cette querelle. — Garzia ne peut rien tenter contre moi.

PIERRE.

Oui, croyez-le; je viens ici pour exciter la

discorde. Soyez tranquille. Ah! si je vous aimois moins, je le serois aussi. — Vous êtes bien heureux que j'aie pénétré à tems ses secrets desseins. Votre salut et le nôtre me décident à vous les révéler. Si j'avois voulu exciter la discorde dans notre famille, j'aurois tout dit à mon père ; je le ferai si vous refusez de m'entendre.

DIÈGUE.

Quels sont donc ces secrets? Parlez.

PIERRE.

Déjà la nuit s'avance et devient plus obscure. Dans cette grotte, où l'on arrive par une route ombragée de hauts cyprès, Salviati viendra bientôt invité par Garzia. Peut-être s'y cache-t-il déjà, et y attend-il son complice. Là ils méditent et arrêtent entr'eux des projets affreux de vengeance. Je sais tout de celui qui a averti Salviati. A force de prières, de menaces, de présens et d'artifices, je suis parvenu à lui faire révéler ce secret. Dans peu... Mais que vois-je? Quelle émotion se peint sur votre visage intrépide? Cependant, je ne vous dis pas tout. Vous pourrez tout entendre et tout voir.

DIÈGUE.

Mais quel est donc ce traître ? Le jour que mon père lui pardonne ses crimes passés, il se prépare à en commettre de nouveaux. — Il court à sa perte.

PIERRE.

Mais auparavant il peut causer la nôtre. Vous savez que Salviati vous abhorre autant que notre père. A peine Garzia lui aura-t-il dit que, le premier, vous avez conseillé à Cosme de lui donner la mort, que.... Je frémis de le dire. Tous les deux sont enflammés de colère; ils joignent l'artifice à la haine; ils ont un moment favorable pour dresser leurs embuches... et vous, vous voulez rester tranquille. Je trouve le moyen de prévenir et d'éloigner ce danger, et vous le refusez! Mais mon père y pourvoiera; je le rendrai le témoin de cette trahison infâme.

DIÈGUE.

Arrêtez. Souvenez-vous que celui qui se décide à être accusateur, est plus odieux que le coupable. Quel frein voulez-vous que j'impose à ce traître ? Parlez; je suis prêt.

PIERRE.

Vous devez auparavant tout entendre. Il sera ensuite facile d'échapper aux embûches de Garzia. Sans employer l'autorité de notre père, lorsque ce traître sera convaincu, vous pourrez aisément le contenir. Vous remplirez son cœur d'une crainte salutaire; et peut-être le ferez-vous rentrer dans le chemin de la vertu. — Allez, l'heure est venue; cachez-vous dans cette grotte obscure, vous entendrez des choses auxquelles vous ne vous attendez pas.

DIEGUE.

Vous le voulez; je cède malgré moi, seulement pour que vous ne conduisiez pas mon père dans cette grotte. Il exerceroit une trop grande vengeance.

PIERRE.

Ah! oui, je le crains aussi... Cependant il est nécessaire de prévenir de coupables desseins... J'entends du bruit... Il me paroît... c'est lui-même... Il vient lentement... Allez, entrez précipitamment sans être vu. (*seul*) A la fin il est entré... Cachons-nous, et écoutons si Garzia est ferme dans ses desseins...

SCÈNE II.

GARZIA (seul.)

Qui pousse mes pas dans ces lieux ?... Où suis-je ? Dans cette grotte est la mort. En vérité, Garzia, tu te prépares à un noble combat. O ciel ! que vais-je faire ?... Innocence ! toi qui étois mon seul bien, tu n'es déjà plus avec moi : j'ai promis de porter ce coup affreux... Et je le porterois ?... Déjà de tous côtés, j'entends retentir des cris de la mort. Et je ne puis me la donner ? Cruel destin !... Les ombres épaisses de la nuit couvrent cette enceinte. L'heure fatale est venue, et se passe : l'envoyé de mort est arrivé ; puis-je douter de l'exactitude de Pierre ? Quand il s'agit de faire du mal, balance-t-il ? Cette lettre est arrivée, il n'est que trop vrai. Malheureux ami ! Tu m'attends avec tranquillité dans cette grotte qui doit être ta tombe... Ta tombe... Tu mourrois sous mes coups... non jamais... Pourquoi te portai-je encore, glaive criminel de Cosme... Loin de moi...

SCÈNE III.

ÉLÉONORE, GARZIA.

ELEONORE.

O mon fils !

GARZIA.

Ma mère, pourquoi venez-vous ? Est-ce pour me dérober au crime qui m'est ordonné ?

ELEONORE.

O ciel! ton père cruel m'envoie près de toi.

GARZIA.

Que veux-il ?

ÉLÉONORE.

Que je vienne m'assurer, par mes propres yeux, si tu te prépares à obéir. Il attendoit de Pierre ce soin cruel ; mais ne le trouvant pas, c'est moi, malheureuse ! qu'il a choisie... Je dois, dans un moment, retourner près de lui. Que lui dirai-je ?

GARZIA.

Que ma main est encore pure. Puisse ma bouche l'être aussi ! Mais si j'ai promis d'obéir, je le refuse à présent. Allez, dites-lui...

ELEONORE.

O ciel! tu ne sais pas... Si j'osois lui porter

tes refus, je t'exposerois au plus grand péril. Sa rage l'aveugle...

GARZIA.

Qu'il s'y livre, qu'il me tue; j'attends la ıort.

ELÉONORE.

Et Julie !

GARZIA.

Quel nom prononcez-vous ?

ÉLEONORE.

Aie pitié d'elle, si tu ne veux pas en avoir pour ta malheureuse mère et pour toi-même.

GARZIA.

Allez donc, et dites-lui.... que je vais obéir. Cependant, hâtez-vous de sauver Julie...

ÉLÉONORE.

La sauver ! Et Cosme s'en rapportera-t-il à mes paroles? Il voudra, de ses propres yeux, voir Salviati mort. Ah ! mon fils, je frémis de te pousser au crime... Réfléchis.

GARZIA.

Il est donc impossible que Julie...

ÉLEONORE.

Je n'ose te dire tout... et cependant si je me tais.....

GARZIA.

Ah! parlez, vous me faites trembler....

ELEONORE.

Au moment où je te parle.. ton père lui-même... tient un poignard levé sur le sein palpitant de Julie...

GARZIA.

Horrible vue! Arrête, mon père, arrête ton bras; j'immolerai Salviati... Je reviens à l'instant.... Suspends le coup; tu me verras tout couvert de sang... Où est le fer? Le voilà... Je cours, ô mon père! je vole...

SCÈNE IV.

PIERRE (seul.)

Toi qui aimois tant la vertu, tu cours au meurtre où ton intérêt t'appelle. Il eût été étonnant que tu eusses démenti le sang dont tu es né... Va, cours plonger ton fer dans le sang innocent... Qu'en arrivera-t-il? je ne le sais. Mais quelle qu'en soit l'issue, le fer seul pourra dénouer ce nœud serré par l'artifice et le hasard.... Ecoutons.... Mais quoi! Garzia revient déjà. Se repentiroit-il? Non,

non; je le vois venir; sa démarche égarée annonce que le meurtre est consommé.

SCÈNE V.

GARZIA, PIERRE.

GARZIA.

Qui es-tu? Qui se présente à moi dans ce séjour de la mort?

PIERRE.

Je suis Pierre, ton frère.

GARZIA.

Le fils de Cosme...

PIERRE.

Et ne l'es-tu pas?

GARZIA.

Je le suis... oui... puisque je suis un traître.

PIERRE.

As-tu immolé Salviati?

GARZIA.

Ne le vois-tu pas à mes gestes... à mes pas... à ma voix tremblante... aux remords qui me déchirent le sein.

PIERRE.

Je t'ai plaint, et je te plains encore.... Mais Julie est sauvée.

GARZIA.

O ciel! qui sait si mon père...

PIERRE.

Je vole près de lui. Julie sera délivrée, dès que je lui apporterai la preuve que Salviati est tombé sous tes coups.

GARZIA.

Une preuve! Voilà le fer, il fume encore de sang... Va, porte-le lui. O ciel!... Si sa fille le voit... O ciel!

PIERRE.

Mais es-tu sûr que le coup... Est-il tombé au premier coup? A-t-il parlé?

GARZIA.

Crains-tu encore qu'il ne vive? ou veux-tu satisfaire ton ame féroce, en écoutant les détails de cette horrible trahison? Je veux te contenter, et tu raconteras tout à mon père. — A peine entré dans la grotte, j'entends et je crois voir Salviati qui me précède; je lève aussitôt le bras pour le frapper; mon bras

retombe, et je recule d'horreur... Mais je crois entendre un cri plaintif de Julie mourante, et ce cri me réveille malgré moi. Au bruit de mes pas, Salviati se retourne et vient à moi. Déjà mon fer est tout entier dans son sein... Il ne pousse qu'un soupir en tombant... Malheureux que je suis! Je me sens inondé de sang; un froid mortel court dans mes veines... je tombe sur son corps... je trouve avec peine... l'issue de cette horrible grotte... Tu as entendu; jouis maintenant.

PIERRE.

Ah! pourquoi me crois-tu si cruel? — Tu es du moins heureux de n'avoir que moi pour témoin de ta sortie de cette grotte. — Mon père saura bien cacher cette mort. Le tems efface tout; la douleur aussi n'est pas éternelle. Ce crime est celui de mon père et non le tien. Tu dois en être récompensé, loin d'en être puni. Sois sûr que je le cacherai toujours... Calme-toi donc; un crime qui n'est pas connu est léger.

GARZIA.

Une récompense à moi! La mort seule m'est due. Où me cacher désormais? Qui peut laver ce sang innocent dont je suis

souillé? Ce ne seront point mes pleurs, ni la dernière goutte du mien... Va près de mon père; reporte lui son épée, il te récompensera. C'est toi qui as envoyé le message funeste... Tu jouis en toi-même, perfide, de ce que je suis devenu aussi infâme que toi. Tu es le digne fils de Cosme. Va, laisse-moi. O ciel! où fuir? Comment soutiendrai-je les regards de Diègue? A présent il aura le droit de m'appeler traître. Diègue n'auroit jamais été traître, quoiqu'il vous soit cher à tous deux. O rage! ô honte!

PIERRE.

Tu es hors de toi... ta douleur est juste. Je vais te précéder auprès de mon père. J'espère que ton crime sera ignoré de Diègue et de tous les hommes.

GARZIA.

Que tout le monde le sache; c'est la punition que je me suis imposée à moi-même pour étouffer tous les soupçons injustes. Fais que quand je viendrai, je trouve Julie en liberté... Ce sera ensuite à moi de venger le malheureux Salviati.

FIN DU QUATRIÈME ACTE.

ACTE CINQUIÈME.

SCÈNE Ire.

COSME, GARZIA.

COSME.

Approche, Garzia, approche. Mais quoi! tu trembles? Mérites-tu une récompense ou une punition? Qu'as-tu fait? Parle.

GARZIA.

M'avez-vous jamais vu trembler avant ce jour affreux? Vous devez savoir que la crainte accompagne toujours le crime. Écoutez le peu que j'ai à vous dire, Cosme. Mon bras coupable a consommé votre vengeance, vous le savez. Vous deviez sauver Julie aussitôt que son père seroit mort; pour faire périr un innocent, vous promettiez généreusement la liberté à sa fille innocente. Ah! dites-moi, avez-vous mis Julie en liberté? Cette infortunée...

COSME.

Je veux non-seulement la délivrer, mais

l'unir avec toi, si tu as accompli ma volonté.

GARZIA.

M'unir avec elle! ô crime! — Est-ce à cette horreur que vous reconnoîtriez votre fils? Aujourd'hui j'ai montré que je l'étois; mais je ne puis aller plus loin. Si je suis devenu traître, le ciel sait pourquoi...

COSME.

Tu le sais mieux, toi. Mais pourquoi te vois-je redoubler d'audace et d'insolence?

GARZIA.

Pourquoi? Ne dois-je pas m'enorgueillir d'être teint de sang, et d'être le féroce exécuteur de vos commandemens? Ne suis-je pas à présent le plus cher de vos fils, puisque je suis le plus coupable?

COSME.

Traître, cependant tu vas trembler...

GARZIA.

J'ai tremblé, lorsque j'ai commis le crime; à présent je suis tranquille. Je ne vous demande que de tenir la foi que vous m'avez donnée. Mon destin est arrêté pour jamais.

COSME.

Ma volonté est encore plus arrêtée. Julie ne sera libre qu'au moment où elle deviendra ton épouse. Elle sera dans des chaînes éternelles, ou tu lui donneras ta main. Voudrois-tu que je la laissasse porter en dot à un autre époux l'antique haine qu'elle a pour moi, et le desir de venger son père ? Elle ne peut épouser que toi...

GARZIA.

Malheureux, qu'ai-je fait ? Quel est donc votre cœur ?... Non, jamais...

COSME.

Arrête. Cet ordre ne doit point t'affliger. Il est nécessaire, avant tout, que je sache s'il est bien certain que Salviati soit mort.— Comment le sais-tu ? Quelles preuves m'en apportes-tu ?

GARZIA.

Quelles preuves, ô ciel ! Il ne suffit donc pas ici d'être un assassin ? il faut encore s'en vanter. Voyez mon crime gravé sur mon visage, et jouissez. Mon désespoir, mes yeux égarés, la mort que respirent tous mes discours, ne vous disent-ils pas assez que je suis

coupable? Et ce sang dont je suis couvert, ce sang qui fume encore...

COSME.

Je le vois. Mais je ne sais pas quel est ce sang. J'ai seulement la certitude que ce n'est pas le sang que je t'ai demandé.

GARZIA.

O rage! ô doute affreux! Allez donc; portez vous-même vos pas dans cette horrible grotte. Vous verrez ce malheureux étendu dans son sang. Allez, jouissez de cet horrible spectacle. Non-seulement satisfaite vos yeux, mais élargissez sa blessure avec vos mains féroces; portez à votre bouche son cœur palpitant; tigre, buvez à longs traits son sang; rassasiez votre fureur sur ce sein décoloré. Plongez-y mille et mille fois votre poignard; Salviati ne peut plus se défendre : héros couronné, signalez ainsi votre valeur. — Ah! nouvelle mort! ô tourmens nouveaux! je suis homicide, je suis fils de Cosme, et Cosme me croit innocent!

COSME.

Qui refuse de croire que tu es un traître? qui? Tu as tué un homme, je le crois; mais

non celui que la nécessité et le malheur des tems m'avoient forcé à proscrire. Tu es meurtrier, mais tu ne l'es pas de mon ennemi. — Voilà tout ce que je sais; dans peu je saurai tout : mes propres yeux me convaincront...

GARZIA.

Mais, n'avez-vous pas vu Pierre? Ne vous a-t-il pas dit que lui-même avoit attiré Salviati...

COSME.

Oui, j'ai vu Pierre; il m'a dit que Salviati n'étoit point venu cette nuit dans ce palais. Je vais dans le lieu que tu as ensanglanté. Tremble, si Salviati n'est pas mort. Toute ma fureur qui devoit tomber sur cette tête proscrite... qui sait?.. doit peut-être...aujourd'hui... Tremble...

SCÈNE II.

GARZIA (seul.)

Qu'entends-je? ô ciel! Salviati n'est pas venu dans ces lieux? Pierre le dit, Cosme le dit aussi. Horrible doute! Quel est donc le sang que j'ai versé? je suis glacé d'horreur. Ah! seroit-il vrai que ma main impie ait

répandu un autre sang? Et qui ai-je donc immolé? Mais, je me le rappelle, quand je sortois de la grotte, hors de moi, Pierre s'est présenté devant moi; il paroissoit inquiet. Que m'a-t-il dit? Oh! je m'en souviens; il avoit un grand trouble, et un grand desir de savoir ce qui s'étoit passé. Il m'attendoit; ses paroles étoient entrecoupées...Le péril de Salviati ni le mien ne pouvoient lui donner cette agitation... M'avoit-il lui-même tendu quelques pièges?... Cependant l'homme que j'ai tué étoit sans armes... Je l'ai attaqué le premier, il n'a pas dit un mot... Ce secret est plus obscur que la nuit la plus profonde. Quels autres que Cosme et Pierre peuvent l'expliquer? — Mais je me sens glacé par une horreur imprévue; une terreur inconnue s'élève dans mon cœur. — O doute! toi, le premier, et le plus affreux des maux, sors à l'instant de mon sein; allons, je veux voir moi-même quel est celui...

SCÈNE III.

ÉLÉONORE, GARZIA.

ELÉONORE.

O mon fils! hélas! qu'as-tu fait? Fuis...

GARZIA.

Fuir !... moi... pourquoi ?... et dans quel lieu ?

ÉLÉONORE.

Fuis, mon fils.

GARZIA.

Je ne veux point fuir. Un père dénaturé a ordonné le crime... Je ne fuirai point, non.

ÉLEONORE.

Ah ! si tu as pitié de moi, de toi, dérobe-toi rapidement à la première impétuosité de la colère de ton père.

GARZIA.

De sa fureur ! Qu'ai-je fait ? et que peut-il ajouter à la fureur qu'il m'a déjà montrée ?

ÉLEONORE.

Ecoute. La cour retentit par-tout de cris affreux. Qu'as-tu fait ? Cosme en fureur a couru dans la grotte ; il étoit précédé par des flambeaux, et suivi par des hommes armés. Le nom de Garzia retentissoit de toute part. Qu'as-tu fait ? tu dois le savoir. Fuis... ô ciel ! fuis. Quel bruit ? Entends-tu ? Ces cris *au traître* retentissent jusques dans ces lieux. Mon fils.....

GARZIA.

C'est Cosme qui est le traître ; mais qu'il m'en punisse, je le mérite. Qu'il vienne, je ne crains rien.

ÉLEONORE.

Ah ! malheureuse! je vois Cosme armé d'une épée... Viens au moins dans mes bras.

SCÈNE IV.

LES PRÉCÉDENS, COSME, FLAMBEAUX, GARDES.

COSME.

Fermez tous les passages. — Où est le criminel? Dans les bras de sa mère. C'est en vain...

GARZIA.

Je m'en dégage. Me voici. Que voulez-vous faire de moi? Qu'ai-je fait?

ÉLÉONORE.

Ayez pitié de lui. Vous êtes père...

COSME.

Je l'étois.

ÉLÉONORE.

O ciel!

GARZIA.

Qu'ai-je fait?

COSME.

Tu as tué Diègue, et tu le demandes?

ELÉONORE.

Mon fils...

GARZIA.

Moi!... Diègue?

COSME.

Eloignez vous, Eléonore.

ÉLÉONORE.

Il est aussi votre fils...

GARZIA.

Voilà mon sein...

ELÉONORE.

Arrêtez.

COSME.

Meurs.

ELÉONORE.

Mon fils. Il est frappé!

COSME.

Est-il votre fils celui qui a tué son frère?

GARZIA.

Nous sommes tous criminels... Le soleil n'a jamais éclairé une famille si coupable...

Mon père, si j'ai tué Diègue.... c'est sans le savoir, je vous le jure... Pierre est l'auteur de cette horrible erreur.... Mon père... je meurs... et j'atteste le ciel que j'ai dit la vérité.

COSME.

O mon cher Diègue! je te perds...O ciel!... et mon épée est teinte du sang de Garzia!... Mon épouse est prête à mourir... Des soupçons affreux planent sur le fils qui me reste... Quel état! Que faire?... O malheureux! à qui me fier?

FIN DU CINQUIÈME ET DERNIER ACTE.

EXAMEN DE D. GARZIA.

« Si dans cette tragédie, dit Alfieri, le lieu de la » scène, au lieu d'être la moderne Pise, étoit Thèbes, » Micène, Persépolis ou Rome, le sujet seroit regardé » comme un des plus tragiques de l'antiquité. Un » frère qui tue son frère, et un père qui venge la mort » d'un de ses fils, en fesant périr son autre fils; voilà » certainement des catastrophes propres à inspirer la » terreur et la pitié. Mais les personnages n'étant pas » véritablement grands; les motifs qui les conduisent » à des crimes atroces, n'étant pas d'une assez haute » importance, le sujet perd beaucoup de son intérêt. » J'ai fait tout ce que j'ai pu pour ennoblir ces motifs, » en y mêlant l'ambition du trône; mais un person- » nage qui met tout en usage pour acquérir les petits » royaumes de Pise et de Florence, ne peut jamais » paroître bien grand aux yeux des spectateurs.

» Telle est l'erreur générale; un homme qui aspire » à de grandes choses, semble grand; et celui qui ne » poursuit qu'un but peu important, ne le paroîtroit » pas, quand même il le seroit.

» Le trait historique sur lequel cette pièce est fon- » dée, est révoqué en doute par quelques personnes, » et les circonstances en sont adoucies par d'autres. » Mais cela importe peu au poëte qui, sur un fait » possible et vraisemblable, cru par le plus grand » nombre, et que, par conséquent, il n'a point en- » tièrement inventé, pose les fondemens d'une fable » tragique, et la conduit comme il le juge conve- » nable. Il est du moins certain que les deux frères » eurent ensemble des démêlés; qu'ils moururent

» bientôt l'un et l'autre, ainsi que leur mère, et que
» leurs corps furent ensemble transportés à Florence.
» Cet événement extraordinaire effraya la Toscane et
» fit murmurer le peuple ; mais personne n'osa faire
» des recherches sur les causes de ce malheur, et
» encore moins le raconter. »

Il est très-vrai que les détails de cet événement ne se trouvent dans aucune histoire connue ; et il paroît qu'Alfieri, desirant porter de nouveaux coups à l'illustre maison des Médicis, a fondé sa fable sur des bruits populaires qui ne sont dignes d'aucune attention.

Quant aux causes qui, selon lui, peuvent nuire au succès de sa pièce, je pense qu'il se trompe. En effet, il est souvent inutile au théâtre d'employer des personnages illustres ; les tragédies d'imagination qui ont obtenu de si grands succès, telles que *Zaïre*, *Alzire*, *Tancrède*, en sont la preuve incontestable. Je crois plutôt que le caractère froidement atroce de Cosme, est ce qui nuit le plus à l'intérêt de cette pièce, d'ailleurs pleine de traits de force, et sur laquelle l'auteur a répandu des couleurs vraiment tragiques. Une des lois fondamentales du théâtre, est de ne jamais présenter des personnages méchans, sans motifs qui les portent au crime, ou sans passions qui les y entraînent malgré eux. Or, Cosme n'a aucune passion, ni aucun motif raisonnable qui puisse justifier sa conduite. Le caractère humain de Garzia et la franchise sauvage de Diègue, doivent en quelque sorte faire excuser les défauts de cette tragédie.

ROSEMONDE,

TRAGÉDIE EN CINQ ACTES.

17..

PERSONNAGES.

ROSEMONDE.
ALMACHILDE.
ILDOVALDE.
ROMILDE.
SUITE D'ALMACHILDE.
SUITE D'ILDOVALDE.

(La scène est à Pavie, dans le palais d'Almachilde.)

ROSEMONDE,

TRAGÉDIE EN CINQ ACTES.

ACTE PREMIER.

SCÈNE Ire.

ROSEMONDE, ROMILDE.

ROSEMONDE.

Perfide! portez vos vœux au ciel; élevez jusqu'à lui des cris inutiles; il ne vous entendra pas. Un affreux combat se livre cependant sur les bords du Tésin. De ce palais, on entend les cris des combattans. Mon cœur ne flotte point entre la crainte et l'espérance; le courage de mon nouvel époux me donne la certitude de la victoire.

ROMILDE.

Si Almachilde, sur le champ de bataille, a autant de courage qu'il en a eu dans ce palais lorsqu'il a tué Alboin mon père, il vaincra

sans doute ; mais Cléfis qui combat contre lui n'est pas, comme votre époux, plongé dans un profond sommeil, et entre les bras d'une femme adultère. Cléfis a rassemblé autour de lui les plus braves guerriers ; il défend en même-tems la cause de la foi trahie, du ciel outragé, du peuple opprimé, et des lois de la Lombardie, qu'Almachilde a foulées aux pieds ; j'espère qu'il sera vainqueur.

ROSEMONDE.

La plus vile populace suit en ce moment les enseignes rebelles de Cléfis ; il ne compte parmi ses guerriers que des hommes du sang le plus obscur, et il est bien digne que vous preniez son parti. Je suis trop heureuse de n'être pas votre mère. Née d'un roi, pouvez-vous desirer que la puissance royale soit renversée avec le trône ?

ROMILDE.

Je veux voir renverser ce trône souillé par un usurpateur. Etes-vous fille et femme de roi, vous qui avez osé donner votre main à un sujet perfide ?

ROSEMONDE.

Ma main devoit être le prix de tout homme

qui oseroit embrasser ma vengeance. La nécessité cruelle me força de m'unir avec votre père par des liens funestes. Alboin, teint encore du sang de Comond à qui je devois la vie, me contraignit, moi malheureuse orpheline, à entrer dans son lit; l'impie Alboin, le fléau de ma famille, l'usurpateur de mon royaume, osa insulter à mes douleurs. A la fin j'ai secoué le joug que j'avois porté trop long tems; il est tems que la colère renfermée dans mon sein éclate. Fille d'Alboin, vous que j'abhore, vous, à qui je suis trop heureuse de n'avoir pas donné le jour, je veux vous éloigner de moi pour jamais. Je vous donne pour épouse à Alaric.

ROMILDE.

Moi.... épouser Alaric!

ROSEMONDE.

Oui. Cette vengeance doit vous paroître légère; est-elle comparable aux tourmens que m'a fait souffrir votre père? Je veux éloigner de mes regards tout ce qui reste du sang d'Alboin. Je suis convenue avec Alaric de vous donner à lui, pour prix des secours qu'il m'a procurés contre Cléfis; j'en ai engagé ma parole royale. Jouissez, vous aurez

un époux comme vous le méritez; et quoique le royaume des Hérules ne soit pas aussi considérable que celui de votre père, Alaric égalera Alboin en cruauté. Alaric vous rendra aussi heureuse que moi, lorsque j'étois l'épouse d'Alboin.

ROMILDE.

N'espérez jamais que je consente à cet hymen affreux. Si vous êtes victorieuse, vous pouvez tirer de moi une horrible vengeance; vous pouvez, dans ces murs, où l'ombre de mon père plane sans être vengée, et où un traître occupe votre lit nuptial, vous pouvez faire périr sa fille, lui faire souffrir de longs et affreux tourmens; mais disposer de sa main...

ROSEMONDE.

Vous trouverez, dans Alaric, les fureurs de Rosemonde unies à la cruauté d'un époux féroce. Je punis de mort ceux que je crains et que je hais; je ne vous crains pas, je veux vous punir en vous laissant la vie.

ROMILDE.

Qui pourroit vous égaler en férocité? Ce n'est pas moi. Les pleurs de l'innocence opprimée ne peuvent descendre dans votre

cœur, je le sais; et je n'ai d'autre défense que mes pleurs. O ciel! mais non, je puis et je sais mourir. — Peut-être vaudroit-il mieux employer vos artifices affreux, et portant en dot un poignard à Alaric, lui faire payer cher cet hymen : mais suis-je Rosemonde?

ROSEMONDE.

Je la suis et je m'en fais gloire. — Tout le monde sait que je ne fus pas cruelle la première....

ROMILDE.

Si mon père fut cruel avec vous, il usa du droit de la guerre....

ROSEMONDE.

Du droit de la guerre! Dans la contrée la plus sauvage et la plus inhospitalière, eut-on jamais le droit d'insulter aux tristes dépouilles des morts? — Ne vois-je point sans cesse votre père, à cet horrible festin qui fut pour moi un banquet de mort, altéré de sang, s'asseoir près d'une table funeste? — Ne le vois-je pas enivré de vin et de fureur, boire lentement dans le crâne de mon père? Spectacle affreux! Ne m'a-t-il pas fait passer cette horrible coupe, après l'avoir remplie? son invitation insultante ne retentit-elle pas sans cesse à mon oreille? *Bois avec ton père, Rose-*

monde ! me disait-il. — Et vous, n'avez-vous pas dû la vie à ce monstre ? —Si, après l'avoir tué, je vous avois livrée aux plus vils esclaves, si je vous avois fait périr ensuite, si j'avois brûlé vos corps, si j'avois dispersé votre cendre dans les airs, ma vengeance égaleroit-elle l'outrage que j'ai reçu? Craignez d'exciter ma colère. C'est pour moi un augure favorable que de vous voir marcher malgré vous à ces noces cruelles ; vous le refusez en vain, vous y serez contrainte. Qu'une autre main que la mienne se baigne dans votre sang. Sortez, je ne veux pas que vous soyez ici quand Almachilde reviendra vainqueur. Sortez, et apprêtez-vous à partir demain ; je vous l'ordonne.

SCÈNE II.

ROSEMONDE (*seule.*)

Je ne puis exprimer combien j'abhorre Romilde ; les causes de ma haine sont nombreuses ; mais il importe à mon repos de ne pas éclaircir la plus forte et la plus vraie. Un doute affreux me déchire le cœur... je m'abuse peut-être... Non, il n'y a pas de doute ;

j'en ai la fatale certitude. Romilde ne regarde pas mon époux avec cet œil indigné dont une fille regarde l'assassin de son père. Il lui parle avec douceur; il en parle avec intérêt. Il s'est laissé séduire, je ne dirai pas par la beauté, mais par la fausse douceur de cette perfide.— Ne cherchons point à pénétrer dans cet affreux mystère. Que Romilde s'éloigne de ces lieux pour jamais. — Mon sang se soulève lorsque je pense à elle. Fille détestée du cruel Alboin, dois-tu encore être ma rivale? —Taisons-nous, Almachilde vient; voyons si je me trompe.

SCÈNE III.

ROSEMONDE, ALMACHILDE, GARDES.

ROSEMONDE.

En écoutant ces cris de joie, en voyant flotter dans les airs vos étendards, je n'en doute plus, vous êtes vainqueur.

ALMACHILDE.

J'ai vaincu, j'ai écarté le danger, mais ce n'est pas à mon courage que je le dois. Ildovalde lui seul me donne aujourd'hui la victoire, la liberté, l'empire et la vie. Ce brave

guerrier m'a couvert de son corps : il a fait pour moi tant de prodiges de valeur, que je doute qu'il soit en mon pouvoir de le récompenser.

ROSEMONDE.

Si je ne me trompe, seigneur, je pense que votre bouillant courage vous a entraîné dans les lieux où le danger étoit le plus grand. Aviez-vous oublié les tourmens, les inquiétudes et les pleurs de Rosemonde? Vous savez combien je craignois l'excès de votre valeur; je me fiois cependant à la promesse que vous m'aviez faite, avant le combat, de ne point vous exposer imprudemment. Je vous en avois prié; vous me l'aviez juré. Dites-moi, que deviendrois-je sans vous? Le trône, la vie ne sont rien pour moi, si je ne les partage avec vous.

ALMACHILDE.

Je me souvenois de vous et de votre amour; mais je devois me montrer en même-tems digne d'être chef des Lombards, et votre époux, en courant affronter la mort. Comment faire oublier, si ce n'est avec le fer et sur le champ de bataille, le coup affreux que que ma main a porté....

ROSEMONDE.

Et quoi! vous vous repentez de m'avoir vengée?

ALMACHILDE.

Ah! oui. Ce n'est pas la vengeance qui me donne des regrets, mais la manière dont je l'ai exercée. Pour me laver de ce crime, j'avois besoin de répandre tout mon sang.— Cléfis et ses guerriers m'appeloient à haute voix traître et parjure. Ces noms que j'avois mérités, mais que je ne pouvois souffrir, retentissoient jusqu'au fond de mon cœur. Je ne le cache point, oubliant tout, excepté ma honte, je me précipite au plus fort du combat. Aveuglé par la rage et par le désespoir, je roule ma foudroyante épée: je donne aux ennemis la preuve que je suis plutôt guerrier que traître. — Un monceau de morts et de mourans s'élève bientôt autour de moi. Mon cheval blessé tombe; je me relève, mais mon pied glisse sur le sang, et je retombe.—Déjà l'ennemi se presse autour de moi et m'attaque. Je faisois en vain les derniers efforts pour me dégager; soudain, avec la rapidité d'un éclair, Ildovalde avec sa troupe, s'ouvre jusqu'à moi une route au milieu des lances, des épées, des cris, et du plus affreux car-

nage. Les ennemis s'éloignent; ils plient à droite et à gauche; déjà rompus et dispersés, ils prennent lâchement la fuite; mes soldats ayant repris courage, les poursuivent avec fureur; leurs épées font une vaste moisson de morts; c'est ainsi qu'un combat jusqu'alors incertain est changé en un horrible carnage.

ROSEMONDE.

Je respire enfin. Vous êtes sauvé; je ne craignois d'autre obstacle à votre victoire, que votre trop grand courage. Ildovalde étoit un des hommes les plus puissans de votre royaume; qu'il n'y ait à présent que vous au-dessus de lui.

ALMACHILDE.

Je lui dois d'autant plus de reconnoissance, qu'avant le combat, de vils délateurs avoient voulu me le rendre suspect. Il me disoit bien que nous ne devions pas attendre les secours incertains et tardifs d'Alaric. Son épée m'est plus utile que de semblables secours : je ne compte que sur lui; c'est lui qui a vaincu les ennemis et terminé la guerre. Un bruit qui n'est pas encore certain, annonce que Cléfis lui-même est son prisonnier; qu'il l'a blessé à mort, et même qu'il l'a tué. Je n'ai pas

voulu poursuivre les fuyards, je ne suis habitué à voir que le front de mes ennemis; le courage d'Ildovalde aura sans doute consommé leur défaite. Je n'en doute point, il a extirpé la racine de cette guerre.

ROSEMONDE.

Je suis affligée que, par leur lenteur, les troupes d'Alaric n'aient point pris part à cette victoire. Je suis cependant décidée à garder la foi que je lui ai donnée. Il peut une autre fois nous être utile, et, ce qui est plus important, il peut toujours nous nuire. Je veux lui donner Romilde; j'en ai déjà averti cette princesse. — Le croiriez-vous? elle ose refuser sa main à Alaric.

ALMACHILDE.

(A part.) Puis-je espérer?... (Haut.) Mais croit-elle que sa résistance....

ROSEMONDE.

Oui. — Mais envain elle refuse cet hymen; je lui ai donné l'ordre de partir au lever du soleil. J'aimerois mieux perdre mon trône que de trahir ma foi.

ALMACHILDE.

Quoi!... vous n'avez pas pitié de cette malheureuse orpheline?...

ROSEMONDE.

Pitié d'elle!... de qui est-elle fille? qu'entends-je? La fille du meurtrier de mon père ne doit-elle pas être malheureuse?

ALMACHILDE.

Je ne crois pas que nous devions abuser de notre victoire, en exerçant sur Romilde des actes de violence. Elle est l'unique rejeton du roi des Lombards; nous sommes encore mal affermis sur le trône; les peuples conservent le souvenir des vertus guerrières et des exploits rapides d'Alboin, leur souverain légitime. Sur ses pas victorieux, ils ont envahi, mis en servitude ou brûlé les états baignés par le Pô et entourés par l'Appenin, les Alpes et la mer Adriatique. Le meurtre de ce grand roi nous a laissé un grand fardeau, a excité contre nous beaucoup de haines, et nous a exposés à de grands périls. La populace qui, fatiguée du pouvoir absolu, avoit osé lever l'étendard de la liberté, étoit facile à réprimer, parce que les guerriers ne veulent obéir qu'à un seul chef. Mais si les soldats voient outrager la fille de leur ancien roi, qui nous répondra d'eux? Et, sans eux, dites-moi, que deviendrons-nous?

ROSEMONDE.

Il est nouveau pour moi, j'en conviens, que dans une affaire d'état, vous ayez une autre volonté que la mienne. Je vous laisse le soin de la guerre ; voudriez-vous m'enlever ceux de la paix dans l'intérieur de ma cour ? — Mais, venez prendre quelque repos, après tant de fatigues. Vous êtes mon défenseur contre les attentats de nos ennemis ; mais tout autre soin, moins noble et indigne d'un guerrier, ne doit appartenir qu'à moi seule.

FIN DU PREMIER ACTE.



ACTE SECOND.

SCÈNE Ire.

ALMACHILDE, ILDOVALDE.

ALMACHILDE.

Venez, Ildovalde, soutien de ma gloire et de ma puissance ; embrassez-moi. J'avoue qu'il n'y a pas de récompense qui puisse égaler le service que vous m'avez rendu. Cependant si je puis....

ILDOVALDE.

Seigneur, si, sous vos étendards, j'ai aujourd'hui combattu les enseignes rebelles de Cléfis, ne m'en faites aucun mérite ; dès mes plus jeunes ans, j'appris de mon père que la cause la plus juste étoit celle du roi, quel qu'il fût.

ALMACHILDE.

Votre langage modeste prouve les sentimens élevés qui vous animent. Je le sais, un homme tel que vous, prêt à tout entreprendre, estime peu ce qu'il a déjà fait. Mais

que pouvez-vous faire de plus? Vous avez entièrement dispersé ou fait périr ces lâches ennemis à qui la terreur a donné des aîles. Hors d'haleine, je vous ai laissé les poursuivre : je savois que mon glaive étoit inutile par-tout où vous employez le vôtre.

ILDOVALDE.

La fortune a voulu me favoriser. Cléfis dans les fers est actuellement en votre pouvoir. Il est frappé d'un coup qui n'est pas mortel ; quand il a été blessé, le courage de ses soldats sembloit se ranimer, mais il s'est éteint bientôt ; toute leur valeur est tombée avec leur chef.

ALMACHILDE.

Ildovalde, mettez ma reconnoissance à l'épreuve. Existe-t-il dans le monde une chose que vous desiriez ? Ah ! parlez, je n'ose rien vous offrir ; mais vous pouvez seul me dire quelle est la récompense digne de vous.

ILDOVALDE.

Prince, je ne veux point vous faire de vaines démonstrations d'attachement, parce qu'en effet je ne suis pas votre ami. Aujourd'hui, j'ai moins entrepris votre défense que

celle du trône, dont l'existence dépend de votre vie. Les droits du sceptre me paroissent si sacrés, que je crois faire peu en leur dévouant mes jours; voilà pourquoi j'ai combattu pour vous. Vous le voyez, ce n'est point pour vous servir que j'ai pris les armes. Vous ne me devez donc rien, et je vous ai déjà affranchi du poids de la reconnoissance.

ALMACHILDE.

Plus je vous entends, plus je vous admire. Vous ne me vaincrez cependant pas dans cette noble contestation. Vous ne m'aimez pas, on me l'avoit déjà dit; néanmoins je vous ai confié le principal commandement de mon armée, et je n'ai pas douté de vous. Je ne vous blâme point d'avoir combattu, plutôt pour soutenir la majesté du trône, que pour me dérober au danger qui me menaçoit. Je sais que les moyens qui m'ont élevé au trône ne sauroient être approuvés par un héros tel que vous; je les condamne moi-même le premier; mais, généreux ennemi, vous savez quelle cruelle nécessité me contraignit de les employer. Vous m'avez connu lorsque je n'étois que sujet, et vous avez vu que j'étois digne d'être votre égal; alors je

peux le dire, vous ne me regardiez pas comme un traître. Ma renommée depuis a été souillée ; mais sachez, qu'au fond de mon cœur, je m'adresse des reproches plus cruels que ceux dont on m'accable. Je ne suis pas tranquille sur ce trône sanglant; et, quoiqu'une trahison ne puisse jamais être entièrement expiée, j'espère du moins en diminuer l'horreur.

ILDOVALDE.

Je croyois que la royauté avoit absolument corrompu votre cœur. Mais ce cœur est-il devenu plus pur? Vous avez des remords, et vous restez sur le trône!

ALMACHILDE.

Veux-je y rester? Déjà...

ILDOVALDE.

Vous savez que ce trône...

ALMACHILDE.

Je sais qu'il ne m'appartient pas....

ILDOVALDE.

Il faut donc...

ALMACHILDE.

Je puis me rendre aujourd'hui moins indigne du trône. Écoutez-moi ; et, après, si

vous le pouvez, refusez de me seconder...: Mais, où m'entraîne un desir aveugle? Je ne trouvois aucune récompense pour payer vos services, et déjà j'ose vous en demander de nouveaux?

ILDOVALDE.

Ah! parlez. Vous me donnez une assez grande récompense, si vous me jugez digne de n'en demander aucune. Que puis-je faire? Parlez.

ALMACHILDE.

Je ne vous le dirai qu'à la condition que vous m'apprendrez auparavant ce qui, dans le monde, peut vous rendre heureux. Si vous voulez une partie de mon royaume, si vous avez d'autres desirs, plus doux et moins ambitieux, ne me le cachez pas. Je sais que le bonheur ne consiste pas à régner; je sais que je préférerois, à ma puissance, d'autres biens plus précieux; je sens tout ce qui manque à mon repos. J'ai un desir auquel ma vie est attachée.—Plus j'y trouve d'obstacles, plus je brûle de l'exécuter.—Ouvrez-moi votre cœur; je puis servir vos desseins, et vous pouvez faire réussir les miens, sans vous écarter des lois de la justice.

ILDOVALDE.

Je parlerai, puisque vous le voulez. — Je ne desire point l'empire : vous n'auriez pas le droit de me le donner ; et de pareils dons sont toujours ensanglantés et suivis du repentir. Mais, puisque vous vous disposez à me confier les plus profonds secrets de votre cœur, je ne refuse point de vous ouvrir le mien. Ce que je desire, ne vous enlèveroit rien, et me seroit plus précieux que la vie.

ALMACHILDE.

Nommez-le ; il est à vous.

ILDOVALDE.

. . . . J'aime depuis long-tems. Rosemonde peut seule s'opposer à mon amour ; vous pouvez seul combattre son opposition.

ALMACHILDE.

L'objet de votre amour...

ILDOVALDE.

C'est Romilde.

ALMACHILDE.

Qu'entends-je ? vous aimez Romilde !

ILDOVALDE.

Oui. — Mais d'où vient ce grand étonnement ?

ALMACHILDE.

Votre amour m'étoit entièrement inconnu.

ILDOVALDE.

Pourquoi vous troubler, lorsque je vous l'annonce ?

ALMACHILDE.

Pardonnez, je ne suis point troublé. — Romilde! et vous l'aimez depuis long-tems?

ILDOVALDE.

Et quoi! mon amour vous déplaît-il ? ne me convient-il pas ? Si Romilde est du sang des rois, suis-je un soldat obscur? Rosemonde est fille d'un roi, et elle ne trouva pas indigne d'elle de vous donner sa main, à vous, qui étiez mon égal.

ALMACHILDE.

Est-il une alliance à laquelle vous ne puissiez prétendre ? — Mais, vous le savez, Rosemonde dispose de Romilde... et moi...

ILDOVALDE.

Rosemonde ne peut-elle donc rien faire pour vous, lorsque vous avez autrefois tant fait pour elle?—Il suffit. Je suis satisfait. Vous

avez récompensé mes services, comme un roi, en me faisant de vaines promesses.

ALMACHILDE.

Ne le croyez pas.... je veux... Mais, dites-moi, êtes-vous aimé de Romilde?

ILDOVALDE.

Romilde!... la voilà.

SCÈNE II.

LES PRÉCÉDENS, ROMILDE.

ROMILDE.

O ciel! qui vois-je avec Ildovalde? — Mes vœux sont déçus. — (à Almachilde.) Perfide! tu viens encore d'ajouter de nouveaux lauriers à ta couronne sanglante; la trahison vient aujourd'hui d'obtenir la victoire. — (à Ildovalde.) Mais vous, généreux guerrier, pourquoi employer votre bras redoutable au service de ce traître? Une si grande vertu devoit-elle prendre la défense d'un si grand crime?

ALMACHILDE.

Il est donc vrai, madame, que ni le tems, ni les soins que j'ai pris de vous, n'ont pu

calmer, ou du moins diminuer votre trop juste colère. Ildovalde qui m'a sauvé la vie, peut vous dire avec quelle ardeur je cherchois la mort sur le champ de bataille: il a eu tort de me sauver; je devois mourir, puisque ma victoire vous afflige.—Le ciel sait la pureté des vœux que je lui adresse aujourd'hui. Plût au ciel que ma main fût innocente, comme mon cœur l'est en ce moment! Ce n'est peut-être pas en vain qu'il m'a fait trouver la gloire et le triomphe dans les lieux où je cherchois la mort.

ILDOVALDE.

Romilde, ne m'accusez point d'avoir combattu. Cléfis n'avoit point pris les armes pour venger votre père; il déclaroit par-tout qu'il vouloit detruire le trône; j'ai combattu pour le trône.

ROMILDE.

Soit que Cléfis voulût rendre la liberté à cette nation opprimée, soit qu'il voulût s'emparer lui-même du trône, pour parvenir à son but, il employoit des moyens plus nobles que ceux de nos tyrans. Il s'étoit déclaré ouvertement, et il combattoit à la clarté du soleil. Si le destin vouloit qu'un usurpateur

montât sur mon trône vacant, cet honneur du moins ne devoit appartenir qu'au plus vaillant.

ALMACHILDE.

Est-il quelqu'un qui ose m'appeler lâche ? Qu'un autre se présente, et qu'il déploie, pour s'emparer du trône, autant de courage que j'en ai montré pour le défendre ! Ne me pardonnerez-vous jamais ? Je peux seul effacer le crime où j'ai été entraîné malgré moi. Il me sera doux de vous rendre heureuse, quand vous desirez ma perte. Je viens de défendre le trône vacant; il est le vôtre, je le sais; jamais je ne l'oublierai. Vous y seriez assise, si cela dépendoit de moi; mais Rosemonde s'en est emparée....

ROMILDE.

Que d'autres occupent ce trône souillé, qui fut le prix de la trahison. Rosemonde s'en est emparée; elle est digne de le partager avec toi. — Mais si ton repentir étoit vrai, si les sentimens de ton cœur coupable pouvoient s'accorder avec tes paroles, tu obtiendrois pour moi de ma cruelle marâtre, non l'empire, mais la liberté de disposer de moi. Je demande cette liberté ou la mort. La cruelle

Rosemonde n'a pas assouvi sa fureur, en assassinant mon père, elle veut encore me forcer à vivre, et à devenir l'épouse d'Alaric.

ILDOVALDE.

Qu'entends-je ?

ALMACHILDE.

Vous l'entendez, Ildovalde. Voyez pourquoi j'étois en doute sur votre proposition...

ILDOVALDE.

L'épouse du barbare Alaric !

ALMACHILDE.

Jamais.

ROMILDE.

Elle m'a promise à Alaric, pour prix des secours qu'il ne lui a pas donnés. Rosemonde, qui m'a enlevé mon trône et mon père, a engagé sa foi, et (qui le croiroit ?) elle ne veut point la trahir. Je dois demain, au lever du soleil, marcher à ces noces fatales ; mais ce jour affreux ne luit pas encore pour moi. — Ah ! si tu peux être moins barbare qu'elle ; si mon sort est assez affreux, pour que je sois obligée aujourd'hui de recourir à l'assassin de mon père, ah ! tâche au moins de t'opposer...

ALMACHILDE.

Ah ! Romilde, je vous jure que cet hymen ne s'accomplira pas.

ILDOVALDE.

Je le jure par cette épée. Rosemonde m'entendra.

ROMILDE.

La voilà. Elle vient furieuse.

SCÈNE III.

LES PRÉCÉDENS, ROSEMONDE.

ROSEMONDE (à Almachilde.)

Pourquoi restez-vous avec elle ? pourquoi prêtez-vous l'oreille à ses discours séditieux ? —Ce jour est un jour de joie ; pourquoi, braves guerriers, consumez-vous votre tems à entendre les éternelles plaintes de cette fille de la douleur ? — (A Romilde.) Vous soupirez, madame. Déjà, prompt à exécuter mes ordres, Raganse vous attend avec un cortège royal, pour vous conduire au monarque illustre dont vous allez partager le lit et le trône.

ALMACHILDE.

Mais, Alaric...

ROSEMONDE.

Eh quoi! ce prince n'est-il pas digne de sa main ?

ALMACHILDE.

Il est si cruel.

ROSEMONDE.

L'est-il autant qu'Alboin ? Romilde est d'un sang qu'aucune cruauté, quelle qu'elle soit, ne doit étonner.

ILDOVALDE.

Un tel hymen...

ALMACHILDE.

Malheureux pour nous-mêmes...

ROSEMONDE.

Vous déplaît-il ?

ALMACHILDE.

Elle refuse son consentement...

ROSEMONDE.

Si elle le refuse, je donne le mien.

ROMILDE.

Vous plaignez-vous de ce qu'il est moins cruel...

ROSEMONDE.

Vous lui croyez de la pitié, de la pitié pour vous ? Qu'osez-vous dire ? il ne sent pour vous aucune pitié...vous vous trompez...

ILDOVALDE.

Je sens pour elle toute la pitié qu'on peut sentir... je l'avoue, et je le prouverai, si vous m'y forcez. Peut-on voir traiter ainsi la fille d'un roi, sans éprouver dans son cœur ?..

ROSEMONDE.

Que tout homme ait pitié d'elle, excepté Almachilde.

ILDOVALDE.

Si vous conservez encore la mémoire des lauriers qu'aujourd'hui j'ai mis à vos pieds, vous écouterez mes conseils, Rosemonde. Vous vous exposerez à un grand danger, si vous outragez Romilde.

ALMACHILDE.

Oui, à un grand danger.

ILDOVALDE.

Vous êtes prudente, et vous consentirez...

ROSEMONDE.

Romilde est prudente aussi, et elle m'o-

béira. Conservez vos conseils pour d'autres. Vantez-vous déjà vos services? qu'avez-vous fait? votre devoir.— Mais vous, seigneur, osez-vous combatre mes volontés, et me le dire? Dois-je, en présence de Romilde, parler avec vous des affaires d'état? Venez, laissez-lui le tems de réfléchir; la crainte lui donnera de meilleurs conseils.— Romilde, vous m'avez entendue; ou vous partirez sans résistance avec l'escorte dont Raganse est le chef; ou si vous vous y refusez, il vous traînera près d'Alaric.

SCÈNE IV.

ILDOVALDE, ROMILDE.

ILDOVALDE.

Vous entraîner, Romilde!... Ah! je mourrois plutôt que de vous perdre...

ROMILDE.

J'ai perdu toute espérance depuis que j'ai vu mourir mon père, et depuis que j'ai été livrée à l'indigne marâtre qui me persécute. Je n'ai plus d'espoir que la mort.

ILDOVALDE.

Mais tant que je respire...

ROMILDE.

- Croyez-moi, je n'ai plus d'autre espoir. Plus que vous ne pensez, je suis disposée à la mort. Je desirois vous voir encore une fois, et vous témoigner mon amour, en vous donnant le dernier adieu.

ILDOVALDE.

Arrêtez. Vous m'aimez, je vous aime, et vous voulez mourir! Tant que je respire, et que je suis armé d'une épée, pouvez-vous former ce vœu? Mon ame est, comme la vôtre, livrée à la plus affreuse douleur; mais je ne désespère pas.

ROMILDE.

Et d'où pouvez-vous espérer mon salut?

ILDOVALDE.

Ne puis-je pas vous arracher à vos tyrans?

ROMILDE.

Oui, vous le pouvez; mais qu'arrivera-t-il? Ils ont l'empire, et leur pouvoir leur donne mille moyens de nous perdre. La haine de Rosemonde est en même-tems cruelle et prudente. Pourrez-vous l'éviter?.. Et si je retombe entre ses mains.... Ne vous flattez

point d'un trompeur espoir; je ne peux, qu'en mourant, vous conserver la foi que je vous ai donnée. Réservez votre vie, votre valeur et votre épée, pour venger l'ombre irritée de mon père... et la mienne. Vivez, je vous laisse à venger un roi trahi, un père, et une amante fidelle.

ILDOVALDE.

O ciel! qu'entends-je ? Vous me déchirez le cœur... Si je vous perdois... Il est vrai que je ne respire que pour la vengeance; mais j'espère que vous-même vous la verrez s'accomplir, et appaiser l'ombre de votre père et de mon roi. Je n'ai point la puissance royale; mais l'effroi que mon nom inspire dans ces lieux, peut me seconder; je suis chéri des plus braves guerriers, et je ne m'inquiète pas du peuple. J'ai combattu autrefois sous les enseignes d'Alboin; mes partisans sont nombreux dans l'armée, et tous les Lombards m'ont vu dans la dernière bataille. La mémoire d'Alboin est par-tout révérée, et vous êtes sa fille unique. — Quand cela ne seroit pas, parmi tous ces guerriers qui se préparent à vous livrer, malgré vous, à Alaric, en est-il un seul, nommez-le moi,

qui soit enflammé d'une ardeur et d'un courage comparables aux miens ? Je vous aime d'autant plus, que votre marâtre vous abhorre. Au moindre signal que vous me donnerez, je courrai affronter la mort pour vous, et la recevoir ou la donner.

ROMILDE.

Amour sans exemple ! — Mais quelle que soit sa force, pourra-t-il l'emporter sur la haine cruelle de Rosemonde ?

ILDOVALDE.

Ne croyez point que je m'aveugle ; j'ai des raisons pour compter sur le succès. Vous savez qu'Almachilde a osé s'opposer à cet hymen cruel.

ROMILDE.

Et que pouvez-vous espérer de lui ?

ILDOVALDE.

Si je suis obligé, pour vous sauver, de m'abaisser à l'artifice, je compte beaucoup sur le roi. Je vois bien que sa coupable épouse lui est devenue odieuse. Il me paroît encore capable d'éprouver des remords. La crainte qu'il a de la reine le rend seule incertain. Je peux le porter à empêcher, par des actions,

ce qu'il n'oseroit empêcher par des paroles. Je puis, par mon courage, raffermir le sien qui chancelle encore.

ROMILDE.

Vous connoissez mal Rosemonde. Croyez-vous que la force puisse être un obstacle à ses volontés? J'ai adressé mes prières à Almachilde (et je m'en repens), pour qu'il me servît auprès de la reine. Insensée que j'étois! Un homme qui s'est vendu, ainsi que sa renommée, à une femme coupable, qui, aussi aveugle qu'infâme dans son obéissance pour elle, lui doit tout, n'est soutenu que par elle, pourra-t-il combattre ses vo-vontés et me défendre?

ILDOVALDE.

Avant la nuit, soit par des prières, soit par des menaces, soit par des actions, je ferai ce qui me sera inspiré par le hasard et par mon amour. Il me reste encore assez de tems. Je saurai bientôt si je dois me fier à d'autres ou ne me fier qu'à moi-même. Je reviendrai ici; s'il ne nous reste d'autres ressources que la mort, nous mourrons ensemble. Je recevrai alors le dernier adieu

que vous vouliez me donner ; mais à peine l'aurai-je reçu, qu'ivre d'amour, de vengeance et de colère, je m'ouvrirai aux enfers un passage sanglant. — Mille morts précéderont la mienne. On ne pourra pas jouir de notre ruine. Entre le trône et vous, je ne vois que Rosemonde.

ROMILDE.

Et Almachilde...

ILDOVALDE.

Almachilde ! Aujourd'hui mon épée lui a sauvé la vie ; s'il est ingrat, elle pourra la lui enlever. Le tems et le hasard régleront mes actions. Cependant, j'ose vous promettre un prompt retour, une foi éternelle, et la vengeance de votre père égorgé.

ROMILDE.

Je ne veux pas arracher de votre cœur une si douce espérance ; je ne conserve que celle de vous revoir ; elle me soutiendra. N'espérez pas que je vive, si je ne puis me donner à vous ; et ces liens, hélas ! pouvons-nous nous flatter de les former ? — Je vous en conjure, ne tardez point à revenir.

ILDOVALDE.

Votre profonde douleur me fait trembler.

Je ne vous demande pas de vivre; mais seulement de différer votre mort, jusqu'à ce que vous n'ayez plus d'autre ressource. Jurez-le moi.

ROMILDE.

Je le jure.

ILDOVALDE.

J'en crois ce serment. Je cours tout disposer, et je reviens à l'instant.

FIN DU SECOND ACTE.

ACTE TROISIÈME.

SCÈNE Ire.

ALMACHILDE, ROMILDE.

ALMACHILDE.

...PARDONNEZ, madame, si j'ose vous demander un secret entretien. Mais il m'importe trop de vous faire connoître combien mes sentimens pour vous diffèrent de ceux de votre cruelle marâtre.

ROMILDE.

Le croirai-je? Ah! si tu disois la vérité!... Mais quoi! suis-je assez malheureuse pour être obligée de recevoir quelque chose de toi? — Sort affreux! je suis dans cette horrible nécessité. — Obtiens qu'on ne me parle plus jamais d'hymen; je te devrai peut-être mon bonheur.

ALMACHILDE.

Je suis prêt à vous rendre un service bien plus important. — Vous seriez l'épouse d'Alaric, de ce barbare qui eut deux femmes, et

qui fit périr l'une par le poison, et l'autre par le fer! O ciel! vous qui devriez être le prix des plus douces vertus et du plus tendre amour! vous dont les regards seuls suffiroient pour rendre heureux tout ceux qui vous environnent! — Non, tant que je respirerai, cet hymen ne s'accomplira pas. Je l'empêcherois quand même vous y consentiriez; jugez si je dois le souffrir quand, par la plus indigne violence, on veut vous y contraindre. Avant les menaces, Rosemonde m'entendra employer les prières et les raisons; si elle ne cède pas, j'emploierai la force. Si elle n'abandonne point son coupable projet, je saurai l'y contraindre. Vous n'avez pas, madame, non vous n'avez pas un plus ardent défenseur que moi. Ou vous resterez dans ce palais, ou je perdrai le sceptre et la vie.

ROMILDE.

Pourquoi cette générosité que je n'attendois pas?

ALMACHILDE.

Je n'éprouvai jamais de plus cruel tourment que celui d'être haï de vous.

ROMILDE.

Mais, puis-je jamais cesser de te haïr?

Mon père, qui n'est pas vengé, ne doit-il pas entretenir ma haine ?

ALMACHILDE.

O ciel ! ce n'est pas moi qui l'ai immolé ; c'est Rosemonde.

ROMILDE.

Tout le monde sait que ses menaces t'ont forcé à partager cette affreuse trahison : mais elle t'avoit donné le choix, entre mourir, ou donner la mort à ton maître. Il est vrai, qu'ignorant ses desseins, tu avois déjà, sans le savoir, souillé le lit du roi : mais tu devois laver ce crime avec ton sang, et celui d'une femme impudique : c'étoit le seul moyen de l'effacer, et tu as osé l'effacer par un crime plus grand ! Tu devois subir la mort que tu as donnée à mon père, et cependant tu te reposes encore dans son lit profané ! Né sujet, tu possèdes encore l'épouse et le trône sanglant de ton maître ; et tu te vantes d'avoir un cœur généreux, tu parles d'humanité ! Tu veux que j'y croie ; tu oses espérer que ma haine diminue. — De tels souvenirs peuvent être ensevelis dans la nuit du silence ; je peux les taire. — Dérobe-moi aujourd'hui au dernier

malheur qui me menace, et peut être pourrai-je te regarder comme un libérateur. Mais si je réfléchis sur tes autres actions, qui puis-je voir en toi, que l'assassin de mon père ?

ALMACHILDE.

Eh quoi! mes remords, mes pleurs, mon repentir, ne pourront-ils calmer votre courroux ?

ROMILDE.

Pourquoi crains-tu mon courroux ? Puis-je jamais te nuire ? Que t'importe ma haine ? Que sert de flatter la fille désarmée d'un roi assassiné ?

ALMACHILDE.

L'homme peut tomber dans beaucoup d'erreurs ; mais il faut distinguer du crime la douleur de l'avoir commis. Vous ne savez pas quel est le noir chagrin qui me consume ... Si vous le saviez ... J'y suis plongé depuis le moment où j'habite ce fatal palais baigné sans cesse de vos larmes. Je vous vois douce, dans votre colère, modeste dans votre affliction, courageuse dans votre malheur ... Le cœur le plus dur pourroit-il s'empêcher de sentir de la pitié pour vous ?

ROMILDE.

Ta pitié! il m'est trop cruel de l'inspirer.... Malheureuse que je suis! je ne dois cependant pas la dédaigner.

ALMACHILDE.

Avant que je n'aie aucun droit à votre reconnoissance, dites-moi: la réputation de cruauté d'Alaric est-elle la seule cause qui vous porte à rejeter son hymen?

ROMILDE.

La fille d'Alboin ne s'abaisse-t-elle pas assez, en acceptant tes secours? Faut-il encore qu'elle te révelle les secrets de son cœur?

ALMACHILDE.

Vous avez donc une raison qui vous force à me les cacher? Peut-être le moyen de vous servir...

ROMILDE.

Et si j'avois une autre raison... Mais, que dis-tu? Ici je naquis, ici je desire rester près de la tombe de mon père; voilà cette raison que je te cachois. Désormais je n'ai d'autre desir que de mourir; mais ici la mort me semble moins cruelle; je te demande ce

bienfait, léger pour vous, mais important pour moi.

ALMACHILDE.

La mort ! Ah ! Romilde, je vous le répète, vous demeurerez dans ces lieux : je dis plus, j'espère que vos droits sacrés y seront reconnus. Si je ne peux vous rendre votre père, je peux du moins vous rendre son trône. Je le dois, je le veux, et je vous donnerai des preuves incontestables de ma sincérité... Vous saurez que votre image.... adorée.... profondement gravée dans mon cœur...

ROMILDE.

Qu'entends-je ? Quels regards ! Que prétends-tu me dire ?

ALMACHILDE.

... Ce que je ne peux plus vous cacher... ce que vous devez lire sur mon visage tremblant.... Je brûle... depuis long-tems pour vous...

ROMILDE.

Malheureuse ! qu'entends - je ? Qu'oses - tu me dire ? Cruel destin, me réservois-tu à un pareil outrage ?

ALMACHILDE.

Si mon amour pour vous est un outrage, je saurai me punir...

ROMILDE.

Lâche... et tu oses donner le nom de vertu à ton infâme passion?

ALMACHILDE.

O ciel! Ecoutez-moi. Mon amour est affreux.... Mais vous en verrez les effets. Je ferai tout pour vous, je ne demande rien...

ROMILDE.

Arrête. Teint encore du sang de mon père, tu me parles d'amour! à moi! — Tu es l'époux de Rosemonde, et tu n'es digne que d'elle.

ALMACHILDE.

Je ne mérite pas ce nom exécrable.... Un ascendant invincible m'entraîne près de vous... Je tombe à vos pieds; je ne les quitterai pas...

ROMILDE.

Lève-toi, sors... Mais je vois venir quelqu'un qui éteindra cette flamme.

ALMACHILDE.

Que vois-je?

SCÈNE II.

LES PRÉCÉDENS, ROSEMONDE.

ROSEMONDE.

C'est moi que vous voyez, perfide. — Vous êtes tous les deux aussi infâmes l'un que l'autre. Il m'est affreux d'avoir la certitude de votre trahison; mais je n'en souffrirai pas seule. Je viens rompre vos trames coupables. — Ingrat! est-ce la récompense que tu me donnes? — Et vous, avec votre fausse vertu...

ROMILDE.

Réservez pour lui tous ces reproches, il les mérite seul; lui seul est un lâche, un traître; et il vous garde la foi que vous méritez, la foi qu'un coupable doit à sa complice. Je ne suis point perfide; sous un faux prétexte, il m'a entraînée dans ces lieux.

ALMACHILDE.

Puisque vous m'avez surpris, je ne veux rien vous cacher; j'aime, j'adore Romilde; et ce n'est point une flamme dont je doive rougir. Cherchez dans votre cœur, et vous y trouverez la raison qui m'empêche de par-

tager votre horrible amour. Moi qui n'étois pas né pour les forfaits, pouvois-je aimer celle qui m'a entraîné au crime ? La distance entre Rosemonde et Romilde est immense, et vous le sentez. J'aime Romilde, et j'abhorre les traîtres. Je sais où peut m'entraîner votre fureur jalouse; vous ne m'êtes que trop connue. Puissé-je mourir comme le père de Romilde! Puissé-je, en expirant, appaiser son juste courroux! Pourquoi me suis-je uni à vous par des liens sanglans? Si je ne vous avois pas connue, je ne serois pas devenu traître et régicide; je ne me serois pas fermé pour jamais le cœur de Romilde.

ROMILDE.

Je te haïrois quand tu ne serois pas l'assassin de mon père, quand tu n'occuperois pas son trône, quand tu ne serois pas l'époux de Rosemonde. Il faut bien un autre cœur que le tien pour me faire éprouver l'amour. Le meurtre de mon père te rend moins coupable à mes yeux, que la bassesse de trahir une épouse, quelle qu'elle soit. C'est à Rosemonde que tu dois le trône; c'est elle qui t'a tiré de l'obscurité: le sang que vous avez versé, vos communs forfaits devoient vous lier ensemble

par des nœuds éternels. Je déteste toutes les trahisons, quand même elles devroient m'être utiles, et je déteste encore plus les traîtres. J'ai dans mon sein un plus noble feu, dont je suis loin de rougir; prête à mourir, et non à cesser d'aimer....

ALMACHILDE.

Vous aimez.

ROMILDE.

Ildovalde.

ALMACHILDE.

Ah! voila le coup qui me tue.

ROSEMONDE.

Dites-vous la vérité? Aimez-vous Ildovalde?

ROMILDE.

Oui, je l'aime d'un amour qu'il ne vous est pas permis de concevoir. Aucun remords ne nous tourmente; nos ames n'ont d'autre desir que de se surpasser en amour; je lui conserve ces tristes jours, pendant lesquels je me repens de survivre à mon père; il me conserve sa vie, sa haute renommée, et son invincible bras. Mais, quand notre espoir seroit vain; quand nous ne pourrions ni nous sauver, ni nous venger, nous serions encore moins mal-

heureux que vous. La mort nous resteroit; elle seroit noble, parce que jamais la vertu ne s'abaisse devant le crime; elle seroit heureuse, parce que nous la partagerions, et qu'elle ne seroit empoisonnée ni par les remords, ni par la crainte; enfin, elle seroit préférable à votre horrible vie.

ROSEMONDE.

Il suffit, sortez. — Vous saurez bientôt votre sort.

SCENE III.

ROSEMONDE, ALMACHILDE.

ROSEMONDE.

Perfide! parjure! je puis enfin te parler sans contrainte. Tu aimes une autre femme que moi. — Mais le ciel a pourvu à ma vengeance, et tu as obtenu le retour que tu mérites. Eh! qui pourroit supporter ton amour, si ce n'est celle qui est ta complice? — Romilde m'est presque devenue chère depuis que je l'ai entendue t'accabler d'outrages. — Que ne puis-je te haïr, comme elle te hait! Est-ce ainsi que tu me récompenses de tout ce que tu me dois? Est-ce ainsi que tu

me traites, moi qui ai daigné du haut du trône abaisser mes regards jusqu'à toi? Parle... que pourras-tu me dire pour te justifier?

ALMACHILDE.

Me justifier! On ne cherche d'excuse que pour les crimes. Aimer la vertu la plus pure, c'est une gloire pour moi, ce n'est pas un crime.

ROSEMONDE.

Tu ajoutes ainsi l'outrage à la trahison.

ALMACHILDE.

Vous appelez outrage, l'hommage que l'on rend à la vertu, je le sais. Mais quoi! dois-je moins l'apprécier où je la trouve? Romilde me hait, je l'ai trop entendu; elle aime Ildovalde... J'en ressens une douleur à laquelle nulle autre ne peut être comparée. J'apprends que mon espérance est vaine; je vois qu'elle ne pourra jamais répondre à mon amour. — Cependant, je ne puis cesser de l'aimer. — Vous ne pouvez vous plaindre que j'ai trahi ma foi, vous qui savez comment et dans quel lieu je vous l'ai donnée. Ne vous souvenez-vous pas que vous m'avez forcé à recevoir la mort ou à la donner; que vous avez armé ma main tremblante du fer homicide? Ne vous

en souvenez-vous pas ? Au milieu des trahisons, des cris funèbres et du sang répandu, vous m'avez promis de l'amour, et vous m'avez demandé de l'amour ; mais ses feux peuvent-ils s'allumer à l'autel de la haine ? Je fus coupable, je l'avoue ; ah ! pouviez-vous compter sur une foi demandée et promise dans un si horrible moment ?

ROSEMONDE.

Oui, je me trompai. Je devois savoir qu'un traître n'a jamais dans le cœur une seule trahison. Je devois me servir de ton timide courage pour ma vengeance, et appaiser ensuite l'ombre de ton maître, en t'immolant. C'éto la récompense qui t'étoit due; je ne devois te donner ni ma main, ni mon lit, ni mon trône, ni mon cœur...

ALMACHILDE.

Ce repentir est digne de vous. — Ce que vous n'avez pas fait alors, ne pouvez-vous le faire en ce moment ? Trouvez un autre Almachilde, et traitez-moi comme votre premier époux. Ce fer qui est encore teint du sang d'Alboin, plongez-le dans mon cœur. Je mérite cette punition, non pour vous avoir trahie, ce qui n'est pas un crime, mais pour vous avoir

servie; ce qui est un affreux forfait. Mais avant que le juste ciel ait décidé lequel de nous deux doit punir l'autre, je le jure par l'ombre d'Alboin, vous ne ferez aucune violence à Romilde. — Cependant, on verra qui d'Ildovalde ou de moi est plus digne d'elle, et qui brûle d'un plus ardent amour. On verra lequel des deux a une volonté plus forte, et osera le plus entreprendre pour posséder Romilde.

SCÈNE IV.

ROSEMONDE (*seule.*)

Que peux-tu entreprendre? — A-t-on jamais vu une pareille audace? — Mais que ne peut-il, lorsque moi-même je lui ai confié le commandement de l'armée? Perfide! tu as connu ce que je suis, et non ce que je puis être. — Et je t'aimois! Je ne t'aime plus, tu le verras. — Fureur, haine, cruelle jalousie, fier ressentiment, sentimens qui vous confondez, sortez tous de mon sein. Reste seule, ô vengeance! reste, et remplis tout mon être, si tu fus toujours ma première et unique divinité. — Mais je consume le tems en de vains discours. Il faut prévenir le traître, lui

enlever tous les moyens qu'il peut avoir ; la première... Mais que vois-je ?

SCÈNE V.

ROSEMONDE, ILDOVALDE.

ROSEMONDE

Le ciel vous amène ici ; venez, Ildovalde ; vous serez le vengeur de mes affronts. J'espère que vous pourrez en même-tems travailler pour votre bonheur et pour ma vengeance. Vous aimez Romilde, et vous en êtes aimé, je le sais et j'en ressens une joie inexprimable. Mais vous ne savez pas que le perfide Almachilde, celui pour lequel vous avez exposé vos jours, à qui vous avez prodigué vos secours généreux, que ce traître est parjure envers moi, ingrat envers vous, qu'enfin il aime Romilde.

ILDOVALDE.

Le traître ! il mourra de ma main.

ROSEMONDE.

Il l'aime d'un amour furieux ; il trahit pour elle les devoirs les plus sacrés ; il est prêt à se livrer aux plus affreux excès; il s'en vante, et

je le crois. Il est vrai que Romilde l'abhorre, qu'elle lui a juré une haine éternelle, qu'en ma présence, elle a déclaré son amour pour vous, et qu'elle a dit que la mort lui paroîtroît douce... Mais Almachilde s'est irrité; les obstacles l'excitent d'avantage à satisfaire son indigne passion. Qui le retiendra, si ce n'est vous? Vous vous opposerez à ses criminels desirs; vous vous le devez à vous-même, et je vous l'ordonne. — Qu'il ne soit plus parlé de donner un autre époux à Romilde; elle sera unie à vous, et jamais à Alaric. Mon ancienne haine cède à celle qu'Almachilde m'inspire. Que Romilde soit heureuse avec vous, je vous la donne; éloignez-là pour jamais de mes yeux.

ILDOVALDE.

Romilde m'appartient, ô bonheur! — Elle m'appartient; mais qui remplira ma juste vengeance?

ROSEMONDE.

Rassemblez vos fidèles guerriers; armez-les à l'instant; employez les menaces, la ruse et la force. A quelque prix que ce soit, arrachez votre amante au tyran; laissez-moi ensuite le soin de votre vengeance. Que le traître se voie enlever sa proie; qu'il la voie entre les

bras de son rival heureux ; qu'il s'en irrite, qu'il s'en désespère, et que ce soit en vain...

ILDOVALDE.

Mais quoi ! Déjà Romilde est-elle en son pouvoir ?

ROSEMONDE.

Il est averti ; il n'est ni moins hardi, ni moins ardent que vous.

ILDOVALDE.

Il m'est inférieur en tout.

ROSEMONDE.

Vous devez donc le prévenir, le vaincre. Je laisse à votre choix tous les moyens ; vous ne voudrez pas exposer l'objet de votre amour au hasard des évènemens.

ILDOVALDE.

Il m'en coûte d'employer la ruse ; c'est en cela seul qu'Almachilde me surpasse. Veillez cependant sur lui ; je vole au camp ; je rassemble des forces ; et, en peu d'instans, je reviens près de Romilde...

ROSEMONDE.

Hâtez-vous ; sachez penser à tout et tout prévoir ; employez la ruse et la force ; vous

brûlez d'un ardent amour, je n'ai rien à vous dire de plus. Volez et revenez.

SCÈNE VI.

ROSEMONDE (seule.)

Pendant son absence, je vais tout préparer. — Mais veux-je, en couronnant son amour, rendre heureuse celle que j'abhorre? — Heureuse! — Ne te flatte pas de l'être. — Je vis encore.

FIN DU TROISIÈME ACTE.

ACTE QUATRIÈME.

SCÈNE Ire.

ROMILDE, ILDOVALDE.

ROMILDE.

J'AI vu Rosemonde. Puis-je croire ce qu'elle m'a dit ?

ILDOVALDE.

Tout est prêt ; vous êtes sauvée, si vous consentez à me suivre au commencement de la nuit. A peine sortis de cet affreux palais, nous trouverons une escorte de mes meilleurs guerriers ; alors notre fuite sera facile.

ROMILDE.

O mon fidèle appui !... qui l'auroit cru jamais ? Je devrai mon bonheur, ma vie à celle dont j'attendois la mort comme la plus légère vengeance ! Un tel espoir peut-il entrer dans mon cœur ? Il n'y a qu'un moment, plongée dans un abîme de douleurs, je parviens subitement au comble de la félicité. Unie avec vous, libre de vous témoigner mon amour... Cela peut-il être vrai ?

ILDOVALDE.

J'étois sûr de vous acquérir d'une manière plus noble; mais j'ai choisi celle qui vous exposoit à moins de danger. Rosemonde, en cette occasion, vous sert beaucoup moins qu'elle-même; elle y est forcée par la nécessité. Je regrette de vous faire quitter ainsi votre royaume; mais quand je vous verrai en sûreté, je pourrai vous y ramener sous de meilleurs auspices.

ROMILDE.

Par-tout où vous serez, je trouverai un royaume. Mon bonheur est si grand, que je ne puis y croire... Mais peut il égaler le chagrin que m'a causé l'affront que j'ai reçu? L'infâme Almachilde m'aime; je ne méritois pas cette indignité; les accens de son amour sont parvenus à mon oreille; malgré mon indignation, je les ai entendus...

ILDOVALDE.

Je devois mieux connoître ce lâche; mais je lui ferai payer cher les services que je lui ai rendus, la victoire que j'ai remportée pour lui, la vie et le trône que je lui ai conservés. Je dois le fuir dans ce moment; et je le fuirai, jusqu'à ce que vous soyez en sûreté.

ROMILDE.

Ah! vous ne savez pas quel coup mortel l'aveu de son horrible amour a porté à mon cœur. Il me semble que je suis moins digne de vous, depuis que j'ai eu le malheur de plaire à ce traître. — O combien je l'abhorre! — Rosemonde est la première cause de mes malheurs; elle m'a persécutée; elle m'a accablée d'outrages; je sens dans mon cœur un triste présage qui m'annonce que je ne puis espérer de lui devoir mon salut. Je sais que sa jalousie doit augmenter la haine que sa naissance et son crime lui ont inspirée contre moi; mais quels que soient les effets de sa fureur, je les trouverai moins cruels que la honte d'être aimée par ce monstre, et l'horreur de me l'entendre dire.

ILDOVALDE.

Le lâche paiera cher cet outrage; calmez-vous; vous n'avez pu éviter de l'entendre.

ROMILDE.

Je ne devois pas lui témoigner moins d'horreur qu'à son épouse. Je n'aurois jamais dû souffrir qu'il osât me montrer de la pitié pour mes maux; je n'aurois jamais dû le rendre

témoin de mes larmes, bonheur que j'ai toujours refusé à Rosemonde. Souvent le perfide me vit les yeux baignés de pleurs, et le cœur gros de soupirs ; ma douleur fit naître sa hardiesse.... Elle encouragea ses indignes feux... Je me repentirai toujours...

ILDOVALDE.

Bientôt vous serez loin de vous en repentir... Il pleurera son audace en larmes de sang. Qui pourroit jamais, Romilde, vous faire aucun reproche? Un seul de vos regards, où brillent la candeur de votre ame et la pureté de votre cœur, suffiroit pour vous justifier.— Il suffit.—Au commencement de la nuit, vous serez prête à me suivre ; n'ayez aucune autre idée, aucun autre soin. Évitez la vue d'Almachilde ; il ne faut lui laisser concevoir aucun soupçon. Fuyez aussi Rosemonde ; elle pourroit....

ROMILDE.

Je vous entends ; il faut prévenir le retour de sa haine pour moi.

ILDOVALDE.

Adieu. Un plus long entretien pourroit nous nuire.

ROMILDE.

Vous me quittez.

ILDOVALDE.

Dans peu d'instans, nous serons unis pour jamais.

SCÈNE II.

LES PRÉCÉDENS, ALMACHILDE, GARDES.

ALMACHILDE.

Arrêtez.

ROMILDE.

O ciel !

ILDOVALDE.

Qui vous amène ici ?

ROMILDE.

Entouré de soldats !

ALMACHILDE (à Ildovalde.)

Où portez-vous vos pas? Dois-je vous le répéter ? Arrêtez. Je ne viens point employer la force contre vous, quoique je le puisse ; je viens m'opposer à la violence que vous voulez exercer. Vous rassemblez en secret dans le camp vos plus fidèles amis ; dites-moi

pourquoi ? Peut-être voulez-vous trahir votre prince le même jour que vous l'avez vengé ?

ILDOVALDE.

Ne rappelez point que je vous ai défendu; c'est la seule tache imprimée à ma gloire ; ne le rappelez pas. Si elle peut être effacée, elle l'est certainement par la récompense que vous me donnez.

ROMILDE.

Perfide ! oses-tu paroître en armes devant moi, et affecter encore de la modération ?

ALMACHILDE.

Je n'en affecte point. Puisqu'avec des discours je ne puis vous prouver le sentiment que vous m'inspirez, je vous le prouverai par des actions.

ILDOVALDE.

Traître !

ROMILDE.

Et tu oses encore...

ALMACHILDE (à Ildovalde.)

Si vous consentez à ce que je vais vous proposer, je ne vous parlerai pas en roi; si vous vous y refusez, vous me réduirez à employer la force. Il n'est plus tems de mettre

un frein à la flamme qui me consume; je l'ai voulu en vain ; et c'est en vain que vous pourriez l'espérer! Je rougirois d'employer des moyens cachés pour acquérir Romilde ; mais je ne souffrirai jamais que vous employiez des moyens cachés pour la posséder. Vous cherchez à l'enlever; cet artifice est indigne de vous. Prenez des moyens plus nobles; je suis prêt, et je jure de ne point m'appuyer de l'autorité royale.

ILDOVALDE.

Si vous ne vous soutenez point par votre autorité usurpée, dites-moi quel sera votre appui? Entouré par vos infâmes satellites, osez-vous affecter les sentimens d'un cœur noble et généreux?

ALMACHILDE.

Je me suis fait accompagner de ces soldats pour vous saisir, si vous refusez de vous mesurer avec moi. — Voilà le cortège d'un roi; mais voilà l'épée d'un guerrier. Au signe que je leur ferai, ces soldats disparoîtront, et mon épée me restera seule. Je te porte le défi; que le plus brave de nous deux possède Romilde.

ILDOVALDE.

Meurs donc de ma main.

(Ils tirent leurs épées.)

ROMILDE.

Que vois-je ! Que faites-vous ? Arrêtez, Ildovalde. Ce traître mérite-t-il de se mesurer avec vous ?

ILDOVALDE.

—Vous avez raison. Enflammé de courroux, à quelle honte j'allois m'abaisser ?

ROMILDE (à Almachilde.)

Peux-tu braver, non-seulement le fer, mais les regards d'Ildovalde ? Quand même le sort injuste te donneroit la victoire, crois-tu que jamais je serois à toi ? Ne sais-tu pas que j'aime Ildovalde plus que moi-même, et que je t'abhorre encore plus que je ne l'aime.

ILDOVALDE.

Le plus fameux par ses exploits, ou le plus fameux par ses trahisons, doit-il la posséder ? Réponds.

ALMACHILDE.

Et quoi ! quand je consens à être ton égal ; quand je suis prêt à renoncer à mon pouvoir

pour me mesurer avec toi, tu oses répondre à un défi généreux par des paroles injurieuses? —Tu ne veux pas être mon égal; eh bien! ne le sois pas: comme roi, je vais punir l'audace d'un sujet rebelle. Pour atteindre à mon but, j'ai d'abord choisi les moyens les plus nobles; si tu m'y forces, je suis décidé à les employer tous: je ne céderai jamais Romilde. Je l'aimai le premier. Celui qui l'a outragée peut seule effacer son outrage; je peux la venger, lui rendre ses droits, son trône; tu ne peux, non plus que personne, lui offrir de si grands avantages.

ROMILDE.

Il est vrai que toi seul peux ajouter la perfidie à la perfidie. Va, traître, il suffiroit de ton ingratitude envers ton épouse pour te rendre exécrable à mes yeux. Je ne crains point la mort: que dis-je? J'aimerois mieux être l'épouse et la victime d'Alaric; j'aimerois mieux être exposée, comme une esclave, à toutes les fureurs de Rosemonde, que de t'avoir pour défenseur.

ILDOVALDE.

Apprends que tu ne m'as jamais fait un plus grand outrage, que quand tu as voulu me

regarder comme ton égal. — Ton fol amour ne m'a point offensé. Celui qui a partagé l'amour d'une Rosemonde est-il un rival que je puisse craindre ? — Ta lâche ingratitude ne m'offense pas plus ; j'y reconnois le véritable caractère de la royauté. — Fais tomber ma tête sur un échafaud par la main du plus vil de tes esclaves ; mais, cesse de m'appeler à un combat singulier : c'est en cela seul que tu m'offenses ; pour me mesurer avec toi, ai-je, pendant la nuit, trempé mon épée dans le sang d'un héros désarmé ?

ALMACHILDE.

C'en est trop ; ne veux-tu plus me combattre par des discours ? Ne veux-tu plus m'avoir pour rival ? Je redeviens ton roi. — Soldats, qu'on le désarme, et qu'on l'arrête.

ROMILDE.

Non....

ILDOVALDE.

Vile épée, qui as sauvé un tyran, sors de mes mains. — Je me suis moi-même désarmé ; nul n'auroit osé...

ROMILDE (aux soldats.)

Quoi ! vous souffrez que votre chef soit dans les fers ! — Lâches, écoutez-moi ; Alma-

childe... Suspends encore... Situation horrible! Écoute-moi.

ILDOVALDE.

Que faites-vous ? Pourquoi ces vaines prières ? — Vous m'aimiez, je vous aime : qu'avons-nous à craindre ?

ALMACHILDE.

Allez, soldats, éloignez ce traître de ma présence.

ILDOVALDE.

Je sors. Ton aspect est mon grand supplice. — Si je ne dois plus vous revoir, ô Romilde ! je vous donne le dernier adieu, et je vous fais le serment d'un amour qui me survivra...

SCÈNE III.

ROMILDE, ALMACHILDE.

ROMILDE.

Ildovalde, je veux mourir avec toi... Je veux te suivre. — Cruel, tu oses m'en empêcher ? Quoi qu'il puisse en coûter, je veux...

ALMACHILDE.

Souffrez que je vous retienne près de moi pour un instant...

ROMILDE.

O rage ! ô douleur ! — Laisse - moi près d'Ildovalde...

ALMACHILDE.

Ecoutez-moi.

ROMILDE.

Je t'ai déjà trop entendu. — Je veux suivre mon amant...

ALMACHILDE.

Vous voyez que vous ne pouvez le suivre. —Mais ne craignez rien ; je ne veux le priver ni de la liberté, ni de la vie ; peut-être même je vous le conserve malgré moi. Il ne subira ni une captivité cruelle, ni de mauvais traitemens, je vous le jure. Je me souviens qu'aujourd'hui il m'a sauvé la vie ; la violence qui lui a été faite ne sera que passagère.—Mais, ô ciel ! pouvois-je me laisser enlever le seul bonheur qui me reste, celui de votre vue ?

ROMILDE.

Tu me parles encore d'amour. — Ah ! que n'ai - je un fer pour me dérober à cette insulte ?

ALMACHILDE.

Excusez - moi, je ne vous en parlerai plus.

J'espère bientôt faire oublier à votre amant le léger malheur qu'il vient d'éprouver; et j'espère en même-tems m'acquitter de tout ce que je lui dois.

ROMILDE.

Tu affectes de la bonté, et tu n'en es que plus cruel. Que peux-tu lui donner pour t'acquitter avec lui ? Rends-nous la liberté ; ne te présente jamais devant nous ; voilà le don le plus précieux que tu puisses nous faire.

ALMACHILDE.

Je ne veux pas vous céder à un autre; mais veux-je employer la force pour vous posséder ?

ROMILDE.

Je le crois. Tant qu'il me restera un poignard, tu l'employerois en vain. N'espère pas me tromper; liée à mon amant par des nœuds indissolubles...

ALMACHILDE.

Je veux que vous disposiez de son sort, du mien et du vôtre ; mon cœur est incapable de feindre. Ne m'empêchez pas de vous servir, je vous en conjure. Je vous ai privée d'un père; et mes pleurs, mon repentir ne peu-

vent vous le rendre. Mais je veux aujourd'hui vous faire jouir de tous les autres biens que vous avez perdus. Rosemonde a imprimé à mon nom un opprobre éternel; à son seul aspect, l'incurable plaie que les remords ont fait naître dans mon cœur, devient plus vive et plus douloureuse. Tant que je partage le lit, le trône et l'amour de cette perfide, je suis odieux à tout le monde, et je me fais horreur à moi-même. Le tems est enfin venu...

ROMILDE.

Quel est ce tems qui est venu? Parle. — Digne de Rosemonde, et plus scélérat qu'elle, tu l'immolerois peut-être si je te l'ordonnois. — Mais apprends, perfide, que quelle que soit ma haine pour Rosemonde, je veux être vengée de toi, avant de l'être d'elle. Il est vrai que c'est elle qui conçut le projet d'assassiner mon père; mais ce projet, quel fut le lâche qui se chargea de l'exécuter? — A tes discours, je m'apperçois bien qu'il n'est pas difficile de t'entraîner aux plus grands crimes.

ALMACHILDE.

J'en ai commis un, il est vrai; mais je médite plusieurs actions dignes d'un grand cœur;

la première sera d'arracher de mon front cette couronne qui ne m'appartient pas, et de la placer sur le vôtre. Quoi qu'il en coûte, je soutiendrai vos droits, et je ferai courber devant vous l'orgueil de ceux qui osent vous opprimer. Quand vous serez tranquille sur le trône, je serai le plus humble, le plus soumis et le plus coupable de vos sujets; j'entendrai ma sentence de votre bouche; je verrai Ildovalde vous épouser, partager votre trône, et devenir mon maître. Rendu la fable du monde, je traînerai, si vous le voulez, des jours honteux; et au milieu de tant de tourmens, je n'aurai d'autre consolation dans le monde que celle de vous voir quelquefois. — Je pourrai expier ainsi un forfait...

ROMILDE.

Arrête. Je ne veux pas recevoir le trône de toi. Rends-moi d'abord mon amant, je le préfère à ce trône. Si tu me refuses, tu me verras mourir de ma main.

ALMACHILDE.

Votre amant sera donc pour moi le garant de votre vie. Il subira un supplice affreux, je vous le jure, si vous osez attenter à vos jours. Prenez garde.... J'abhorre déjà trop mon

rival... Mon cœur est en proie à une rage trop forte... Tremblez d'augmenter ma fureur. — Je ne vous demande rien que de me laisser vous servir, de me laisser vous rendre heureuse, en me livrant aux plus affreux malheurs... Et quelle récompense vous demandai-je? De diminuer un peu votre haine pour moi... Que vous le vouliez, ou que vous ne le vouliez pas, j'exécuterai mes projets.— Je cours tout disposer : peut-être mes actions vous appaiseront-elles plutôt que mes discours. Je vous laisse y penser. — Souvenez-vous que vous pouvez me rendre plus coupable, si vous vous obstinez à me reprocher sans cesse mon crime.

SCÈNE IV.

ROMILDE (seule.)

Malheureuse que je suis! quelles menaces il m'a faites! Où m'entraînent ma haine et ma colère? Mon amant est en sa puissance; je veux le sauver, quoi qu'il en coûte... Il faut feindre avec ce perfide... O ciel! s'il me trompoit... Mon sang se glace... Je tremble... Livré à un rival offensé, Ildovalde n'a pas un

fer pour quitter la vie avec courage... Je ne puis lui en donner un. Que dois-je faire ? de qui implorer le secours ?

SCÈNE V.

ROMILDE, ROSEMONDE.

ROSEMONDE.

Où est ce traître? — Il étoit avec vous ; où est-il allé ?

ROMILDE.

Apprenez...

ROSEMONDE.

Je sais tout. Ildovalde est dans les fers. Où est celui qui usurpe ainsi la puissance suprême dans mon palais ? Perfide ! il étoit avec vous.

ROMILDE.

Ecoutez-moi. Ah ! vous ne savez pas tout ; ses projets affreux ne vous sont pas connus ; je ne mérite pas le nom de perfide... Mais si vous le voulez, regardez-moi comme telle ; livrez-moi aux plus cruels supplices ; seulement, arrachez des mains du roi le brave Ildovalde.

ROSEMONDE.

Vous verrez bientôt si je saurai l'en arracher.

ROMILDE.

Ah! si vous l'entreprenez, j'adresse au ciel des vœux pour le bonheur de votre règne, pour que l'ombre de mon père ne trouble plus votre sommeil, et pour que le traître qui partage votre trône éprouve seul sa fureur. Mais si c'est une trop grande entreprise que de briser les fers de mon amant, faites du moins que, dans sa prison, il obtienne un glaive pour se dérober à la rage de son perfide rival. Faites, qu'en mourant, il sache que j'ai bravé les menaces d'Almachilde, et que, digne de mon amant, ne me fiant qu'à moi, frappée de ma propre main, j'ai rendu ici mes derniers soupirs, en prononçant son nom.

ROSEMONDE.

Vous l'aimez ainsi!... et il répond à tant d'amour! — O rage! et moi! — Vous reverrez bientôt votre amant délivré. — Allez, évitez ma présence; vous êtes assez vengée de moi. Je suis parvenue au comble du malheur, et je dois vous rendre heureuse... et je le dois!

ROMILDE.

Quoique la seule jalousie vous fasse agir en ma faveur, je n'en ai pas moins de reconnoissance pour vous, et je ne veux point vous cacher le péril affreux qui vous menace. L'ingrat Almachilde, ivre d'amour, veut vous enlever le sceptre, la liberté, et peut-être la vie ; il ose m'offrir ces dons infâmes...

ROSEMONDE.

C'est vous qui l'entraînez à tous ces crimes, perfide !..

ROMILDE.

Faites-moi donc mourir, et ne sauvez qu'Ildovalde.

ROSEMONDE.

Et c'est pour vous que le traître ose tenter une si grande entreprise ! Qui êtes-vous donc ? quel charme possédez-vous ? — Vous me trompez. O rage ! Etoit-ce à vous à me révéler cet horrible secret ? devois-je être sauvée par vous ? — Si le ciel aujourd'hui vous favorise, allez si loin de moi que je n'entende jamais parler de votre bonheur. Trop heureuse si je ne vous avois jamais vue ! — Sortez.

ROMILDE.

Mais...

ROSEMONDE.

Vous m'avez entendue. O rage ! ô mort ! il faut que moi-même je brise les fers de son amant.

FIN DU QUATRIÈME ACTE.

ACTE CINQUIÈME.

SCÈNE Ire.

ROSEMONDE, ALMACHILDE, SOLDATS.

ROSEMONDE.

Vous allez au camp?

ALMACHILDE.

Oui, mais j'en reviendrai bientôt.

ROSEMONDE.

Et moi, je vous attends, lorsque vous reviendrez vainqueur; ici je garde votre proie.

ALMACHILDE.

Ce n'est pas le moment de vous répondre. Je veux, avant tout, me montrer à Ildovalde.

ROSEMONDE.

Courez le combattre; j'ai brisé ses chaînes. — Vous avez voulu en venir avec lui à un combat singulier; si ses mains avoient été chargées de fers, comment auroit-il pu vous combattre? Il est en liberté, il vous attend; courez triompher de lui.

ALMACHILDE.

Je méprise également et mon rival, et le camp révolté, et vos lâches artifices. Vous m'avez enfin donné des motifs pour me déclarer ouvertement votre ennemi : vous avez rompu tous les liens qui m'attachoient à vous.

ROSEMONDE.

Revenez vainqueur, et je braverai encore vos menaces.

ALMACHILDE.

Je vaincrai ; le ciel m'en répond ; si je succombois, qui resteroit pour vous punir ?

SCÈNE II.

ROSEMONDE (*seule.*)

Va, je me fie encore plus au courage et à la fureur d'Ildovalde. — Perfide ! je regrette qu'une si noble main soit chargée de te punir. Mais quoi ! ma vengeance est-elle accomplie ? le sort des armes est douteux ; quoiqu'Ildovalde soit cher aux guerriers, il en est parmi eux plusieurs qui, dirigés par une lâche ambition, sont ses ennemis, et sont dévoués au roi. — Almachilde a autour de lui une troupe nombreuse ; son courage s'accroît par son in-

fâme amour... O ciel ! si la fortune qui toujours protège les méchans, lui étoit favorable... ne différons plus... une trop grande confiance pourroit me perdre. — Gardes, amenez ici Romilde, à l'instant même. — Ne la perdons pas de vue. Elle a causé nos discordes ; elle devient pour moi un gage de la paix. — Sera-t-elle donc la récompense du vainqueur? Si elle doit l'être, ce sera à moi à la lui remettre.

SCÈNE III.

ROSEMONDE, ROMILDE.

ROSEMONDE.

Avancez, fière princesse ; venez, vous serez en sûreté près de moi, pendant que l'on combat pour vous. Venez. Tremblez-vous ?

ROMILDE.

O ciel ! que dois-je attendre ? Toute la ville retentit de cris affreux qui pénètrent jusques dans ce palais... Mais quelle nouvelle colère se peint sur votre visage troublé ? il ne m'est plus permis d'espérer le bonheur... Ildovalde est-il en liberté ? voit-il encore le jour ? — Je vous en conjure, tirez-moi de ce doute affreux.

ROSEMONDE.

Puis-je éclaircir ce doute, quand je suis plongée dans un doute plus affreux ? Puissiez-vous toute votre vie souffrir les tourmens intolérables que vous me faites éprouver dans ce moment ! De toutes parts, on court aux armes pour vous mériter. Nouvelle Hélène, vous faites couler des flots de sang ; pour vous, les époux deviennent parjures, les hommes généreux, perfides, et les sujets, rebelles. — O vous qui êtes la cause de tant d'exploits ! venez, comme une reine, prenez place sur le trone ; venez, on combat en ce moment pour vous donner l'empire.... ou la mort.

ROMILDE.

Et quoi ! vous ajoutez la dérision à l'injure. N'êtes-vous pas fatiguée de m'accabler de tant d'outrages ?

ROSEMONDE.

Que dites-vous ? c'est moi seule qui suis outragée aujourd'hui. Vous êtes prête à recueillir le fruit de ma fureur, de la juste haine que j'ai pour vous, et de ma brûlante jalousie. C'est moi qui vous rendrai parfaitement heureuse ; c'est moi qui vous mettrai dans les bras d'un amant que vous adorez.—

Voyez combien mes discours sont encore loin des transports fougueux qui agitent inutilement mon cœur déchiré. — Vous pouvez rire de ma douleur. — J'ai déjà brisé les chaînes d'Ildovalde ; j'ai armé d'une épée son invincible main. — Il accomplit mes vengeances dans ce moment ; et il est trop vrai qu'il accomplit aussi les vôtres.

ROMILDE.

O ciel ! je t'implore, fais triompher mon amant. En le délivrant, madame, vous avez effacé votre premier crime. Un rayon d'espérance brille à mes yeux depuis que je sais qu'Ildovalde est en liberté, et qu'il a pris les armes. Rosemonde, que le ciel vous accorde une vie moins agitée !

ROSEMONDE.

Quel que soit l'évènement, je suis condamnée à une vie horrible. Jouissez de ma douleur, vous savez que j'ai joui de la vôtre ; jouissez, tant que je ne trouble point votre joie... Mais, peut être... Quels vœux portai-je au ciel !... Je ne sais... Mais tous les vœux que je fais, sont des vœux sanglans ;.. et je ne vois pas de sang qui puisse me satisfaire...

Pourrai-je souffrir que quelqu'un soit heureux, quand j'éprouve de si grandes douleurs? Je verrai.—Mais, qui s'approche...

ROMILDE.

Un détachement d'hommes armés... Ildovalde est à leur tête. O joie!

SCÈNE IV.

ROMILDE, ILDOVALDE, ROSEMONDE, SUITE D'ILDOVALDE.

ROMILDE.

Ah! venez, Ildovade; êtes-vous vainqueur? Suis-je à vous?

ROSEMONDE.

Avez - vous exécuté les ordres que je vous ai donnés? Le traître est-il mort?

ILDOVALDE.

Ce n'est pas contre lui que j'ai employé mon épée. En vain Almachilde combat; mes guerriers sont chargés de le vaincre, et ils l'arrêteront sans difficulté. Sa tête n'est pas due à l'épée d'un guerrier, mais à un infâme échafaud.—Je n'ai pensé qu'à vous, Romilde;

c'est à vous, la première, que j'ai consacré mon épée. Venez, je veux vous tirer de cet affreux palais. Mes soldats et moi, nous saurons vous frayer la route avec nos glaives. Venez avec moi, vous m'appartenez.

ROSEMONDE.

Arrêtez, elle n'est pas encore à vous. Arrêtez, c'est de ma main que vous devez la recevoir. — Romilde m'appartient, tant qu'elle est près de moi, et je lui défends de faire un pas. — Et vous, lâche, quand je brise vos fers, quand je vous promets de vous donner tout ce que vous desirez, vous refusez de servir ma fureur. Au lieu d'immoler votre rival, vous le fuyez. Vous venez, lorsqu'il vit encore, recueillir la récompense qui n'étoit due qu'à son trépas.

ROMILDE.

Arrachez-moi de ses mains, Ildovalde.

ILDOVALDE.

Allons. Cessez, Rosemonde, de la retenir; vous tenteriez vainement de mettre obstacle à son départ. Almachilde a un trop grand nombre d'ennemis; il s'en trouvera, n'en doutez point, qui se souilleront de son sang. Ne vous perdez pas, Rosemonde.

ROSEMONDE.

Et quoi! pensez-vous vous jouer de moi ? Vous !

ROMILDE.

Laissez-moi.

ILDOVALDE.

Ne la retenez plus, ou tremblez.

ROSEMONDE.

Moi la laisser aller! Non, jamais... Mais j'entends de nouveaux cris ; ils s'approchent. —O joie! ton espérance va être trompée.

ROMILDE.

Malheureuse que je suis !

ILDOVALDE.

Qui vient en armes ?

ROSEMONDE.

O bonheur! je vois Almachilde; il est vainqueur; il va te punir.

SCÈNE V.

ALMACHILDE, ILDOVALDE, ROSEMONDE, ROMILDE, SUITE D'ALMACHILDE, SUITE D'ILDOVALDE.

ILDOVALDE.

Tu viens sur mes traces : me voilà.

ALMACHILDE.

Guerriers, suspendez vos fureurs; vous avez déjà répandu assez de sang. Cessez de frapper.

ILDOVALDE.

Ma mort t'est encore nécessaire. — Mais avant...

ROSEMONDE.

Faites-le mourir.

ALMACHILDE.

Ecoutez-moi, courageux Ildovalde; Romilde, écoutez-moi. — Vous, soldats, éloignez-vous, je vous l'ordonne.—Je trouve enfin réunis tous ceux que je cherchois. — Ildovalde, vous le voyez, vous tenteriez vainement de vous défendre contre moi; je peux opposer cent guerriers à un seul des vôtres. Vous m'avez

aujourd'hui sauvé la vie; je viens de sauver la vôtre: je ne vous dois plus rien. — Romilde, je veux que vous soyiez maîtresse de votre sort; que vous soyiez reine, et que Rosemonde vous obéisse. Vous voyez si j'ai cherché à vous tromper.

ROSEMONDE.

Je lui obéirois! moi! Ce poignard que je vais plonger dans son sein...

ILDOVALDE.

Arrêtez.

ALMACHILDE.

O ciel! arrêtez.

ROSEMONDE.

Qu'aucun de vous n'ose approcher, ou j'enfonce ce poignard...

ROMILDE.

Plongez-le dans mon sein. Je mourrai au moins en jurant à Ildovalde...

ROSEMONDE.

Quelle est ici la reine?

ALMACHILDE.

Vous l'êtes. Arrêtez.

ILDOVALDE.

O rage ! Romilde, et je ne puis vous arracher...

ROSEMONDE.

Toi qui n'es roi que de nom, dépose ton épée...

ALMACHILDE.

Me voilà désarmé...

ROSEMONDE.

Fais sortir du palais tous tes soldats.

ALMACHILDE.

Sortez, hâtez-vous.

ROSEMONDE.

Et toi qui as refusé d'acquérir ton amante par un crime, amant froid, disperse ceux qui t'accompagnent...

ILDOVALDE.

Ils ont disparu.

ROSEMONDE.

Je suis satisfaite. — Que Ragause revienne avec mes gardes.

ALMACHILDE.

Qu'il revienne sur-le-champ.

ROSEMONDE.

Ragause est revenu. Je suis donc encore reine.

ALMACHILDE.

Vous l'êtes. Seule ici vous commandez.

ILDOVALDE.

Vengez-vous de nous deux... Mais Romilde... ô ciel! voulez-vous ma mort? Voyez, je tourne mon épée contre mon sein.

ROSEMONDE.

Ma colère ne s'appaiseroit pas avec votre sang. Vous, Ildovalde, vous deviez frapper quand je vous l'ai ordonné; vous connoissiez le sang que je vous avois demandé : je me repens d'avoir confié une si grande vengeance à un lâche tel que vous, et de m'être fiée à vos promesses. Mais je tiens entre ma main ma vengeance toute entière. — (A Romilde.) O toi! qui réunis en toi tous mes ressentimens, qui plus que toi peut les livrer au désespoir? Tu suffis presque à ma fureur. Insensée! et j'ai voulu te donner à l'amant que tu adorois! J'ai voulu te conserver la vie, à toi qui me fais souffrir mille morts!.

ILDOVALDE.

Ah ! par pitié....

ROSEMONDE.

Tremblez.

ROMILDE.

Ildovalde !

ALMACHILDE.

Je vois la rage dans ses regards. Avec ce fer...

ROSEMONDE.

Le mien va l'immoler. Meurs, perfide !

(Elle frappe Romilde.)

ILDOVALDE.

Ah ! tu mourras...

ROSEMONDE.

Gardes, assurez-vous d'eux, et entourez-les.

ROMILDE.

Ildovalde... je meurs... je suis toujours à toi.

ILDOVALDE.

Je veux te suivre...

ALMACHILDE.

Je veux te venger.

ILDOVALDE.

Je ne puis te survivre. — (Il se tue.) Toi, Almachilde, charge-toi de nous venger.

ALMACHILDE.

Je jure de la punir.

ROSEMONDE.

J'ai la puissance. Tremble ; voilà le commencement d'une vengeance que je jure d'accomplir.

FIN DU CINQUIÈME ET DERNIER ACTE.

EXAMEN DE ROSEMONDE.

Le sujet de cette pièce se trouve raconté d'une manière très-détaillée dans le premier livre de l'histoire de Florence de Machiavel. L'historien présente une femme adultère, régnant avec le meurtrier de son époux, lui inspirant une horreur invincible, et traînant, aprés le succès de son crime, l'existence la plus malheureuse. Bientôt ces coupables époux conçoivent l'un contre l'autre, une haîne implacable, et ils finissent par se punir tous les deux en se donnant la mort. Ce tableau très-moral, et qui rappelle les belles paroles de St.-Bernard voulant peindre la discorde des méchans : *vasa iniquitatis bellantia*, a sûrement donné à Alfieri l'idée de sa tragédie.

Mais il n'a mis dans sa pièce que la moitié du trait historique. Il offre les querelles scandaleuses des deux époux, sans offrir leur mort qui devoit en être la suite nécessaire. Il substitue un dénouement puisé dans un des romans de l'abbé Prévost, au dénouement de l'histoire, au seul qui, ce me semble, pouvoit convenir à ce sujet. Je pense aussi que sa pièce auroit eu beaucoup plus d'effet, s'il eût donné à Romilde un caractère de douceur qui pût contraster avec le caractère féroce de Rosemonde. On voit qu'il en a eu l'idée, mais il ne l'a pas remplie, et il a pensé que l'indignation violente de la vertu avoit quelque chose

de plus théâtral. Dans tout autre sujet, cette intention eût été judicieuse ; mais ici je pense qu'il eût été convenable d'opposer plutôt une douceur inaltérable aux fureurs continuelles de Rosemonde, que des emportemens à des emportemens.

Du reste, cette tragédie présente de très-belles scènes ; celle du troisième acte où les deux époux se reprochent leurs crimes, me semble une des plus dramatiques qu'Alfieri ait conçues. Le caractère d'Ildovalde est à-la-fois neuf et théâtral. Ce guerrier qui ne combat point pour le roi, mais pour l'état, et qui se dévoue au service d'un prince qu'il méprise, inspire beaucoup d'intérêt, et se trouve dans une situation vraiment tragique lorsqu'il apprend qu'Almachilde est son rival.

L'auteur a, dans Rosemonde, comme dans ses autres pièces, conservé scrupuleusement les mœurs et les habitudes du tems et du pays où se passe l'action.

PHILIPPE II,

TRAGÉDIE EN CINQ ACTES.

PERSONNAGES.

PHILIPPE II, roi d'Espagne.
ISABELLE, sa femme.
CARLOS, fils du roi.
GOMEZ, confident de Philippe.
PÉREZ, confident de Carlos.
LÉONARD, grand inquisiteur.
CONSEILLERS.
GARDES.

(La scène est à l'Escurial.)

PHILIPPE II,

TRAGÉDIE EN CINQ ACTES.

ACTE PREMIER.

SCÈNE Ire.

ISABELLE (seule.)

DESIR, crainte, douteuse et criminelle espérance, sortez pour jamais de mon cœur. Epouse infidelle de Philippe, j'ose aimer son fils! Mais qui peut le voir, et ne pas l'aimer? Valeur plus qu'humaine, noble fierté, esprit sublime, la plus belle ame sous les traits les plus enchanteurs : ah! pourquoi la nature et le ciel lui prodiguèrent-ils tous ces dons? Grand dieu! que dis-je? sont-ce là les efforts que je fais pour arracher du fond de mon cœur sa séduisante image? Ah! si jamais ma flamme étoit connue... si Carlos la soupçonnoit... Il me voit toujours triste, mais, dans ma tristesse, j'évite avec soin sa vue;

il sait, d'ailleurs, que la joie est bannie depuis long-tems de la cour d'Espagne. — Personne ne peut donc lire dans mon cœur. Ah ! si je pouvois me cacher mon erreur, comme je la cache à ceux qui m'entourent, je déroberois ma honte à ma conscience, comme je la dérobe à leurs regards. Malheureuse que je suis! je n'ai plus de consolation que dans les larmes, et ces larmes sont un crime. Mais je veux aller porter ma douleur dans un lieu plus solitaire; elle s'exhalera avec plus de liberté. Que vois-je? Carlos! Ah! fuyons. Mes regards, mes paroles pourroient me trahir. O ciel! fuyons.

SCÈNE II.

CARLOS, ISABELLE.

CARLOS.

O vue enchanteresse! Reine, vous vous éloignez de moi. Vous voulez fuir un malheureux qu'on opprime?

ISABELLE.

Prince...

CARLOS.

Les courtisans de mon père sont mes en-

nemis, je le sais... Dois-je m'étonner de voir la haine et la jalousie peintes sur tous les visages, lorsque je suis odieux à mon père et à mon roi? Mais vous, qui ne partagez point leurs injustices, vous, née sous un ciel plus doux, et dont le cœur n'est pas encore corrompu par l'air qu'on respire en ces lieux, croirai-je que, sous les apparences de la plus douce compassion, vous êtes aussi mon ennemie?

ISABELLE.

Vous savez quelle vie je mène dans ce palais. Les usages d'une cour austère, qui sont nouveaux pour moi, n'ont pas encore effacé de mon souvenir ce sentiment qui a tant de pouvoir sur nous, et que nous conservons toujours pour le climat qui nous a vu naître. Je sais vos peines, les outrages que vous souffrez sans les mériter, et je m'en afflige.

CARLOS.

Vous vous en affligez? O bonheur! ces paroles me font oublier toutes mes peines. Pour partager vos douleurs, je perds le souvenir des miennes. Je pleure sur votre sort cruel, et je voudrois...

ISABELLE.

Notre sort deviendra plus doux. J'attends tout du tems. Mes maux ne sont pas à comparer aux vôtres; n'y prenez donc pas une si grande part.

CARLOS.

Ma compassion vous offense, quand la vôtre est ma vie.

ISABELLE.

Vous mettez trop de prix à la compassion d'une infortunée.

CARLOS.

Trop! Ah! que dites-vous? Et quel est ce sentiment qui balance et étouffe en vous ce doux penchant à la pitié que tout grand cœur trouve en lui-même, qui excite à braver les outrages de la fortune, et qui empêche de mal interprêter les soins consolans que l'on accorde aux malheurs?

ISABELLE.

Que dites-vous? Oui, la pitié que vous m'inspirez... Mais, ô ciel! certainement je ne suis pas une marâtre. Si j'osois parler au père irrité pour le fils innocent, vous verriez...

CARLOS.

Qui oseroit le tenter ? Quand vous auriez cette hardiesse, cela ne vous conviendroit pas. O cruelle nécessité !.. vous êtes la cause, quoiqu'innocente, de tous mes malheurs ; vous l'êtes seule, et, toutefois, je ne puis espérer...

ISABELLE.

Moi, la cause de vos malheurs?

CARLOS.

Oui. Mes tourmens ont pris naissance dès le funeste jour où j'eus l'espoir d'obtenir votre main, et où elle me fut enlevée.

ISABELLE.

Dieu ! que me rappelez-vous ? Cette espérance fut trop passagère.

CARLOS.

Elle crut dans mon cœur avec les années, comme la meilleure partie de moi-même ; mon père la nourrissoit, ce père qui a pris plaisir à rompre soudain des nœuds solemnels...

ISABELLE.

Eh quoi !

CARLOS.

Sujet et fils d'un maître absolu, je souffris et je me tus. Sa volonté fut ma loi. Il vous épousa. Il faudroit être moi-même pour sentir quelle fut ma rage en gardant le silence et en obéissant. Un autre cœur n'eût point été capable de cette vertu, car alors c'en étoit une et un effort plus qu'humain. Cependant aux yeux de la cour, je m'acquittois toujours assidûment de mes devoirs; et si je fus coupable au fond de mon cœur, le ciel le sait, ce ciel qui lit dans nos plus secrètes pensées! je pleurois le jour; mes longues nuits s'écouloient dans les larmes. Qu'est-il besoin d'en dire plus? La haine croissoit dans le cœur de mon père, comme la douleur dans le mien.

ISABELLE.

Votre père ne vous hait pas, croyez-moi; mais il vous soupçonne. Ces vils courtisans qui vous haïssent, et qui s'indignent d'autant plus de vos mépris qu'ils les méritent, ont peut-être fait naître ces soupçons dans le cœur de votre père..

CARLOS.

Ah! vous ne savez pas quel est mon père,

et veuille le ciel que vous l'ignoriez toujours. Vous ne connoissez pas les ruses infâmes d'une cour impie. Un cœur honnête ne peut les croire ni les imaginer. De tous ceux qui me haïssent, et qui entourent Philippe, il est le plus cruel. C'est lui qui dirige sa cour servile. S'il se souvient qu'il est mon père, c'est pour m'opprimer! Moi, toutefois, je n'oublie pas que je suis son fils : mais si je pouvois l'oublier un jour, et donner un libre cours à mes transports si long-tems réprimés, il ne m'entendroit pas me plaindre, ni des honneurs qu'il m'a ravis, ni de ma réputation outragée, ni de la haine qu'il me porte ; je me plaindrois d'une perte bien plus grande.... Il m'a tout enlevé le jour où il vous a enlevée à moi.

ISABELLE.

Prince, vous oubliez qu'il est votre père et votre roi.

CARLOS.

Ah ! excusez le transport involontaire d'un cœur trop plein. Je brûlois depuis long-tems de vous ouvrir mon ame toute entière, jamais je ne le pouvois....

ISABELLE.

Vous ne devez point me dire ce qui s'y passe, et je ne dois pas l'entendre.

CARLOS.

Arrêtez. Si vous avez entendu une partie de ma douleur, écoutez-la toute entière ; je ne peux plus rien vous cacher.

ISABELLE.

Ah ! laissez-moi.

CARLOS.

Je me tairai. Mais combien il me reste à dire ! Dernière espérance ! ....

ISABELLE.

Eh ! quelle espérance avez-vous qui ne soit un crime !

CARLOS.

Une espérance. Vous ne m'entendez pas.

ISABELLE.

Vous le savez, je dois vous haïr, si vous osez m'aimer.

CARLOS.

Haïssez-moi donc, et accusez-moi vous-même devant votre époux.

ISABELLE.

Moi ! proférer votre nom devant le roi ?

CARLOS.

Si vous me croyez coupable....

ISABELLE.

L'êtes-vous seul ?

CARLOS.

Oh ciel ! qu'entends-je ? Votre cœur....

ISABELLE.

Ah malheureuse ! Qu'ai-je dit ? Vous en avez trop entendu ! Pensez qui je suis, pensez qui vous êtes. Nous méritons la colère du roi, moi, si je vous écoute ; vous, si vous poursuivez.

CARLOS.

Ah ! si ton cœur brûle comme le mien qui est sans cesse dévoré par l'amour ; si, dans les bras d'un autre tu penses à moi, ah ! tu ne regarderas point comme un crime, mon ardeur à suivre par-tout tes pas, à chercher tes regards, à jouir quelquefois des accens de ta voix qui soulagent quelques instans mon cœur au désespoir.

ISABELLE.

Fuyez-moi. Abandonnez ce fatal palais, tant que j'y respirerai. Bientôt....

CARLOS.

O ciel! Et vous croyez pouvoir me dérober au courroux de mon père! Cette fuite imprudente seroit un nouveau crime; et déjà il m'en impute trop. Le seul dont je sois coupable lui est inconnu.

ISABELLE.

Je devois aussi l'ignorer!

CARLOS.

Si je vous ai offensée, vous ne tarderez pas à être vengée. Laissez-moi dans ce palais: si ma douleur ne cause pas ma mort, je la recevrai de la main d'un père qui me déteste, et qui a juré depuis long-tems ma perte. Dans cet horrible palais, qui m'est cher cependant, puisque vous l'habitez, ah! souffrez que j'expire auprès de vous...

ISABELLE.

Spectacle affreux! Tant que vous serez ici, je craindrai pour vous. Une voix secrète fait retentir dans mon cœur le présage de votre

triste destinée. Ecoutez. La première et la dernière preuve d'amour que j'exige de vous, est celle-ci : Si vous m'aimez, fuyez votre père cruel.

CARLOS.

C'est impossible.

ISABELLE.

Fuyez-moi donc dès-à-présent. Hélas ! conservez ma réputation intacte, et conservez aussi la vôtre ! Confondez vos envieux, s'ils osent vous calomnier. Vivez, je vous l'ordonne, n'attaquez plus ma vertu. Mes pensées vous suivront ; malgré moi vous m'occuperez sans cesse. Mais perdez la trace de mes pas ; que je n'entende plus votre voix. Le ciel, jusqu'à présent, est le seul témoin de notre crime : qu'il se cache au monde entier ; qu'il se cache à nous-mêmes, et que jamais le souvenir de cet instant ne se réveille dans votre cœur...

CARLOS.

Vous ne m'écoutez plus. Jamais... jamais.

(Il veut la suivre, elle l'en empêche.)

SCÈNE III.

CARLOS (seul.)

Ainsi elle me laisse ! Quel est mon sort !

Je suis en même-tems heureux et malheureux.

SCÈNE IV.

CARLOS, PÉREZ.

PEREZ.

Je vous cherchois, Seigneur... Mais, ô ciel ! qui vous cause un si grand trouble ? Que vous est-il arrivé ? Vous êtes presque hors de vous-même.... Ah ! parlez. Je veux partager votre douleur... Mais vous vous taisez. Ne vous suis-je pas dévoué dès vos plus tendres années ? Ne m'avez-vous pas toujours nommé votre ami ?

CARLOS.

Et tu oses prononcer ce nom dans ce palais, ce nom proscrit par une cour impie, quoiqu'il y soit souvent entendu. L'amitié que tu me témoignes te sera funeste, sans m'être utile. Cède, cède au torrent, suis la foule inconstante, et présente avec elle à l'idole des vœux et un encens utile.

PÉREZ.

Ne m'avilissez pas ainsi, séparez-moi de la

foule commune. Je veux... Mais que servent les sermens? ici, où tout le monde les trahit. Mettez mon cœur et ma main à une épreuve plus sûre. Parlez. Quel péril dois-je affronter pour vous ? Où est votre plus grand ennemi ? Parlez.

CARLOS.

Je n'ai d'autre ennemi que mon père; je ne veux, ni ne dois donner le nom d'ennemis à ses vils agens. J'oppose à mon père mon silence; aux autres, mon mépris.

PÉREZ.

Le roi ne sait pas la vérité. Sa haine injuste ne vient pas de lui-même, ce sont vos ennemis qui l'éveillent. Je vais, le premier, le détromper, et lui dire...

CARLOS.

Que dis-tu, Pérez? Plus que tu ne crois, le roi sait la vérité; mais il la hait, et il ne veut entendre aucune voix qui parle en ma faveur...

PEREZ.

Et celle de la nature...

CARLOS.

Son cœur y est fermé. Laisse le soin de me

défendre à ma seule innocence; au ciel, qui jette quelquefois un regard favorable sur les malheureux. Si j'étois coupable, c'est toi seul que je choisirois pour mon défenseur. Puis-je te donner une plus grande preuve d'amitié?

PÉREZ.

Faites-moi partager votre destin, quel qu'il soit. Je ne demande rien de plus : quel autre parti reste-t-il dans une si horrible cour?

CARLOS.

Tu ne connois pas mon destin; jamais il ne peut être heureux.

PEREZ.

Je suis votre ami, et non celui de votre fortune. Ah! s'il est vrai que la douleur qu'on partage se diminue, je serai le compagnon inséparable de toutes vos peines.

CARLOS.

Je renferme dans mon cœur le chagrin qui me mène au tombeau. Ce chagrin cependant m'est cher... Que ne puis-je te le confier? Il n'y a point de plus généreux ami que toi! et je ne peux te donner un gage de mon amitié, en t'ouvrant mon cœur. Maintenant que retireras-tu de cette amitié? Je ne la

mérite pas. Je te le dis encore, laisse-moi à mes chagrins. Tu ne sais pas que, dans ces lieux, c'est un crime horrible d'être fidèle à celui qui a la haine de son roi.

PÉREZ.

Mais vous ne savez pas que, malgré votre père, je mets ma gloire à vous conserver ma foi? En doutant de moi, vous déchirez, mais vous ne changez pas mon cœur. Vous cachez au fond de votre sein une mortelle douleur que vous ne voulez pas me confier; je ne veux pas la savoir. Mais si je demande, mais si je desire que votre douleur m'entraîne au tombeau avec vous, pourrez-vous me le refuser avec dureté?

CARLOS.

Tu le veux donc. Voilà ma main: je te donne ce gage malheureux d'une amitié malheureuse. Je te plains, mais désormais je ne me plains plus de mon destin; je ne me plains plus du ciel, puisqu'il me donne un ami si rare. Philippe! je suis moins malheureux que toi; parmi les pompes vaines et les adulations mensongères, tu es plus digne de pitié que d'envie, puisque tu ne connus jamais la sainte amitié.

FIN DU PREMIER ACTE.

ACTE SECOND.

SCÈNE Ire.

PHILIPPE, GOMEZ.

PHILIPPE.

Gomez, quel bien préfères-tu dans le monde ?

GOMEZ.

Votre faveur.

PHILIPPE.

Quel moyen emploies-tu pour la conserver?

GOMEZ.

Le moyen avec lequel je l'ai obtenue : obéir et me taire.

PHILIPPE.

Il faut donc aujourd'hui faire l'un et l'autre.

GOMEZ.

Cet emploi n'est pas nouveau pour moi.

PHILIPPE.

Tu fus toujours, je le sais, le plus fidèle de mes confidens. Mais aujourd'hui que je roule

un grand dessein dans mon esprit, et que je dois te confier des soins importans et nouveaux pour toi, il est nécessaire que je te rappelle en peu de mots que je suis content de tes services.

GOMEZ.

Je vais donc enfin connoître mieux le grand Philippe.

PHILIPPE.

Le soin que je te confie te paroîtras facile à remplir, et il ne le seroit pas pour tout autre. La reine viendra ici dans un moment. Tu m'entendras m'entretenir longuement avec elle ; observe cependant et remarque les plus légers mouvemens de son visage. Fixe sur elle les regards les plus sévères, toi qui sondes les profonds replis de mon cœur, qui y lis mes volontés les plus cachées, et qui les exécutes en silence.

SCÈNE II.

PHILIPPE, ISABELLE, GOMEZ.

ISABELLE.

Seigneur, je me rends à vos ordres.

PHILIPPE.

Reine, une cause importante veut que je vous appelle.

ISABELLE.

Et laquelle ?

PHILIPPE.

Vous la saurez bientôt. Puis-je espérer de vous... Mais quel est mon doute ? Qui plus que vous pourroit me donner un conseil impartial ?

ISABELLE.

Moi, vous conseiller ?..

PHILIPPE.

Oui, dans cette occasion je préfère vos conseils à tous les autres. Si jusqu'à présent je n'ai point partagé avec vous les soins de mon empire, vous ne devez l'attribuer ni à l'indifférence de votre époux, ni à la méfiance de votre roi ; je voulois seulement vous soustraire à un état trop grave pour votre sexe. Mais pour mon malheur, le jour est arrivé où se mêle aux raisons d'état une chose qui intéresse ma famille, et dans laquelle vous pouvez seule me conseiller. Avant de parler, j'ai besoin d'entendre de votre bouche si vous estimez que le nom de père soit plus redoutable, plus respectable et plus sacré que celui de roi.

ISABELLE.

Seigneur, ils sont tous deux sacrés.

PHILIPPE.

Vous le pensez, madame? Dites-moi donc, avant que je vous instruise de ce dont il s'agit, et dites-moi la vérité; aimez-vous Carlos, ou le haïssez-vous?

ISABELLE.

Seigneur...

PHILIPPE.

Je vous comprends. Ecoutant plus les sentimens de votre cœur, que la voix de la vertu, vous sentez que vous êtes... sa marâtre.

ISABELLE.

Vous vous trompez.

PHILIPPE.

Il vous est donc cher. Votre vertu seroit-elle si grande, qu'épouse de Philippe, vous aimassiez son fils d'un amour... maternel?

ISABELLE.

Vous seul, réglez mes sentimens. Vous l'aimez... Je le crois au moins... et comme vous... Moi aussi... je l'aime.

PHILIPPE.

Puisque votre noble cœur ne prend point les sentimens d'une marâtre, ni l'amour aveugle

d'une mère, je veux que vous soyiez juge de mon fils.

ISABELLE.

Qui! moi?

PHILIPPE.

Écoutez-moi. Carlos fut, pendant plusieurs années, l'unique objet de mon amour; il le fut, avant qu'il s'écartât du sentier de la vertu, et qu'il trahît l'espoir que j'avois fondé sur lui. Oh! combien de fois je cherchois dans mon cœur paternel des excuses pour les fautes de ce fils indocile! Mais enfin sa témérité est parvenue à son comble. Maintenant, je dois me servir de moyens violens pour le réprimer. Il a surpassé tous ses autres crimes par un forfait inoui, et, tel, que la parole me manque pour l'exprimer; l'outrage qu'il m'a fait ne peut être comparé à rien; il est tel que jamais un père n'a pu l'attendre d'un fils; il est tel, que je ne regarde plus le coupable comme mon fils... Mais quoi! vous frémissez avant de le savoir... Écoutez, et vous frémirez bien plus après m'avoir entendu. Vous savez que depuis plus de cinq ans, un peuple misérable, dans une terre marécageuse, et presque couverte par l'Océan, ose braver mon pouvoir. Les rebelles, coupables d'une double perfidie, s'arment également contre Dieu et contre leur roi.

Vous savez combien d'or et de sang cette guerre a coûté à l'état. Exposé à perdre le trône et la vie, je ne laisserai point tranquille et impunie cette vile nation coupable d'un forfait si atroce. Je jure d'offrir au ciel, en victime, ce peuple impie; et il faudra bien qu'il meure, puisqu'il ne sait pas obéir. — A présent, qui m'en croiroit? ... si je disois que mon propre fils, mon fils unique, est entré dans ces horribles complots...

ISABELLE.

Le prince...

PHILIPPE.

Oui. Le prince. Plusieurs lettres interceptées, des secrets messages, des séditions excitées par lui, m'ont rendu trop certain de ses crimes. Ah! pesez en vous-même quelle est la situation d'un roi trahi, et d'un père malheureux! Quel sort destinerai-je à un fils si coupable? Prononcez vous-même._

ISABELLE.

Malheureuse!... vous voulez que je prononce sur le sort de votre fils...

PHILIPPE.

Oui, vous êtes son juge. Vous ne devez

ni craindre le roi, ni flatter le père. Prononcez...

ISABELLE.

Je ne crains rien, que de blesser la justice. Souvent au pied du trône on ne distingue point l'innocent du coupable...

PHILIPPE.

Mais, pouvez-vous douter de ce que votre roi vous atteste? Qui, plus que moi, desireroit qu'il ne fût pas coupable! Ah! si les accusations pouvoient être fausses!...

ISABELLE.

Vous l'avez donc déjà convaincu?

PHILIPPE.

Eh! qui pourroit jamais le convaincre? Cet esprit superbe rougiroit d'opposer, non pas des raisons, mais de simples prétextes aux preuves les plus claires. Je n'ai point voulu lui parler de sa nouvelle trahison, avant d'avoir tempéré dans mon cœur le transport de ma première indignation. La froide raison d'état ne peut se taire, quoique ma colère soit appaisée. Mais, ô ciel! j'éprouve encore les sentimens d'un père...

ISABELLE.

Ah! entendez-là cette voix qui ne trompe

jamais. — Peut-être votre fils est-il moins coupable...... et il me paroît impossible qu'il le soit! écoutez-le aujourd'hui même. Qui, plus qu'un fils, peut implorer un père pour son fils? S'il est altier avec des courtisans qui le haïssent, il ne le sera point avec vous. Ne lui fermez plus votre cœur; vous ne l'avez jamais engagé à se confier à vous; il ne vous approche que rempli de crainte. Si vous l'accueillez avec un froid et cruel silence, sa méfiance s'accroît, et son amour diminue. Sa première vertu se réveillera, si toutefois elle est assoupie, car elle ne peut être éteinte dans le cœur de votre fils. Ne confiez point à d'autres les soins paternels. Montrez-lui le visage d'un père, et conservez avec les autres la majesté sévère d'un roi. Que n'obtiendrez-vous pas d'un cœur généreux avec une telle conduite! S'il vous paroît coupable d'un crime, ce qui ne peut être, vous n'exprimerez qu'à lui seul votre juste colère. — La colère d'un père est clémente; et quel fils peut lui résister? Une seule parole, un seul mot d'un bon père doit plus éveiller le remords dans son grand cœur, et y laisser plus de regrets, que cent outrages et cent reproches malignement et artificieu-

sement exprimés par les autres. Écoutez votre cour entière, qui aime et sait apprécier votre fils : si vous jugez son orgueil digne de blâme, mais d'excuse, alors vous verrez toute la cour retentir de ses louanges. Arrachez de votre cœur un soupçon indigne de lui ; et laissez aux rois qui méritent d'être trahis, la honteuse terreur d'une trahison aussi infâme.

PHILIPPE.

Ce discours est digne de vous, et de vous seule. Il réveille dans mon cœur la voix de la nature, et ce ne pouvoit être que votre ouvrage. O triste sort des rois ! nous ne pouvons suivre les sentimens de notre cœur, nous ne pouvons même les déployer, nous sommes forcés à les dissimuler. Mais il vient enfin un tems où nous pouvons leur donner un libre cours. Je suis convaincu, plus que vous ne pensez, de tout ce que vous m'avez dit. Carlos me paroît presque innocent, puisque vous croyez qu'il n'est pas coupable. Gomez, qu'il vienne sur-le-champ.

SCÈNE III.

PHILIPPE, ISABELLE.

PHILIPPE.

Maintenant vous verrez si je suis encore

père. Il m'en coûteroit plus qu'à lui, si je devois me montrer un jour dans la majesté d'un roi offensé.

ISABELLE.

Je le crois. Mais il vient. Souffrez que je me retire.

PHILIPPE.

Au contraire, demeurez.

ISABELLE.

J'ai osé vous exprimer mes pensées, parce que vous l'avez voulez. Pourquoi resterois-je encore? Une belle-mère seroit un témoin inutile d'une explication d'un fils avec son père.

PHILIPPE.

Vous vous trompez. Vous m'êtes ici un témoin nécessaire. Vous avez seulement le nom de belle-mère, et vous pouvez oublier ce nom... Votre présence lui sera agréable. Le voilà. Qu'il sache comme vous, défendre sa haute vertu, sa foi... son amour.

SCÈNE IV.

LES PRÉCÉDENS, CARLOS, GOMEZ.

PHILIPPE.

Prince, approchez-vous. Dites-moi quand

arrivera le jour où je pourrai vous appeler du doux nom de fils ? Vous verriez, si vous l'aviez voulu, confondus en moi les noms de roi et de père : mais pourquoi n'aimez-vous point le père, et ne craignez-vous point le roi ?

CARLOS.

Seigneur, ce reproche m'est toujours nouveau, quoique je l'aie souvent entendu. Le silence que je lui oppose n'est pas nouveau non plus ; si je vous parois coupable, il est certain que je le suis. Il est cependant vrai que je ne sens aucun remords dans mon cœur, mais une douleur profonde de ce que vous me croyez coupable. Ah ! Puissé-je aussi savoir la véritable cause de mes malheurs, ou si vous le voulez, de mes crimes !

PHILIPPE.

L'amour.... léger que vous avez pour votre patrie, votre haine pour votre père... votre complaisance à entendre desséducteurs adroits....voilà la cause de vos crimes.

CARLOS.

Je crois du moins que je ne suis pas enclin à la perversité. Je peux donc encore faire oublier le passé, apprendre comme je dois

aimer ma patrie et mon père, et savoir le moyen de chasser les flatteurs qui vous assiègent beaucoup plus que moi, parce que vous avez plus de pouvoir.

PHILIPPE.

Vous êtes jeune. On lit sur votre visage, dans vos actions, dans votre cœur, que vous espérez franchir bientôt les bornes du devoir. J'imputerois volontiers ces fautes à votre jeunesse ; mais en avançant en âge, loin de diminuer, elles s'accroissent. Je mettrai votre crime d'aujourd'hui au nombre des erreurs, quoiqu'il annonce une ame endurcie.

CARLOS.

Un crime ! Quel est-il ?

PHILIPPE.

C'est vous qui le demandez ? Vous ne savez donc pas que je suis instruit de vos entreprises imprudentes, et de vos pensées les plus cachées. Reine, vous le voyez : il ne reconnoît pas son crime, et c'est le dernier degré de la perversité.

CARLOS.

Mon père, tirez-moi enfin de doute. Qu'ai-je fait ?

PHILIPPE.

Vous avez commis tant de crimes que vous ne savez pas ceux dont je veux parler. Ecoutez. N'avez-vous pas des pratiques secrètes dans les lieux où l'on souffle le feu de l'erreur la plus impie ? Dans mon palais.... furtivement....avant le lever du soleil.... n'avez-vous pas donné une longue et criminelle audience à l'orateur des Bataves rebelles? Vous avez cru réussir dans vos criminels projets ; toujours la perfidie porte dans son cœur l'espérance que sa trahison sera impunie.

CARLOS.

Mon père, il est possible de m'imputer à crime, mes moindres actions. Il est vrai que j'ai parlé long-tems à l'orateur des Bataves ; il est vrai que je me suis plaint avec lui du sort de vos sujets. J'aurois osé le faire devant vous, et vous n'auriez peut-être pas été long-tems sans les plaindre, si vous aviez connu le gouvernement affreux sous lequel ils gémissent depuis tant d'années ; si vous aviez su qu'ils étoient opprimés par des ministres cruels, et dont l'impunité faisoit la force. J'ai eu pitié de leurs maux, je ne le nie pas.

Et vous voudriez que moi, fils de Philippe, j'eusse une ame vulgaire, cruelle ou vile? L'espérance que j'ai de rouvrir votre cœur à la pitié, en vous disant la vérité toute entière, est peut-être trop hardie. Mais, comment offenserois-je mon père, en le croyant capable de pitié? Si vous êtes sur la terre la véritable image du ciel, qui vous rapproche plus de lui que la pitié? Mais si, toutefois, en vous parlant ainsi, je vous parois coupable, vous pouvez me punir. La seule chose que je demande, c'est de n'être point nommé traître.

PHILIPPE.

Une noble fierté respire dans toutes vos paroles; mais vous ne pouvez ni ne devez pénétrer les grands secrets de votre roi. Dans votre jeune cœur, il est besoin de réprimer cet orgueil, cette audace, ce desir impatient de prodiguer des conseils qu'on ne vous demande pas, et de donner vos pensées, comme de profonds jugemens. Si le monde doit vous révérer un jour comme souverain de la plus grande partie de l'Europe, apprenez à être prudent: cette jactance plaît à présent; alors, elle seroit blamée. Mais il est

tems de changer de langage. Vous avez cherché en moi la pitié, vous l'avez trouvée; elle est pour vous seul, les autres n'en sont pas dignes; laissez-moi seul juge de mes actions. La reine m'a parlé en votre faveur, et n'a point parlé en vain; elle ne vous croit pas moins digne de mon affection, que de son..... amour. Vous devez votre pardon plus à elle qu'à moi....Cependant, j'espère à compter d'aujourd'hui que vous saurez mieux estimer et mieux mériter ma faveur.... Vous voyez, madame, que je me rends à vos prières, et que vous m'avez appris, non-seulement à excuser, mais à aimer mon fils.

ISABELLE.

Seigneur....

PHILIPPE.

Je ne le dois qu'à vous : pour vous seule, j'ai réprimé mon courroux, et j'ai parlé à mon fils comme un père : puissé-je ne pas m'en repentir! O mon fils! songez à remplir vos devoirs, et à ne plus trahir mes espérances. Et vous, reine, pour qu'il ne s'écarte plus du sentier de la vertu, voyez-le plus souvent.... entretenez-vous avec lui...

guidez-le.... et vous mon fils, vous l'entendrez sans la fuir. Je le veux.

CARLOS.

Oh! combien le mot de pardon est dur! mais si je dois le recevoir de mon père, et l'obtenir, madame, par votre intercession, puissé-je (si ce n'est pas encore un crime), ne plus descendre à une pareille honte.

PHILIPPE.

Il est moins honteux de l'obtenir que de se mettre dans le cas de le recevoir; mais il suffit. Allez, et profitez de mes avis. Vous, reine, retournez dans votre appartement. Je vous reverrai bientôt. Maintenant, je vais donner quelques instans à des occupations graves.

SCÈNE V.

PHILIPPE, GOMEZ.

PHILIPPE.

Tu as entendu?

GOMEZ.

J'ai entendu.

PHILIPPE.

Tu as vu?

GOMEZ.

J'ai vu.

PHILIPPE.

O rage! Le soupçon...

GOMEZ.

Est désormais certitude.

PHILIPPE.

Et Philippe n'est pas encore vengé?

GOMEZ.

Pensez-y.

PHILIPPE.

J'y ai pensé... suis-moi.

FIN DU SECOND ACTE.

ACTE TROISIÈME.

SCÈNE Ire.

CARLOS, ISABELLE.

CARLOS.

PARDONNEZ, ô ciel ! pardonnez ma nouvelle hardiesse. Si, dans une heure aussi indue, je vous ai fait demander, par Elvire, un moment d'entretien, les plus fortes raisons m'y ont contraint.

ISABELLE.

Que voulez-vous ? Pourquoi ne me laissez-vous pas à moi-même ? Pourquoi vouloir m'enlever une paix que je n'ai point ?.. Et je me suis rendue à vos prières !

CARLOS.

Ah ! ne vous irritez point. Je me retirerai dans un moment. Sort cruel !.. je me retirerai, et j'irai me replonger dans mes douleurs habituelles. Ecoutez-moi. Vous avez osé devant mon père parler en ma faveur ; vous avez fait une grande faute, je viens

vous le dire, et veuille le ciel que j'en supporte seul la peine ! Il fesoit paroître une pitié sévère; il me donnoit mon pardon, et c'est toujours en lui le signe de la plus cruelle fureur. Les accens d'un cœur sensible sont les plus grands outrages pour un tyran. Dans la bonté de votre cœur, vous n'y avez pas réfléchi. Je viens vous le rappeler, et vous dire que bientôt vous verrez les effets de sa haine. Une terreur que jamais je ne connus s'empare à cet instant de mon cœur. O ciel !.. Je ne sais; mais il me tenoit un nouveau langage; il me témoignoit une affection à laquelle je ne suis pas habitué. Ah ! jamais, jamais ne lui parlez de moi.

ISABELLE.

Il m'a le premier parlé de vous, et il m'a presque forcée à lui répondre; mais à ma voix sa fureur a paru s'appaiser entièrement. Pendant son entretien avec vous, l'amour paternel ne s'est-il pas réveillé en lui, et ne vous a-t il pas loué en ma présence ? Vous avez en lui un père tendre, n'en doutez pas; et qui pourroit jamais croire qu'un père n'aimât point son fils unique ? La colère vous aveugle. Vons lui supposez une haine qui ne

peut exister... Malheureuse! c'est moi qui cause votre haine pour lui.

CARLOS.

Ah! madame, vous nous connoissez mal tous deux. Il est vrai que je gémis; mais je ne le hais pas. Je suis envieux d'un bien qu'il m'a enlevé, qu'il ne mérite pas, et dont il est loin de sentir le prix. Ah! si vous étiez heureuse, je me plaindrois moins.

ISABELLE.

Vous le voyez. Malgré-vous, vous revenez à vos plaintes accoutumées. Prince, je vous laisse. Soyez désormais tranquille; j'aurai soin de peser mes paroles, et mes gestes, lorsque je parlerai de vous à Philippe. Je crains aussi... mais beaucoup plus le fils que le père.

SCÈNE II.

CARLOS. (seul.)

Oh! noble cœur, ne connoissant pas la défiance, où êtes-vous entraîné... Mais qui vient?

SCÈNE III.

GOMEZ, CARLOS.

CARLOS.

Que voulez-vous ?

GOMEZ.

Le roi vient ici dans un moment. Ah! prince, laissez-moi partager avec vous la juste joie que vous devez éprouver, depuis que vous êtes rentré en grâce. Toutes les fois que je me suis trouvé avec votre père, j vous assure que j'ai parlé pour vous... et je suis prêt encore.... (Carlos se retire.)

SCÈNE IV.

GOMEZ (seul.)

Il est orgueilleux, mais encore plus imprudent.

SCÈNE V.

PHILIPPE, LÉONARD, PÉREZ, GOMEZ, CONSEILLERS, GARDES.

PHILIPPE.

Que personne n'ose entrer ici. Sujets fidèles

et justes, je vous ai rassemblés en petit nombre pour former un conseil extraordinaire. Ecoutez-moi tous. Avant de parler, quelle horreur éprouvé-je? Quel terreur glace mes veines? J'ai les larmes dans les yeux, et ma foible voix qui se refuse à exprimer ce que j'éprouve, expire sur mes lèvres... Mais je le dois, oui, je le dois; la patrie l'ordonne et l'emporte dans mon cœur. Qui le croiroit? C'est comme accusateur que je viens m'asseoir parmi vous; je ne suis pas juge, je ne puis l'être. Qui de vous oseroit penser que je suis accusateur d'un tel criminel?... Je vous vois déjà frémir... Chacun déjà recule d'horreur... Que sera-ce quand vous m'entendrez prononcer le nom de Carlos?

LÉONARD.

Votre fils unique?

PÉREZ.

De quoi jamais peut-il être coupable?

PHILIPPE.

La paix m'est enlevée par un fils ingrat; cette paix dont chacun de vous, plus heureux que moi, jouit dans le sein de sa famille. Vainement emploierois-je la clémence ou une

douce rigueur, ou tous les moyens qui peuvent le ramener à la vertu! Il est sourd aux exemples, aux prières, et encore plus aux menaces. Il ajoute à tous ses crimes une hardiesse insensée. Aujourd'hui, oui, aujourd'hui il a mis le comble à ses féroces excès. Aujourd'hui, pendant que je lui donnois des preuves certaines et nouvelles de ma trop grande tendresse; aujourd'hui, il me donnoit des preuves de sa scélératesse inouie. A peine l'astre qui dispense la lumière, brillant témoin de toutes mes actions, se préparoit-il à éclairer mes états de l'autre hémisphère, que déjà, avec les ombres de la nuit, amies des traîtres, s'élevoit dans le cœur de Carlos la plus noire et la plus horrible pensée. Pour se venger du pardon que j'avois accordé à ses crimes, il porte en secret ses pas dans mon appartement. Sa main étoit armée d'un parricide acier. Déjà il est derrière moi, déjà il lève le fer, déjà il le balance sur le flanc de son père désarmé. . . . Soudain j'entends sortir ce cri du côté opposé: *Prends garde, Philippe, prends garde.* C'étoit Rodrigue qui venoit à moi. Je sens à ce moment une émotion, comme d'un coup qui glisse en tombant. Je regarde derrière moi; j'apperçois

à mes pieds un fer nu; et dans l'ombre incertaine, je vois de loin mon fils se dérober à mes regards par une fuite rapide. Je vous ai tout dit. S'il en est parmi vous qui puissent l'accuser d'un autre crime; s'il en est qui veuillent le disculper de celui-là, ah! parlez hardiment et librement. Que le ciel vous inspire dans cet affreux moment. Cette discussion est horrible; juges, approfondissez-la. J'exige de vous la sentence de mon fils.... hélas! et la mienne.

GOMEZ.

Que demandez-vous, ô roi? Trahir Philippe, nous trahir nous-mêmes, le pourrons-nous? Mais faut-il plonger le poignard dans le cœur d'un père? Qui pourra nous tirer de cette cruelle situation?

LEONARD.

Il peut arriver, ô roi! qu'ayant entendu la vérité, vous en soyiez désespéré, et que nous nous répentions de vous l'avoir dite.

PEREZ.

La vérité ne peut nuire; le roi demande la vérité. Qu'on la dise.

PHILIPPE.

Ici, ce n'est point le père, c'est le roi qui vous entend.

GOMEZ.

Je parlerai donc le premier ; le premier j'affronterai la colère d'un père, car vous êtes toujours père. Dans ces regards où vous affectez la sévérité ; dans ce visage plus troublé que menaçant, on voit que si vous accusez Carlos, vous êtes prêt à absoudre votre fils. Vous ne voulez pas compter, et vous ne savez peut-être pas tous ses crimes. Promettre son alliance aux rebelles bataves, vous paroissoit dans Carlos une erreur excusable. Mais voici une lettre qui lui a été soustraite ; lettre coupable où il consomme notre ruine et sa honte. Il traite avec les Français, avec ces Français que nous abhorrons. Vous verrez qu'il ose leur rendre la Navarre, la Catalogne, et d'autres riches provinces réunies à la couronne d'Espagne par la valeur de vos aïeux, et conservées depuis par notre sang ; c'est le prix exécrable d'un secours exécrable donné à un fils contre un père, et qui rendroit une si grande partie du royaume le proie des Français, tandis que l'autre partie seroit opprimée par le fils coupable d'un roi, dont le courage et la sagesse pourroit gouverner, non-seulement une partie du monde, mais le

monde entier ! Voilà le sort qui nous est destiné. Vos jours, grand roi, nous sont chers, nécessaires et sacrés ; mais la gloire de l'Espagne ne nous est ni moins nécessaire, ni moins sacrée. Conspirer contre la vie d'un père, d'un roi, me fait horreur ; mais trahir en même-tems son honneur, vendre sa patrie, souffrez que je le dise, me paroît un plus grand crime. Vous pouvez pardonner le premier qui n'atteint que vous. — Mais l'autre.... vous ne pouvez le pardonner. Quand je vois réunis des forfaits si inouis, je ne peux prononcer que la mort.

PEREZ.

La mort ! Qu'entends-je ?

PHILIPPE.

O ciel!

LÉONARD.

Qui le croiroit qu'à ces noms abhorrés de parricide, de traître et de rebelle, je pusse en ajouter un autre ? Carlos en a cependant mérité un plus exécrable ; il est tel que je n'ose presque le prononcer.

PHILIPPE.

Quel est-il ?

LÉONARD.

Sacrilège! Dieu tout puissant, tu choisis en ce moment la voix sincère de ton indigne mais fidèle serviteur. Le jour, l'heure, le moment sont venus, où, d'un de tes regards terribles et foudroyans, tu écrases enfin les têtes superbes. Tu m'élèves au-dessus de moi-même, moi défenseur de ta majesté offensée; tu souffles dans mon sein enflammé, une hardiesse plus qu'humaine, une hardiesse digne de ta sainte cause. O roi de la terre! écoutez en frémisant, ce que le roi des rois vous annonce par ma bouche; le prince, dont l'impiété me remplit d'une telle horreur, que je n'ose l'appeler le fils de mon roi, le prince ne cesse de répandre de sa bouche impure, les plus horribles dérisions sur le ciel et sur ses ministres; il ose jusques dans les temples élever ses cris profanes et sacrilèges; il blâme le culte de nos aïeux, et il favorise le nouveau! S'il régnoit un jour, nous verrions les autels renversés, nous verrions les objets de nos adorations, les objets à qui nous offrons nos vœux et notre encens, foulés par un pied sacrilège! Nous verrions.... que dis-je? Si

l'épée foudroyante de Dieu s'arrête encore, je ne le verrai point; il le verra celui qui ne saura pas mourir avant ces horreurs. Je ne verrai point déchirer le voile sacré qui dérobe le Vrai au vulgaire, afin que sans comprendre, il croie; je ne verrai point détruire, comme Carlos l'a juré, ce tribunal qui représente sur la terre la justice du ciel, et qui la rend plus douce; ce tribunal qui conserve la foi pure et sans tache a la honte des impies. Que le ciel anéantisse un vœu si criminel, et que l'enfer qui l'a dicté soit trompé dans son espoir! Elevez vos regards au tout-puissant, Philippe! Honneur, empire, vie, vous tenez tout de lui; il peut tout vous enlever; s'il est trahi, c'est votre fils qui est le traître. Dans le ciel est écrite la fatale sentence. Lisez-la, craignez de la suspendre....Le ciel fait tomber ses vengeances sur ceux qui osent les troubler.

PEREZ.

Il est difficile de parler librement sur un coupable, quand on est soi-même dans l'esclavage; les pensées exprimées avec audace, ne sont pas toujours libres; et alors elles sont voilées par une feinte témérité. — Écoutez, ô roi! et vous verrez si je parle librement;

écoutez-moi, et vous verrez une hardiesse à laquelle vous n'êtes pas accoutumé. — La lettre est supposée, et les accusations diffèrent trop les unes des autres. Si le prince se prépare à exécuter de sa main un infâme parricide, à quoi lui sert l'inutile traité avec les bataves rebelles? à quoi lui servent les secours des Français? à quoi lui sert de partager avec eux l'héritage paternel? à quoi lui sert de démembrer son royaume? S'il espère réussir dans ses projets criminels avec des moyens plus doux, pourquoi tenter le parricide? Qui le forceroit d'entrer dans une si grande carrière, et de rester au milieu? S'il s'est conduit de cette manière, je le crois plus insensé que coupable. Il savoit que les rois, quelque haïs qu'ils fussent, avoient toujours pour défenseurs ceux qui tenoient d'eux les honneurs, les richesses et la puissance. Vous avez vu fuir votre fils : ah! peut-être vous ne l'avez vu que par les yeux d'autrui. Qu'il vienne, qu'on l'écoute, et qu'il se défende. Je jure cependant qu'il n'en veut point à vos jours; je le jure sur ma tête; ou, s'il ne suffit pas, sur mon honneur dont ni le ciel, ni le roi, quoiqu'arbitres de toutes choses, ne sont pas les maîtres. Maintenant que dirai-je de

l'impiété dont l'hypocrisie ose l'accuser en feignant de l'indignation. Je dirai.... que servira-t-il de dire que sous le voile de la religion, on cache les projets les plus conpables, et qu'en fesant intervenir la cause de Dieu dans les causes particulières, on commet des attentats affreux, et on répand des flots de sang? Qui ne le sait? Je dirai cependant que le prince a toujours montré un cœur humain et des sentimens élevés. Quelle douce espérance donnoit-il à son père dès ses plus tendres années! Vous le disiez vous-même, seigneur, et tout le monde le croyoit. Je le crois encore, parce qu'il est impossible qu'un homme arrive en un moment au comble de la scélératesse. Je dirai qu'à tant d'outrages répétés, il n'a jamais opposé que la patience, la soumission, les prières et les plaintes.... Il est vrai que les plaintes passent souvent pour des crimes, et qu'elles peuvent exciter la colère.... Ah! vous êtes père, ne vous irritez point de ses plaintes, mais prenez-y part. Il n'est pas coupable, il est malheureux. Et quand il seroit mille fois plus coupable qu'on ne le dit ici, jamais un père ne peut ni ne doit condamner son fils à mort!

PHILIPPE.

Je trouve donc enfin la clémence dans l'un de vous. Je prends le parti de la clémence. Ah! je suis père, et je cède aux impulsions de la nature. J'abandonne mon royaume, moi-même, tout enfin à la volonté du ciel, qui est mon arbitre suprême. Peut-être Carlos est pour moi le ministre de la colère céleste! Périsse mon royaume, périsse Philippe, mais que mon fils vive! Je l'absous.

GOMEZ.

Vous vous mettez donc au-dessus des lois? Pourquoi nous appeler? Vous pouviez bien, sans nous les violer. Pardonnez-lui. Mais si la clémence devenoit un jour funeste....

PÉREZ.

Vraiment cette clémence peut devenir funeste; sur-tout celle que je vois.... Mais, quel que soit l'évènement, je ne siégerai plus dans ce conseil. La renommée m'est encore chère, mais je méprise la vie. Le monde saura que je n'ai point baigné mes mains dans le sang innocent; reste ici qui voudra..... J'élève toutefois mes vœux au ciel, qui connoît la vérité... Mais, que dis-je? elle n'est

pas connue au ciel seul... Si je porte mes regards attentifs sur ceux qui m'entourent, ne vois-je pas que chacun sait la vérité, que tout le monde la tait; et qu'ici, depuis longtems, l'entendre et la dire, est un crime capital.

PHILIPPE.

A qui parlez-vous?

PÉREZ.

Au père de Carlos.

PHILIPPE.

Et à votre roi.

LÉONARD.

Vous êtes le père de Carlos, et nous voyons en vous la douleur d'un père désespéré. Mais vous êtes aussi le père de vos sujets. Le prince est seul, ils sont innombrables; si vous le sauvez, les autres sont en péril. Il est coupable, ils sont innocens. Balancerez-vous entre le salut d'un seul et le salut de tous ?

PHILIPPE.

Ne portez plus à mon cœur des coups redoublés. Cessez. Ah! je n'ai plus la force de vous entendre. Formez un nouveau conseil hors de ma présence. Que les prêtres y

prennent place, eux, dans qui les foiblesses humaines sont éteintes. Que la vérité se montre par leur moyen, et qu'elle soit seule écoutée... Allez donc, et prononcez. Ma présence pourroit nuire à la liberté de vos opinions, ou il en coûteroit trop à ma vertu.

SCÈNE VI.

PHILIPPE.

O combien il y a de traîtres! ... Quelle audace a montrée Pérez?.. S'il avoit pénétré dans mon cœur... Non. Mais quels sentimens! quel orgueil! ... Un tel homme a pu naître où je règne? Et où je règne, il existe encore?

FIN DU TROISIÈME ACTE.

ACTE QUATRIÈME.

SCÈNE Ire.

CARLOS (*seul.*)

O nuit! toi qui conviens plus que la clarté du soleil à cette horrible cour, que ton silence me plaît!.. Tu n'appaises point ma profonde douleur, mais du moins tu me dérobes l'aspect de tant de bassesses et de tant d'iniquités!.. Elvire, confidente d'Isabelle, veut ici m'entretenir en son nom. Que me dira-t-elle?... Oh! quel silence!... Au milieu des remords, des soucis dévorans, des soupçons calomnieux, le sommeil descend donc sur les paupières des traîtres et des tyrans; et il fuit toujours l'innocent opprimé. Mais je ne crains pas de veiller... Je recueille en moi mes pensées, et je m'enivre de l'image adorée de celle qui réunit tant de vertus et tant de beautés... J'ai du plaisir à revenir dans les lieux où je la vis, où j'entendis sa voix, sa voix, hélas! qui me donnoit en même-tems la vie et la mort!.. Ah! oui, après ce mo-

ment je me suis trouvé plus heureux, mais je suis devenu plus coupable. Maintenant d'où naît en moi cette crainte mêlée d'horreur? C'est peut-être la punition qui m'est due.... La punition! ai-je jamais commis un crime? J'ai parlé. Mais un amour comme le mien pouvoit-il se taire? J'entends quelqu'un. Seroit-ce Elvire?.. Mais non. Quel est ce bruit sourd? Quelqu'un vient. Je vois de la lumière. Des hommes armés s'avancent. Ah! traîtres!

SCÈNE II.

PHILIPPE, CARLOS.

CARLOS.

O ciel! mon père précédé par tant de satellites!

PHILIPPE.

Que faites-vous? que pensez-vous, seul, pendant la nuit, armé, dans cet appartement? Où portez-vous vos pas incertains?

CARLOS.

Que dirai-je?.. L'épée que j'ai tirée à l'approche de ces satellites armés, tombe à l'aspect de mon père. Vous êtes leur chef,

vous, mon père!... Disposez de moi comme vous le voudrez; mais, dites-moi, aviez-vous besoin de vous servir de prétextes?.. O mon père! ils sont indignes d'un roi... Et l'excuse est encore plus indigne de votre fils.

PHILIPPE.

Vous ajoutez l'audace à vos crimes. Elle est en effet toujours la compagne des grands attentats; elle fait d'un feint respect un voile infâme aux ames perfides, ambitieuses et atroces. Vous ne vous excusez pas. Il vaut mieux que vous donniez un libre cours à votre rage; répandez donc le venin mortel que vous renfermez dans votre sein. Avouez donc, avec audace, des sentimens criminels et dignes de vous.

CARLOS.

Que dois-je avouer? Epargnez-moi, mon père, de vains outrages. Imposez-moi une punition plus cruelle; elle sera juste, si elle vous est agréable.

PHILIPPE.

Dans un âge aussi tendre, comment êtes-vous parvenu au plus haut degré de la perfidie? Où avez-vous appris l'art du crime?

Découvert par votre roi, au moment où vous allez commettre un forfait, vous ne changez pas de visage?

CARLOS.

Où l'ai-je appris, cet art? Né dans votre cour...

PHILIPPE.

Oui, cruel, pour mon malheur et pour ma honte.

CARLOS.

Que tardez-vous à laver cette honte? Que tardez-vous à répandre le sang de votre fils?

PHILIPPE.

Toi, mon fils?

CARLOS.

Mais qu'ai-je fait?

PHILIPPE.

Vous me le demandez? C'est vous qui me le demandez? Aucun remords ne vous tourmente donc?... Ah! non, depuis long-tems vous ne le connoissez plus. Le seul regret que vous ayiez, est de n'avoir pas consommé votre parricide.

CARLOS.

Parricide! Qu'entends-je? moi, parricide!

Mais vous-même, vous ne le croyez pas. Non... Quelle preuve, quel indice, ou quel soupçon?...

PHILIPPE.

Indices, preuve, certitude, je les tire tous de votre pâleur.

CARLOS.

Ne me forcez point, mon père, à franchir les limites que les lois, le ciel, la nature, ont mises entre un sujet et un roi, entre un fils et un père.

PHILIPPE.

Depuis long-tems vous les avez franchies. Que dis-je? elles vous ont toujours été inconnues. Quittez ce faste de vertu qui vous sied mal. Montrez-vous tel que vous êtes. Dévoilez vos trahisons ourdies depuis long-tems, et parvenues enfin à leur comble... Que craignez vous? que je sois moins généreux que vous n'êtes coupable? Si vous dites la vérité, si vous ne me cachez rien, espérez; si vous vous taisez, ou si vous cachez quelque chose, tremblez.

CARLOS.

Je dis la vérité; vous m'y forcez. Je me

connois trop pour trembler, je vous connois trop pour espérer. Reprenez-moi la vie, ce funeste don que vous m'avez fait, elle est à vous ; mais mon honneur est à moi, vous ne me l'avez point donné, et vous ne pouvez me l'ôter. Je serois bien vil, si je m'avouois coupable. Vous me verriez plutôt rendre ici le dernier soupir. Préparez-moi une mort longue, cruelle, infamante ; ce n'est pas la mort qui peut m'avilir. Donnez-la moi vous seul, je ne me plaindrai pas.

PHILIPPE.

Téméraire ! vous osez ainsi rendre compte de vos crimes à votre maître ?

CARLOS.

Vous en rendre compte !... Vous m'avez entendu, et vous savez mon crime. Vous avez soif de mon sang, et voilà mon excuse. Votre seul droit est le pouvoir absolu.

PHILIPPE.

Holà ! gardes ! Qu'on l'arrête.

CARLOS.

Voilà la seule réponse d'un tyran. Eh bien ! je présente mes mains aux chaînes ; je pré-

sente mon sein nu au fer. A quoi bon retarder ? Est-ce d'aujourd'hui seulement que vous commencez à être cruel ? Votre règne, chaque jour, est écrit en caractères de sang....

PHILIPPE.

Qu'on l'ôte de mes yeux; qu'on l'enferme dans le plus noir cachot de la tour qui touche à ce palais. Malheur à celui qui lui témoignera quelque pitié.

CARLOS.

Je ne crains point que vos ministres vous égalent en cruauté.

PHILIPPE.

Qu'on emploie la force pour l'arracher de mon aspect, oui, la force...

SCÈNE III.

ISABELLE, PHILIPPE.

ISABELLE.

Que vois-je ? ô ciel !

PHILIPPE.

Que voulez-vous, madame?

ISABELLE.

Toute la cour retentit de cris douloureux.

PHILIPPE.

Vous les avez entendus ces cris...

ISABELLE.

N'ai-je pas vu le prince, entraîné par force, loin de votre présence?

PHILIPPE.

Vous avez bien vu. C'est lui-même.

ISABELLE.

Votre fils...

PHILIPPE.

Mon épouse pâlit, et tremble en le voyant arrêter...

ISABELLE.

Je tremble!

PHILIPPE.

Vous le devez... Votre crainte... n'est pas un foible indice... de votre amour... Vous tremblez pour votre.... époux. Mais rassurez-vous, le péril est passé.

ISABELLE.

Le péril... Et quel est-il?

PHILIPPE.

J'ai couru un grand danger; mais, désormais, ma vie est en sûreté....

ISABELLE.

Votre vie...

PHILIPPE.

Elle est sauvée cette vie qui vous est si chère et si nécessaire.

ISABELLE.

Mais le traître...

PHILIPPE.

Il recevra la peine due à sa trahison. Ne craignez pas que je rouvre jamais mon cœur à une pitié insensée. Le tems en est passé. Maintenant je n'entendrai plus que le cri terrible de la justice.

ISABELLE.

Mais, quel est le traître ? Quelle est donc cette trame ?

PHILIPPE.

O ciel ! la trame n'étoit peut-être pas ourdie contre moi seul. Celui qui veut verser le sang de son père, s'il abhorre sa belle-mère, peut aussi verser son sang...

ISABELLE.

Mon sang !.. Que dites-vous ? Ah ! malheureuse !.. Le prince.

PHILIPPE.

L'ingrat n'oublie pas moins mes bienfaits que les vôtres. Mais rentrez en vous-même... et soyez tranquille... Ne confiez qu'à moi le soin d'assurer votre sûreté comme la mienne.

SCÈNE IV.

ISABELLE (*seule.*).

Quels discours! Quels regards..... Je reprends à peine mes sens....Qu'a-t-il dit?.... Auroit-il quelques soupçons de mon amour? ...Mais non....Je l'ai caché dans le plus profond de mon cœur...Et cependant, quels yeux enflammés de colère, il a fixés sur moi!....Ah! malheureuse! Il a ensuite parlé de belle-mère....Qu'a-t-il dit de la sécurité qu'il me suppose? Ciel! et que lui ai-je répondu? Ai-je nommé le prince? O de quelle froide horreur je me sens glacée!... Où court-il? A quoi se prépare-t-il? Et moi, que fais-je?....Je veux le suivre.... Mais la force me manque, et mes pieds se dérobent sous moi.

SCÈNE V.

GOMEZ, ISABELLE.

GOMEZ.

Excusez ma hardiesse; je vous croyois encore avec le roi.

ISABELLE.

Il me quitte à l'instant.

GOMEZ.

Il faut donc que je le cherche ailleurs. Il doit être impatient de savoir l'évènement.

ISABELLE.

L'évènement! Arrêtez, dites-moi....

GOMEZ.

Si vous lui avez parlé, vous avez dû remarquer qu'il attendoit dans l'inquiétude la dernière sentence....

ISABELLE.

Non. Il m'a parlé d'une trahison en termes obscurs et ambigus, mais....

GOMEZ.

Il ne vous a pas dit le nom du traître.....

ISABELLE.

Il a nommé le prince....

GOMEZ.

Vous savez donc tout. Je rapporte du conseil....

ISABELLE.

De quel conseil? O ciel! que rapportez-vous?

GOMEZ.

Cette grande affaire a été long-tems discutée; enfin on a conclu....

ISABELLE.

Parlez.

GOMEZ.

La sentence est écrite sur ce papier, et il ne lui manque plus que le consentement du roi.

ISABELLE.

Et elle porte...

GOMEZ.

La mort.

ISABELLE.

La mort! Mort injuste. Et quel est son crime?

GOMEZ.

Le roi vous l'a caché?

ISABELLE.

Oui, il me l'a caché.

GOMEZ.

Il a tenté un parricide.

ISABELLE.

O ciel! Carlos!

GOMEZ.

Son père l'accuse lui-même. Et les preuves..

ISABELLE.

Son père... Et quelles preuves en donne-t-il? — Ah! certainement il est guidé par un autre motif qu'il me cache. Le vrai crime de son fils m'est connu.

GOMEZ.

Son vrai crime... Puis-je vous le dire, si vous ne le savez pas?... En le disant, j'expose ma vie.

ISABELLE.

Ah! que dites-vous? Mais quoi! craignez-vous que je ne vous trahisse?

GOMEZ.

Je trahis le roi, si je le dis. Le roi... Mais, qui vous excite si fort à connoître la vérité?

ISABELLE.

Moi !.. C'est seulement un desir curieux.

GOMEZ.

Cela vous intéresse donc beaucoup ?... Le prince est dans un grand danger ; et il peut y succomber. Vous n'avez d'autres rapports avec lui que ceux d'une belle-mère... Sa mort ne vous nuit point ; sa vie, au contraire, pourroit fermer le chemin du trône aux fils qui doivent sortir de vous. Croyez-moi, la véritable origine des crimes de Carlos, est en partie l'amour...

ISABELLE.

Que dites-vous ?

GOMEZ.

L'amour que le roi vous porte. Il aimera mieux avoir pour successeur un de vos fils, que Carlos.

ISABELLE.

(A part.) Je respire... (Haut.) Vous osez me supposer des vues si basses et si cruelles ?

GOMEZ.

J'ose vous dire les pensées du roi. Les miennes ne sont pas telles, mais...

ISABELLE.

Il est donc vrai! Je n'aurois jamais pu croire que le père, le père lui-même abhorrât son fils...

GOMEZ.

Oh! que je vous plains, madame, de connoître si peu le roi!

ISABELLE.

Mais, que faut-il que je croie?

GOMEZ.

Puisque je trouve en vous une sensibilité véritable, je romps le silence qui fatigue mon cœur. Il est trop vrai, le prince, ah! malheureux! le prince n'est coupable d'aucun autre crime que d'être le fils d'un père cruel...

ISABELLE.

Vous me faites frémir.

GOMEZ.

Je ne frémis pas moins que vous. Savez-vous d'où naît la haine dénaturée de ce père? C'est l'envie qui l'excite. Son hypocrisie s'irrite en voyant la vertu de son fils. Il voit qu'il est trop différent de lui, et le cruel veut perdre un fils qui lui est supérieur.

ISABELLE.

Jamais on ne vit un tel père! Mais les conseillers sont plus coupables que le roi ; ce sont eux qui condamnent un innocent à mort.

GOMEZ.

Et quel conseiller s'opposeroit à un tel roi ? Il accuse lui-même ; l'accusation est fausse, tout le monde le sait ; mais tout le monde, tremblant pour soi, la confirme en se taisant. La honte d'une sentence inique retombe sur nous ; nous sommes les vils ministres des fureurs du roi, nous le sommes en frémissant : c'est en vain ; le refuser seroit se perdre.

ISABELLE.

Ce que j'entends seroit-il vrai ?.. Je reste muette d'horreur... Toute espérance estelle perdue ? Périra-t-il innocent ?

GOMEZ.

Le grand art de Philippe est la dissimulation. Il voudra d'abord paroître incertain ; il étalera beaucoup de douleur et de compassion. Peut-être tardera-t-il à se résoudre. Insensé celui qui croiroit à sa douleur et à sa pitié !

ISABELLE.

Ah ! si vous n'avez pas comme lui l'ame endurcie au crime, Gomez, écoutez la pitié.

GOMEZ.

Et que puis-je ?

ISABELLE.

Vous pouvez peut-être...

GOMEZ.

Je peux honorer la mémoire de l'innocent, le pleurer en vain, et dans le silence. Je ne peux rien autre chose.

ISABELLE.

Quel crime ! quelle atrocité !

GOMEZ.

Je serois prêt à me perdre moi-même, si je pouvois sauver le prince; le ciel le sait. Déjà je sens mon cœur rongé et tourmenté du remords d'être l'ami du tyran.

ISABELLE.

Si votre remords est sincère, vous pouvez être d'une grande utilité à Carlos. Oui, vous

le pouvez, sans vous perdre vous-même: Vous n'êtes point suspect au roi. Vous pouvez, en secret, faciliter à son fils les moyens de fuir ; vous ne serez pas découvert... Et peut-être un jour Philippe, rentré en lui-même, pourra récompenser la généreuse hardiesse d'un homme qui a sauvé sa gloire et son fils.

GOMEZ.

Et si je l'ose, Carlos le voudra-t-il ? Vous savez combien il est altier. Sa fureur se ranimeroit en entendant seulement prononcer les noms de sentence et de fuite. Les apprêts de la mort ne sauroient effrayer son ame indomptée; il s'obstinera au contraire à mourir. Ajoutez que tous mes conseils et tous mes secours lui seroient suspects et odieux. Il ne connoît pas mes remords.

ISABELLE.

N'y a-t-il aucun autre obstacle ? Faites que je le voie ; guidez-moi dans sa prison. L'accès vous en est facile. Je me flatte de le décider à fuir. Ah! ne me refusez pas un si grand service. La nuit s'avance ; préparez cependant sa fuite. Différez de porter cette

sentence au roi, qui ne l'attend peut-être pas encore. Le ciel nous sera propice. Ne perdons pas de tems, je vous en conjure.

GOMEZ.

Et qui pourroit se refuser à cette action? Je veux la tenter à quelque prix que ce soit. Allons. Le ciel ne laisse point périr ceux qui sont innocens.

FIN DU QUATRIEME ACTE.

ACTE CINQUIÈME.

SCÈNE Ire.

CARLOS (seul.)

Que me reste-t-il à craindre ou à espérer, si ce n'est la mort? Si je pouvois au moins la séparer de l'infâmie!.. Mais je dois attendre que le cruel Philippe me livrera au plus honteux supplice. Un seul doute, pire que la mort, tourmente mon cœur. Peut-être sait-il mon amour; dans ses regards enflammés et cruels, j'ai vu briller je ne sais quelle nouvelle fureur qui éclatoit malgré lui. Il a entretenu la reine... Il m'a nommé devant elle... Il l'observoit. Qu'arrivera-t-il, ô ciel! qu'arrivera-t-il, si son épouse lui est aussi devenue suspecte? Déja peut-être il la punit d'une faute incertaine, car la vengeance des tyrans prévient toujours les offenses. Mais si notre amour est inconnu à tout le monde, et presqu'à nous-mêmes, d'où le sauroit-il?... Peut-être mes soupirs m'ont-ils trahi? Que dis-je? les soupirs d'amour peuvent-ils être

connus d'un tyran? Un tel père a-t-il besoin de connoître mon amour pour être cruel et dénaturé? Ah! sa haine étoit à son comble, et il ne pouvoit plus la contenir. Que je desire le jour où je pourrai l'assouvir avec mon sang! — Vils amis de ma grandeur, où êtes-vous maintenant? Je ne vous demanderois qu'une épée; mais aucun de vous ne m'en donneroit une pour me soustraire à l'infâmie... Quel bruit entends-je? La porte de fer s'ouvre. Que m'apporte-t-on?

SCÈNE II.

ISABELLE, CARLOS.

CARLOS.

Que vois-je? Est-ce vous, reine? Qui vous a accompagnée? Quelle raison vous amène? Est-ce amour, devoir, ou pitié? Comment êtes-vous entrée ici?

ISABELLE.

Ah! vous ne savez pas encore toute l'horreur de votre cruel destin. Vous êtes accusé de parricide, et votre père est votre accusateur! Un conseil de sang vous condamne à mort; il ne manque plus, pour exécuter la sentence, que le consentement du roi.

CARLOS.

S'il ne manque plus que cela, on l'exécutera bientôt.

ISABELLE.

Eh quoi! vous ne frémissez pas.

CARLOS.

Il y a déjà long-tems que la mort est mon seul desir. Vous savez bien que je ne demandois autre chose que de mourir près de vous. La calomnie dont on m'accable est cruelle, il est vrai, mais je m'y attendois. Je suis décidé à mourir : puis-je frémir, quand c'est vous qui m'annoncez la mort?

ISABELLE.

Ah! ne me parlez point de mort, si vous m'aimez. Cédez, pour un moment, à la tempête...

CARLOS.

Que je cède?... Je m'en apperçois maintenant; vous vous êtes chargée du cruel soin de m'avilir; mon père vous l'a confié...

ISABELLE.

Et vous pouvez le croire, prince? Moi, ministre de la colère de Philippe!...

CARLOS.

Il pourroit vous y forcer, et vous tromper peut-être.... Mais comment vous laisse-t-il venir près de moi dans cette prison ?

ISABELLE.

Et le sait-il ? O ciel ! s'il le savoit...

CARLOS.

Oh ! que dites-vous ? Philippe sait tout ici. Qui oseroit jamais trahir ses volontés ?...

ISABELLE.

Gomez.

CARLOS.

Qu'entends-je ? Quel nom horrible vous avez prononcé ?

ISABELLE.

Il n'est pas votre ennemi, comme vous le pensez.

CARLOS.

O ciel ! si je le croyois mon ami, mon visage rougiroit de honte, plutôt que de colère.

ISABELLE.

Lui seul cependant s'est intéressé pour vous. Il m'a dévoilé l'horrible trame de votre père.

CARLOS.

Imprudente. Ah! vous êtes trop crédule. Comment avez-vous pu vous fier à une telle pitié? Si cet infâme ministre d'un tyran a pu vous dire la vérité, il vous a trompée avec la vérité.

ISABELLE.

Mais à quoi lui servoit-il de la dire? Je pourrois vous donner des preuves certaines de sa sincérité, si vous vous rendiez à mes prières. Il m'a amenée ici en secret; il a fait les apprêts de votre fuite; je l'y ai engagé. Ah! ne tardez point. Fuyez, fuyez votre père, la mort et moi.

CARLOS.

Dans quelle embûche êtes-vous tombée? C'est à présent que je dois frémir. Philippe a découvert le secret de notre amour.

ISABELLE.

Non. Vous avez pu le voir quand vous avez été arraché par force de sa présence. Il étoit enflammé d'une colère horrible. Je l'écoutois en tremblant; et le même soupçon m'agitoit. Mais ensuite, rentrée en moi-même, je me suis souvenue de ses paroles, et je suis certaine qu'il vous accuse d'un tout autre

crime que de.....m'aimer...Il a été jusqu'à vous accuser d'avoir voulu attenter à ses jours et aux miens.

CARLOS.

Il faudroit que je lui ressemblasse, et que je fusse aussi vil que lui pour pénétrer ces affreux secrets. Mais il est certain que cette entrevue qu'il permet, cache quelque mystère horrible. Ce qu'il soupçonne seulement, il veut l'éclaircir. Quoi qu'il en soit, fuyez promptement ce lieu funeste. Vainement vous croyez, ou vous espérez que Gomez veuille s'employer pour moi; et plus vainement encore, vous espérez que, quand il le voudroit, j'y consentisse jamais.

ISABELLE.

Est-il donc vrai que je traîne mes jours infortunés au milieu d'une pareille cour?

CARLOS.

Cela est trop vrai. Ne vous arrêtez plus; laissez-moi, épargnez-moi des souffrances mortelles. Votre pitié pour moi m'afflige, si vous n'en ressentez pas pour vous-même. Si la vie vous est chère... de grace, fuyez-moi.

ISABELLE.

La vie peut-elle m'être chère ?

CARLOS.

Et mon honneur, et votre gloire ?

ISABELLE.

Vous abandonner dans un pareil danger ?

CARLOS.

Devez-vous le partager ? A quoi cela sert-il ? Vous vous perdez, et vous ne me sauvez pas. Un seul soupçon souille votre vertu. Ah ! ôtez au tyran la cruelle joie de vous croire coupable d'une seule pensée criminelle. Allez. Cachez vos pleurs. Renfermez vos soupirs dans votre sein. Avec un œil serein, avec un front intrépide, écoutez la sentence de ma mort. Consacrez à la vertu ces tristes jours que vous avez à me survivre... Et si votre douleur a besoin de s'épancher, vous connoissez Pérez. Vous pourrez, avec lui, pleurer en secret... Vous pourrez quelquefois lui parler de moi... Mais, Dieu ! éloignez-vous... Faites que je n'aie pas de plus grandes peines... Ah ! ne déchirez plus mon cœur... Allez, j'ai besoin maintenant de toute ma vertu ;

maintenant que l'heure fatale de ma mort approche....

SCÈNE III.

PHILIPPE, ISABELLE, CARLOS.

PHILIPPE.

L'heure de votre mort est arrivée, perfide! elle est arrivée. Je vous l'apporte.

ISABELLE.

Que vois-je? O trahison!

CARLOS.

Je suis prêt à la mort. Donnez-la moi.

PHILIPPE.

Vous mourrez, traître; mais, avant, couple infâme, vous entendrez mes terribles reproches. Je sais tous vos crimes; oui, je les sais tous. Cette horrible flamme qui vous dévore, et qui me remplit de fureur, m'est connue depuis long-tems. Combien de mouvemens de rage j'ai réprimés! Quel long silence je me suis imposé! . . . Mais vous êtes enfin tombés tous les deux dans mes mains! De quoi me plaindrai-je? J'ai voulu la vengeance, je l'aurai, prompte, entière et inouie. — Je

veux cependant jouir ici de votre honte ; femme coupable, ne croyez pas que je vous aie jamais aimée, ni que j'aie jamais éprouvé les tourmens de la jalousie. Philippe sait placer autrement son amour ; et, une femme qui le mérite, peut seul le trahir. Vous avez donc offensé en moi, non l'amant, mais le roi. Vous avez souillé le nom, le nom sacré de mon épouse. Je n'ai jamais recherché votre amour ; mais vous deviez avoir un si grand respect pour votre maître, que vous deviez étouffer jusqu'à la pensée d'une autre flamme. Vous, vil séducteur, je ne vous parle pas ; je devois tout attendre de vous. Le crime étoit digne de vous seul.—Malgré les efforts que vous employiez tous les deux pour me cacher vos coupables soupirs, j'avois des preuves certaines de votre crime. Je voyois votre silence, vos moindres mouvemens, vos plaintes, qui dévoiloient les secrets de vos cœurs impies ; je les vois encore. Mais, pourquoi en parler davantage ? Vous avez commis le même crime, vous méritez le même châtiment.

CARLOS.

Qu'entends-je ? Elle n'est point coupable : que dis-je ? Coupable ! elle ne connoît pas

même l'ombre du crime. Son cœur est pur, et n'a jamais brûlé d'une flamme criminelle, je le jure : à peine a-t-elle su mon amour, qu'elle l'a condamné...

PHILIPPE.

Je sais jusqu'où est allé votre crime ; je sais que votre audacieux amour n'a pas encore souillé le lit paternel ; si cela eût été, viveriez-vous à présent ?... Mais l'aveu d'un horrible amour est sorti de votre bouche. Elle l'a entendu. Il suffit.

CARLOS.

Je vous ai seul offensé, je ne le nie pas. Un léger rayon d'espérance a brillé devant mes yeux. La vertu de la reine l'a fait évanouir. Elle m'a entendu, mais seulement pour me faire rougir de mes sentimens, et pour faire sortir de mon sein une criminelle passion.... Criminelle ! oui. Elle l'est à présent. Jadis elle étoit légitime ; Isabelle étoit destinée à être mon épouse, vous le savez. Vous me l'aviez donnée ; et il vous étoit plus possible de me la donner que de me l'enlever..... Je suis coupable. Oui, je l'aime... Vous me l'avez enlevée, que pouvez-vous m'enlever encore ? Étanchez la soif

que vous avez de mon sang. Exercez sur moi la rage de votre orgueil jaloux ; mais épargnez la reine. Elle est innocente.

PHILIPPE.

La reine? Elle vous cède en hardiesse, non en trahison. Vous vous taisez, madame, et ce silence vous convient. Vous brûlez cependant, et vous ne pouvez le nier, d'une flamme criminelle. Vous me l'avez dit, vous me l'avez trop dit, quand je vous parlois de lui pour vous éprouver. En me répétant qu'il étoit mon fils, vous n'osiez pas, perfide, avouer qu'il étoit votre amant. Au fond de votre cœur, avez-vous moins trahi que lui vos devoirs, l'honneur et les lois ?

ISABELLE.

Ce n'est point la crainte qui me fait garder le silence. Je suis immobile d'horreur, en lisant dans votre cœur double et féroce.... Je reprends à la fin, je reprends mes sens abattus... Mon crime fut d'être votre épouse; et je l'expie en ce moment. Je ne vous ai jamais offensé. En présence du ciel, en présence du prince, je déclare que je ne suis point coupable.

CARLOS (à Philippe.)

Une pitié imprudente dicte ses paroles. Ah! ne l'écoutez pas...

ISABELLE (à Carlos.)

En vain vous cherchez à me sauver. Tout ce que vous dites ne fait qu'envenimer sa blessure. Il n'est plus tems de s'excuser. Désormais il ne nous reste qu'à fuir sa présence, à l'horreur de laquelle nul tourment ne peut être comparée. S'il étoit donné aux tyrans de sentir la force de l'amour, je vous dirois, seigneur, que vous-même avez autrefois serré les nœuds qui unissent nos cœurs; je vous dirois que, dès mon enfance, Carlos étoit l'objet de toutes mes pensées; que j'avois mis en lui toutes mes espérances, et que je croyois trouver mon bonheur dans son hymen. C'étoit une vertu alors, et vous me commandiez de l'aimer. Qui a changé cette vertu en crime? C'est vous, en rompant des nœuds si saints. Votre pouvoir absolu les a brisés facilement; le cœur peut-il changer ainsi? Mon amour restoit au fond de mon cœur; mais dès que j'ai été votre épouse, cet amour s'est renfermé, et s'est condamné au silence. J'atten-

dois du tems, de ma vertu, de vous, peut-être, qu'il pût s'éteindre...

PHILIPPE.

Eh bien! ce que le tems, ce que la vertu n'ont pu faire, je le ferai. Oui, dans votre perfide sang, j'éteindrai la flamme impure...

ISABELLE.

Verser du sang, en verser toujours, voilà Philippe. Il me justifie de ne lui avoir jamais donné mon cœur. Oui, cruel! il y a autant de différence entre vous et votre fils, qu'entre le vice et la vertu. Vous êtes habitué à me voir trembler. A présent, je ne tremble plus. J'ai caché la criminelle passion que je renfermois dans mon sein; je l'avoue à présent, à présent que votre crime a surpassé le mien.

PHILIPPE.

Vous êtes digne l'un de l'autre. Il me reste à voir si, en mourant, vous montrerez autant de courage qu'en me bravant.

SCÈNE IV.

LES PRÉCÉDENS, GOMEZ.

PHILIPPE.

Gomez, avez-vous exécuté mes ordres? Apportez-vous ce que je vous ai demandé?

GOMEZ.

Pérez est mort ; voici le fer qui fume encore de son sang.

CARLOS.

O ciel !

PHILIPPE.

Les traîtres ne sont pas tous détruits... Mais vous, Carlos, voyez cependant la récompense que je vous réserve.

CARLOS.

Combien, grands Dieux ! combien dois-je voir de morts avant de mourir? Toi, Pérez... O rage ! je vais te suivre. Où est-il ? où est-il, le fer qu'on me destine ? Qu'on me le donne. Oh ! puisse tout mon sang éteindre la soif ardente de ce tigre !

ISABELLE.

Puisse le mien seul assouvir sa fureur dénaturée !

PHILIPPE.

Cessez cette infâme dispute. Vous avez à choisir le fer ou le poison. Toi, Carlos, qui méprises la mort, choisis le premier.

CARLOS.

O fer encore fumant de sang innocent, je te choisis comme mon libérateur ! O vous !

malheureuse Isabelle, vous en avez trop dit. Il ne vous reste que la mort ; mais choisissez le poison; c'est une mort moins douloureuse... Recevez ce dernier conseil de l'amour ; recueillez en vous tout votre courage... Regardez-moi... je meurs. Suivez mon exemple... Apportez le fatal poison... Ne tardez pas...

ISABELLE.

Ah! oui; je vous suis. O mort! je te reçois avec joie; tu m'unis à Carlos.

PHILIPPE.

Vous vivrez; malgré vous, vous vivrez.

ISABELLE.

Laissez-moi. O terrible supplice! il meurt, et moi.

PHILIPPE.

Oui; vous vivrez séparée de lui. Vous passerez vos jours dans les larmes; vos longues douleurs soulageront les miennes. Quand cet amour infâme sera éteint, quand vous voudrez vivre, alors je vous donnerai la mort.

ISABELLE.

Vivre à vos côtés...! Moi supporter votre présence!.... Non, jamais, jamais.... Je veux mourir.... Votre poignard supplée au poison...

PHILIPPE.

Arrêtez!

ISABELLE.

Je meurs.

PHILIPPE.

Ciel! Que vois-je?

ISABELLE.

Vous voyez mourir... votre épouse, votre fils... tous deux innocens... et tous deux expirant par votre main... Je te suis, cher Carlos...

PHILIPPE.

Je vois autour de moi couler un ruisseau de sang; et de quel sang!... J'obtiens enfin une vengeance horrible et entière... Mais suis-je heureux?.. Gomez, que ces horreurs soient cachées à l'univers.... En gardant le silence, tu sauveras ma renommée et la tienne.

FIN DU CINQUIÈME ET DERNIER ACTE.

EXAMEN DE PHILIPPE II.

Les doutes que l'on a eus sur le genre de mort d'Elisabeth et de D. Carlos, leur amour qui a paru fondé sur l'espoir qu'ils avoient pu concevoir d'être unis, le caractère sombre et dissimulé de Philippe, ont fait hasarder aux historiens plusieurs conjectures, auxquelles la postérité a cru pouvoir ajouter foi, et ont donné un vaste champ au génie inventif des romanciers. Dès le tems de Louis XIV, l'abbé de Saint-Réal avoit fait une histoire très-détaillée des amours d'Elisabeth et de Carlos, des intrigues de la cour de Philippe, et de la mort tragique des deux amans. Cette narration qui n'est appuyée sur aucuns mémoires authentiques, peut être placée au rang des nouvelles qui, à cette époque, obtinrent beaucoup de succès.

Il paroît que celle-ci fut lue avec avidité. Campistron qui travailloit alors pour le théâtre, eut envie d'en faire une tragédie; mais il fut arrêté par des ordres supérieurs, et contraint de donner d'autres noms à ses personnages. Il fit sa tragédie d'*Andronic*, qui est restée au théâtre jusqu'en 1786.

Pendant un long espace de tems, personne ne pensa à traiter ce sujet. Vers la fin du siècle dernier, M. Lefèvre, connu par les tragédies d'*Hercule* et de *Zuma*, s'en empara; mais il éprouva les mêmes obstacles que Campistron; sa pièce fut imprimée, et représentée dans une maison particulière.

L'insurrection des Pays-Bas, qui se lie en quelque sorte à ce sujet, le rendit plus intéressant aux yeux des partisans de la philosophie moderne. De nos jours, un poëte allemand, nommé M. Schiller, auteur de plusieurs pièces, où le brigandage, la révolte contre les autorités légitimes, la haine des institutions sociales, sont érigés en vertus, a fait un gros volume de dialogues, auxquels il a donné le nom de *dom Carlos, tragédie*. Jamais le cynisme philosophique n'est allé plus loin. Au milieu des extravagances politiques exprimées avec un style plein d'emphase et de mauvais goût, on remarque le caractère d'un marquis de Posa, énergumène révolutionnaire, digne de figurer avec ces prétendus philosophes, dont les opinions dangereuses ont ébranlé dans l'Europe les fondemens de l'ordre social.

Il n'est pas étonnant qu'Alfieri ait choisi ce sujet dans un âge où l'enthoutiasme des idées nouvelles et les erreurs politiques sont bien excusables; mais il n'est tombé dans aucun des défauts du poëte allemand. Le plan de sa pièce est tracé avec sagesse et régularité; son style, peu correct et peu formé (1), a cependant de la force, de la rapidité et de la noblesse. Carlos a toute l'impétuosité de son âge; on admire son courage, on plaint son aveuglement et sa passion, on aime sa candeur et sa franchise. Isabelle est modeste et amoureuse; ses efforts pour étouffer un penchant criminel inspirent de l'intérêt; sa situation, lorsqu'elle est interrogée par son époux, en présence

(1) *Philippe II* est la première pièce qu'ait donnée Alfieri.

de Carlos, donne de la curiosité et ensuite de l'attendrissement. Pérez est un ami fidèle, plutôt qu'un confident ordinaire; et l'on doit savoir gré à l'auteur d'avoir jeté de l'intérêt sur ce personnage presque inutile à l'action. Le caractère de Philippe est froid et atroce, et l'on peut lui appliquer les mêmes reproches que j'ai déjà faits au rôle de Cosme, dans *D. Garzia.*

Malgré ce défaut, la pièce attache sur-tout à la lecture. Le coloris que l'auteur y a répandu, lui donne un caractère original; et la chaleur avec laquelle quelques scènes sont rendues, fait excuser les opinions exagérées qui souvent y sont exprimées.

M. Calsabigi, dans la dissertation que j'ai placée au prémier volume, met cette pièce au-dessus de *Mitridate*, et il se fonde sur ce que Philippe emploie plus d'adresse à découvrir le secret d'Isabelle, que Mitridate à faire avouer à Monime celui qu'elle veut lui cacher. Je ne ferai point observer qu'il n'y a pas de bonne foi à comparer le morceau le plus foible d'un chef-d'œuvre avec la scène la plus travaillée d'une pièce du second ordre; mais je soutiendrai, et tous ceux qui ont médité sur la pièce de Racine le confirmeront; je soutiendrai, dis-je, que la scène de Mitridate a la vraisemblance la plus rigoureuse, puisque Monime se voit exposée à épouser Pharnace qu'elle déteste, si elle n'avoue pas au roi son amour pour Xipharès.

FIN.

ERRATA.

TOME PREMIER.

Page 109. la farouche Ennis, *lisez :* la farouche Erinnis.

—— 159. et le spectre d'un roi, *lisez :* et le sceptre d'un roi

—— 172. le peuple ne voit de terme, *lisez :* le peuple ne connoît de terme.

—— 270. et tu donneras le bonheur, *lisez :* et tu donnes le bonheur.

—— 280. le repentir seroit tardif en vain, *lisez :* le repentir seroit tardif et vain.

—— 385. j'ai su me frayer la route du trône, où m'appeloit ma naissance, par la force des armes, *lisez :* j'ai su me frayer, par la force des armes, la route du trône où m'appeloit ma naissance.

TOME SECOND.

Page 44. je ne t'aime, ni te hais, *lisez :* je ne t'aime, ni ne te hais.

—— 110. qu'Egiste nous croit, *lisez :* qu'Egiste nous croie.

—— 234. nous seront forcés, *lisez :* nous serons.

—— 241. vous vous seriez retiré, *lisez :* vous vous seriez retirée.

—— 366. sous quels lambeaux se montre à moi, *lisez :* sous quels lambeaux, te montre à moi.

—— 367. dans le grand dieu d'Israël me dérobera, *lisez :* dans le grand dieu d'Israël qui me dérobera.

—— 390. un vent d'orient, *lisez :* un vent d'occident.

—— 403. veux que Saül, *lisez :* veux-tu que Saül.

TOME TROISIÈME.

Page 45. un message fidèle, *lisez :* un messager fidèle.
—— 117. mais la tranquille raison, *lisez :* mais ce sera la tranquille raison.
—— 150. je sais que pouvez me nuire, *lisez :* je sais que vous pouvez me nuire.
—— 157. est-ce son cœur libre, ses sentimens élevés, *lisez :* est-ce son cœur libre? sont-ce ses sentimens élevés ?
—— 161. ah! sauvez Icilius, *lisez :* ah! sauve Icilius.
—— 191. quoique cette république, ainsi que votre patrie, aient, *lisez :* quoique cette république, ainsi que votre patrie, ait.
—— 258. plus grands à venger, *lisez :* plus grands à punir.
—— 312. je dois te parler seul, *lisez :* je dois parler à toi seul.
—— 341. sous le silence, *lisez :* sous silence.

TOME QUATRIÈME.

Page 33. moi seul, *lisez :* moi seule.
—— 47. si je tombe, *lisez :* si je succombe.
—— 64. ne puis-je pas à portée, *lisez :* ne suis-je pas à portée.
—— 108. il ne faut que les comprimer, *lisez :* il ne fait que les comprimer.
ibid. enivrer les affections, *lisez :* énerver les affections.
—— 191. la vertu est nue, *lisez :* la vertu est une.
—— 224. où se fait ordinairement, *lisez :* où se passe ordinairement.
—— 327. vous m'aimiez, *lisez :* vous m'aimez.
—— 379. parce que vous l'avez voulez, *lisez :* parce que vous l'avez voulu.
—— 385. si ce n'est pas encore un crime, *lisez :* si ce vœu n'est pas encore un crime.




11:
9
15

